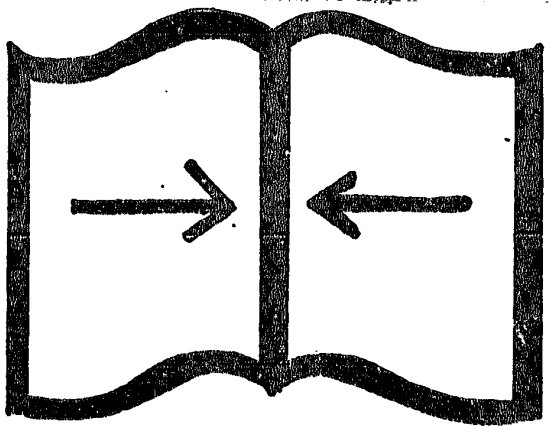
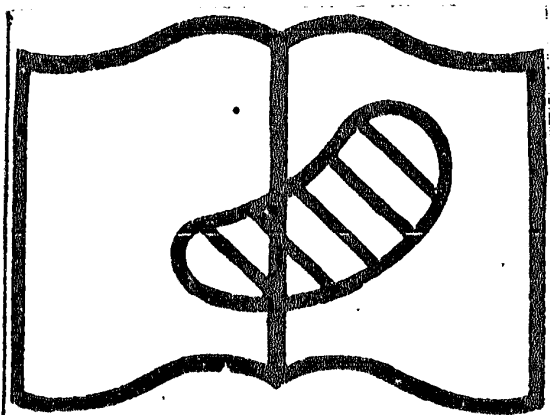




RELIURE SERREE
Absence de marges
intérieures



Illisibilité partielle

VALABLE POUR TOUT OU PARTIE
DU DOCUMENT REPRODUIT



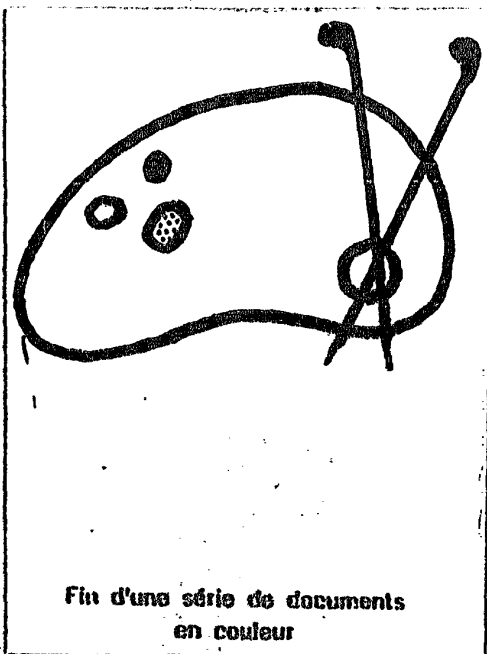
COUVERTURES SUPERIEURE ET INFERIEURE D'IMPRIMEUR.

Publ. *costa* *1882*

1882



(*Conservar la Curatela*)



Fin d'une série de documents
en couleur



UN DEBUT EN MEDECINE

7.

II

15498(36)

DU MÊME AUTEUR

Mystères et Aventures.
Le Parasite.
La Grande Ombre.

DU MÊME TRADUCTEUR

JUAN VALERA. — Le Commandeur Mendoza.
NARCIS OLLER. — Le Papillon, préface d'Emile Zola.
— Le Rapiat.
JACINTO VERDAGUER. — L'Atlantide.
EMILIA PARDO BAZAN. — Le Naturalisme.
HENRYK SIENKIEWICZ. — Pages d'Amérique.
ANDREW CARNEGIE. — La Grande-Bretagne jugée par un Américain.
ELISABETH BARRETT BROWNING. — Poèmes et poésies.
TH. DE QUINCEY. — Souvenirs autobiographiques du Manger d'opium.
TH. ROOSEVELT. — La Vie au Rancho.
— Chasses et parties de chasse.
— La Conquête de l'Ouest.
— New-York.
PERCY BYSSHE SHELLEY. — Œuvres en prose.
ROBERT-L. STEVENSON. — Enlevé !
ALGERNON C. SWINBURNE. — Nouveaux Poèmes et Ballades.
OSCAR WILDE. — Le Crime de Lord Arthur Savile.
— Le Portrait de monsieur W. H.
— Poèmes.
— Le Prêtre et l'Acolyte.
— Théâtre : Dramas.
RUDYARD KIPLING. — Simples Contes des Collines.
— Nouveaux Contes des Collines.
— Trois Troupiers.
— Autres Troupiers.
— Au Blanc et Noir.

En préparation :

HENRYK SIENKIEWICZ. — La Fréterée.
ARTHUR CONAN DOYLE. — Idylle de Banlieue.
— La merveilleuse découverte de Raffles Haw.
— Rodney Stone.
— Nouveaux Mystères et Aventures.
JOSÉ MARIA DE PEREDA. — Au premier vol.
ARMANDO PALACIO VALDES. — L'Idylle d'un malade.
JUAN VALERA. — Morsamor.
CARLOS REYLES. — Beba, mœurs de l'Uruguay.
JOSÉ DE ALENCAR. — Le trône de l'Ipé, mœurs brésiliennes.
BRET HARTE. — Maruja.
RUDYARD KIPLING. — Sous les Déodars.
— Chansons de Chambrée.
— Lettres de Marque.
OSCAR WILDE. — Théâtre : Comédies.
— La Maison de la Courtisane.

A. CONAN DOYLE

**Un Début
en Médecine**

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR ALBERT SAVINE



PARIS. — 1^{er}
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
155, RUE SAINT-HONORÉ, (PRÈS la Civette)
Devant le Théâtre-Français

1909

Tous droits réservés.

L'auteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.
Ce volume a été déposé au Ministère de l'Intérieur (section de la librairie) en Janvier 1909.

NOTE

Ce volume porte, en anglais, le titre de *Lettres de Stark Munro ou suite de seize lettres écrites par J. Stark Munro à son ami et ancien condisciple Herbert Swanborough de Lowell (Massachussets) pendant les années 1881-1884.*

Il a paru en Angleterre en 1895.

Il a été tiré à part :

*dix exemplaires sur papier de Hollande
numérotés et paraphés par l'éditeur.*

UN DÉBUT EN MÉDECINE



I

EN GUISE DE PRÉFACE

Les lettres que m'écrivit mon ami Stark Munro me paraissent former un tout si bien lié et constituer un récit si clair de quelques-uns des ennuis auxquels un jeune homme peut se voir obligé de tenir tête, au début de sa carrière, que je les ai remises au gentleman qui va les publier.

Il y en a deux, la cinquième et la neuvième, où quelques coupures ne feraient peut-être pas de mal, mais j'espère, tout bien considéré, qu'elles pourront être reproduites telles quelles.

Mon ami, j'en suis certain, eut regardé comme le plus précieux des privilèges, la conviction que quelque autre jeune homme, tourmenté par les maux de ce monde et les doutes sur l'autre, puiserait de la force dans les pages qui lui diraient comment un frère a traversé la vallée de ténèbres qui s'étendait devant lui.

Herbert SWANBOROUGH.

Lowell (Mass).

II

PREMIÈRE LETTRE

De chez moi, 30 mars 1881.

Mon cher Bertie,

J'ai beaucoup regretté votre éloignement, depuis que vous êtes reparti pour l'Amérique, car vous êtes le seul homme en ce monde auquel j'aie pu ouvrir sans réserve toute mon âme.

Je ne sais comment cela se fait, car maintenant que je me prends à y penser, je n'ai jamais obtenu de votre part en retour une égale confiance ; mais il se peut que ce soit ma faute.

Peut-être ne me trouvez-vous pas sympathique, malgré tout mon désir de l'être.

Tout ce que je puis dire, c'est que je vous trouve tel à un degré intense, et il est possible que dès lors je compte trop sur de la réciprocité de votre part. Mais non, tous les instincts de mon être me disent que je ne vous ennuierais pas en vous prenant pour confident.

Pouvez-vous rappeler à votre mémoire Cullingworth à l'Université ? Vous n'avez jamais fait partie de la troupe des amateurs d'athlétisme ; il peut donc se faire que vous n'en ayez aucun souvenir.

En tout cas, je prendrai pour un fait admis que vous ne vous souvenez pas de lui. Je suis sûr néanmoins que vous le reconnaitriez à la vue de sa photographie; et cela parce que c'était l'homme le plus laid, la physionomie la plus bizarre de notre année.

Au point de vue physique, c'était un bel athlète, — un des forwards de Rugby les plus rapides et les plus déterminés que j'aie jamais connus, quoiqu'il eût une façon si sauvage de jouer qu'il n'obtint jamais qu'on lui décernât sa casquette internationale.

Bien développé, cinq pieds neuf pouces peut-être, il avait les épaules carrées la poitrine bombée, et une sorte de pas vif et saccadé.

Sur sa forte tête carrée, se hérissaient des cheveux courts, durs, noirs.

Sa figure était d'une extraordinaire laideur, mais c'était une laideur pleine d'expression, laideur aussi attrayante que la beauté.

Sa mâchoire et ses sourcils étaient montueux, rudement taillés, son nez agressif et teint de rouge. Il avait les yeux petits et rapprochés, d'une couleur bleu clair, capable de prendre une expression pleine de jovialité, et aussi celle de la rancune la plus malicieuse.

Une légère et dure moustache couvrait sa lèvre supérieure.

Il avait les dents jaunes, grosses, chevauchantes.

Ajoutez à cela qu'il mettait rarement un faux-col ou une cravate que sa gorge rappelait la couleur et la texture de l'écorce d'un pin d'Ecosse, que quant il parlait, surtout quand il riait, on croyait entendre le mugissement d'un taureau.

Maintenant, si vous pouvez rajuster mentalement tous ces détails, vous êtes en état de vous représenter l'extérieur de James Cullingworth.

Mais l'homme intérieur était de beaucoup l'objet le plus digne d'étude.

Je ne prétends point savoir en quoi consiste le génie. La définition, qu'en a donnée Carlyle, m'a toujours paru la description la plus tranchante, la plus claire de ce qu'il *n'est pas*. Bien loin de consister en une aptitude illimitée à se donner de la peine, le trait caractéristique autant que j'ai pu l'observer, c'est de permettre à celui qui en est doué, d'atteindre par une sorte d'intuition à des résultats que les autres hommes n'obtiennent qu'avec le plus grand labeur.

En ce sens, Cullingworth était le plus grand génie que j'aie jamais connu.

Il n'avait jamais l'air de travailler, et pourtant il enleva le prix d'anatomie à tous les bûcheurs à dix heures par jour.

On pourrait ne pas donner beaucoup d'importance à cela, car il était parfaitement capable de flâner avec ostentation pendant tout le jour, puis d'étudier avec rage pendant toute la nuit, mais il y a une pierre de touche. Si vous le mettiez sur un sujet que vous possédiez à fond, alors vous appréciez son originalité et sa force.

Parle-t-on de torpilles ; il prend un crayon, tire de sa poche une vieille enveloppe sur laquelle il esquisse une invention toute nouvelle pour percer le filet protecteur et arriver jusqu'à la paroi du navire, projet qui peut-être présentera quelque impossibilité technique, mais qui est parfaitement spécieux, nouveau.

Et pendant qu'il dessine, ses sourcils hérissés se rejoignent, ses petits yeux pétillent d'animation, ses lèvres se serrent, et il finit par laisser tomber à grand bruit sa main sur le papier, il pousse des cris dans son exaltation.

Vous croiriez que sa seule mission en ce monde, c'est d'inventer des torpilles.

L'instant d'après, si vous exprimez votre surprise, en vous demandant comment les ouvriers égyptiens hissaient les blocs au sommet des pyramides, vous voyez aussitôt reparaître crayon et enveloppe, et il va proposer un procédé pour accomplir cette tâche. Il y met autant d'énergie et de conviction.

Cette ingéniosité était unie à un caractère des plus entreprenants.

Tout en allant et venant de son pas vif et saccadé, il parlait de prendre des brevets, de vous associer dans l'affaire. Il ferait adopter l'invention dans tous les pays civilisés, il en voyait se multiplier les applications, il faisait le compte de ses bénéfices probables, esquissait les nouvelles méthodes de tirer parti de ses gains, et finissait par se retirer avec la fortune la plus gigantesque qui se fût jamais vue.

Et vous étiez emporté par le flot de sa parole, vous étiez entraîné côte à côte avec lui, de sorte que vous éprouviez réellement une secousse en retombant à terre, en vous retrouvant pauvre étudiant, cheminant dans les rues de la ville, la *Physiologie* de Kirk sous le bras, ayant en poche tout juste de quoi payer votre déjeuner.

Je relis ce que j'ai écrit, mais je reconnais que

je ne vous ai pas fait réellement pénétrer dans l'intelligence diabolique de Cullingworth.

Ses idées sur la médecine étaient presque révolutionnaires, mais je puis affirmer qu'il y aurait bien des choses à dire sur ce sujet, si les événements tiennent leurs promesses.

Avec ses facultés étranges, extraordinaires, ses beaux records d'athlétisme, sa façon singulière de s'habiller, (son chapeau posé en arrière, la gorge nue), sa voix de tonnerre, sa figure laide et puissante, c'était l'individualité la plus marquée que j'aie jamais connue.

Sans doute vous trouverez que je m'étends bien longuement sur Cullingworth, mais selon toute apparence, on dirait que son existence doit s'enchevêtrer avec la mienne. Aussi est-ce un sujet qui m'intéresse directement, et si j'écris cela, c'est pour rafraîchir mes impressions à demi effacées, tout autant qu'avec l'espoir de vous amuser et de vous intéresser.

Il faut donc que je vous indique un ou deux autres incidents que pourront vous faire connaître plus clairement son caractère.

Il avait en lui un peu de ce qui fait le héros. En une certaine occasion, il se trouva dans une situation telle qu'il lui fallait ou compromettre une dame, ou sauter par la fenêtre d'un troisième étage. Et sans l'ombre d'une hésitation, il s'élança par la fenêtre.

La chance le fit tomber à travers un gros massif de lauriers sur la terre d'un jardin, que la pluie avait amollie, si bien qu'il en fut quitte pour une secousse et des contusions. Si jamais j'ai à dire quelque chose qui donne de l'homme une

idée fâcheuse, mettez cela dans l'autre plateau de la balance.

Il aimait les rudes jeux de mains, mais il valait mieux les éviter avec lui, car vous ne saviez jamais à quoi cela aboutirait. Son tempérament n'était ni plus ni moins qu'infernal. Je l'ai vu commencer à jouer avec un camarade dans la salle de dissection, et un instant après, l'expression facétieuse s'éteignait sur sa figure, ses petits yeux pétillaient de fureur, et les deux combattants roulaient, se battaient comme deux chiens, sous la table. On l'en arrachait tout haletant, si furieux qu'il en perdait la parole, sa chevelure rêche hérissée comme le poil d'un terrier qui se bat.

Parfois cette disposition batailleuse s'employait de façon à lui faire honneur.

Je me rappelle qu'un certain jour un éminent spécialiste de Londres nous faisait une conférence au cours de laquelle un homme placé au premier rang donna lieu à de fréquentes interruptions par des remarques qu'il jugeait amusantes.

Le conférencier fit enfin appel à son auditoire.

— Gentlemen, dit-il, ces interruptions sont insupportables, n'y aura-t-il personne pour m'en débarrasser ?

— Hé, là bas, l'homme du premier rang, tenez votre langue, cria Cullingworth de sa voix de tau-reau.

— Vous allez me l'attacher peut-être ? dit l'individu, en jetant un regard dédaigneux par-dessus son épaule.

Cullingworth ferma son carnet de notes et descendit, en marchant sur le haut des pupitres, à la joie des trois cents spectateurs.

Rien de plus beau à voir que sa façon résolue d'avancer en évitant les encriers.

Lorsqu'il sauta à bas du dernier banc, son adversaire lui lança en pleine figure un coup capable de l'assommer.

Cullingworth le saisit avec sa ténacité de bulldog et le traîna à reculons hors de la salle de cours.

Qu'en fit-il ? Je ne sais, mais on entendit un bruit comme celui du déchargement d'une tonne de charbon, et le champion de la loi et de l'ordre rentra, de l'air posé d'un homme qui a fait ce qu'il avait à faire.

Un de ses yeux ressemblait à une prune trop mûre, mais on battit trois bans en son honneur pendant qu'il regagnait sa place.

Puis on se remit à noter les dangers d'une présentation par le placenta.

Il n'était pas de ceux qui boivent beaucoup, mais une petite quantité de boisson produisait sur lui un effet des plus marqués. C'était alors que les idées surgissaient le plus abondamment de son cerveau, de plus en plus fantastiques, de plus en plus ingénieuses. Et lorsqu'il lui arrivait de dépasser la mesure, il faisait les choses les plus étonnantes.

Parfois c'était l'instinct batailleur qui s'emparait de lui ; d'autres fois, c'était le besoin de prêcher, ou bien celui du comique ; ou bien encore ces trois tendances se dessinaient l'une après l'autre, se remplaçant mutuellement avec tant de rapidité que ses camarades en étaient ébahis.

L'ivresse amenait chez lui toutes sortes de particularités bizarres. L'une d'elles consistait en ce

qu'il pouvait marcher ou courir en droite ligne, mais qu'il arrivait toujours un moment où il faisait demi-tour sans s'en apercevoir et refaisait en sens inverse le chemin parcouru. Cela produisait parfois un effet étrange, comme dans le cas dont je vais vous parler.

Très calme en juger par les apparences, mais en proie à une frénésie intérieure, il descendit un soir à la gare, s'avança vers le guichet, et demanda, de la voix la plus douce qu'il put prendre, à l'employé qui distribuait les billets, s'il pouvait lui dire quelle était la distance jusqu'à Londres.

L'employé avançait la figure pour répondre, quand Cullingworth passant le bras à travers l'ouverture le lança avec la force d'un piston.

L'employé fut renversé de sa chaise.

Son hurlement de douleur et d'indignation amena à son aide des gens de la police et de la gare.

On poursuivit Cullingworth, mais celui-ci aussi agile, aussi léger qu'un lévrier, les distança tous, et disparut dans l'obscurité de la longue rue droite.

Les poursuivants s'étaient arrêtés et formant un groupe, ils causaient de l'aventure quand tout à coup, à leur grand étonnement, ils aperçurent, accourant à toute vitesse de leur côté, l'homme qu'ils recherchaient.

Son petit trait caractéristique venait de se manifester, comme vous le voyez, et tout en fuyant, il avait fait demi-tour sans le savoir.

On le jeta à terre, on se rua sur lui, et après une lutte longue et furieuse, on le traîna au poste de police.

Le lendemain, il comparut devant le magistrat,

mais il fit de son banc de prévenu un discours si brillant pour se défendre qu'il gagna le tribunal et s'en tira avec une amende dérisoire.

Puis, sur son invitation, témoins et policiers le suivirent à l'auberge la plus proche, et l'affaire finit par une tournée de sodas au whisky.

Eh bien ! si, avec tous ces détails, je n'ai pas réussi à vous donner quelque idée de ce personnage bien doué, entraînant, dépourvu de scrupules, intéressant et aux aspects multiples, je dois désespérer d'y arriver jamais.

Toutefois je suppose que j'y suis parvenu, et puisque vous êtes le plus patient des confidents, je continuerai, en vous racontant quelques traits de mes relations personnelles avec Cullingworth.

Lorsque le hasard me fit faire sa connaissance, il était célibataire. Mais à la fin d'une longue période de vacances, il me rencontra dans la rue, et avec sa façon volcanique de vous parler à tue-tête, avec accompagnement de tapes sur l'épaule, il m'apprit qu'il venait de se marier.

Il m'invita à monter, séance tenante, pour rendre visite à sa femme. et chemin faisant, il me raconta l'histoire de son mariage, qui était aussi extraordinaire que tous ses autres actes.

Je ne vous la dirai pas ici, mon cher Bertie, car je sens que j'ai déjà enfilé pas mal de rues latérales, mais enfin c'était une histoire fort mouvementée, dans laquelle il était principalement question d'une institutrice enfermée à clef dans sa chambre où Cullingworth se teignait les cheveux.

Ce dernier détail me fait souvenir que les traces de l'opération ne s'effacèrent jamais complètement ; aussi à ses autres particularités s'ajouta depuis lors

celle d'une chevelure qui, sous une certaine incidence des rayons du soleil, prenait des reflets irisés et multicolores.

Bref, je me rendis chez lui et fus présenté à Mistress Cullingworth. C'était une femme timide, petite, à figure douce, aux yeux gris, à la voix posée, aux manières placides. Il suffisait de voir quels regards elle jetait sur lui, pour se convaincre qu'elle était entièrement sous sa domination, que tout ce qu'il pourrait faire ou dire serait toujours trouvé parfaitement bien fait ou bien dit.

Elle avait peut-être de l'entêtement aussi, dans le genre doux, à la façon des tourterelles, mais cette obstination aboutissait toujours à le soutenir dans ses propos et ses actes. Toutefois je ne pus m'apercevoir de cela que plus tard.

Cette fois, lors de ma première visite, elle me parut l'une des plus charmantes petites femmes que j'eusse jamais connues.

Ils menaient le genre de vie le plus singulier, dans un appartement de quatre petites pièces, au-dessus d'une boutique d'épicier.

Il y avait une cuisine, une chambre à coucher, un salon, et une quatrième pièce que Cullingworth s'obstinait à regarder comme une chambre des plus malsaines, comme un foyer de maladies, bien que, dans ma conviction, cette idée ne pût lui être venue que par suite de l'odeur des fromages qui venait d'en bas.

En tous cas, avec son énergie habituelle, il ne s'était pas borné à fermer la pièce, il avait encore collé du papier verni sur toutes les fentes de la porte, afin d'empêcher la prétendue contagion de se répandre.

L'ameublement était des plus modestes. Il n'y avait, je m'en souviens, que deux chaises au salon, de sorte quand il venait un visiteur (je crois bien avoir été le seul) Cullingworth s'asseyait à la turque sur une pile d'années du *British medical Journal* qui était dans un coin.

Je crois le voir encore se dressant de son siège bas, arpentant la pièce à grands pas, rugissant, frappant des mains, pendant que sa petite femme restait immobile dans le coin, l'écoutant avec les yeux pleins d'amour et d'admiration.

Lequel de nous trois, lorsque nous étions là, se souciait de la façon dont il était assis, ou dont il vivait, alors que la jeunesse palpitait ardemment dans nos veines, et que nos âmes s'enflammaient aux perspectives que nous apercevions dans l'avenir.

Je me rappelle encore ces soirées de Bohême, passées dans la chambre où arrivaient des senteurs de fromage, parmi les plus heureuses que j'aie connues.

Je rendais fréquemment visite aux Cullingworth, car le plaisir que j'y trouvais s'accroissait du plaisir que j'y apportais, je l'espérais du moins.

Ils ne connaissaient personne, ils ne désiraient point faire de connaissances, si bien qu'au point de vue social, il semblait que je fusse le seul lien qui les rattachait au monde.

Je me risquais même à intervenir dans les détails de leur petit ménage.

Cullingworth avait à cette époque, comme idée fixe, la conviction que toutes les maladies de la vie civilisée sont dues à ce que nous avons renoncé à la vie de plein air que menaient nos ancêtres. En

conséquence, il tenait ses fenêtres ouvertes jour et nuit.

Sa femme étant évidemment frêle, et néanmoins capable de mourir plutôt que de dire un mot pour se plaindre, je pris sur moi de faire remarquer au mari que la toux, dont elle souffrait, n'avait pas grande chance de guérir, tant qu'elle passerait sa vie dans un courant d'air.

Il fronça terriblement les sourcils en me regardant, lorsque j'intervins, et je croyais que nous allions nous prendre de querelle, mais l'orage passa, et il devint plus prudent en matière de ventilation.

A cette époque-là, nos occupations de la soirée étaient des plus extraordinaires.

Vous savez qu'il existe une substance dénommée matière cireuse, qui se dépose dans les tissus du corps pendant certaines maladies.

Quelle en est la nature, et comment se forme-t-elle ? C'est une question sur laquelle les pathologistes se sont longtemps chamaillés.

Cullingworth avait une manière de voir très nette à ce sujet. Il soutenait que la matière cireuse était en réalité identique à la substance glycogène que le foie secrète normalement. Mais avoir une idée et pouvoir en donner la preuve, font deux choses bien distinctes.

Tout d'abord, nous n'avions pas de matière cireuse pour faire des expériences. Mais la fortune nous favorisa d'une manière presque surnaturelle.

Le Professeur de Pathologie était devenu possesseur d'un spécimen magnifique à ce point de vue.

Il nous exhiba fièrement l'organe dans la salle de cours, avant de donner à son aide l'ordre de le mettre dans la glacière, d'où il sortirait pour servir à des préparations microscopiques dans les exercices de manipulation.

Cullingworth vit là l'occasion cherchée.

Il agit sans retard, se glissa subrepticement hors de la salle de cours, ouvrit la glacière, enroula son ulster autour de la terrible masse à reflets nacrés, referma la caisse et s'esquiva sans bruit.

Je suis convaincu que jusqu'au jour présent, la disparition de ce foie cireux est restée l'un des mystères les plus inexplicables de la carrière de notre Professeur.

Ce soir-là, et bien d'autres encore, nous travaillions sur notre foie.

Nos expériences exigeaient qu'il fût soumis à une forte chaleur, afin d'arriver par là à séparer la substance cellulaire azotée d'avec la matière cireuse non azotée.

Étant donnée notre pauvreté en appareils, il ne nous restait qu'un moyen, c'était de le couper en tranches très minces, et de le faire cuire dans la poêle à frire. En sorte que chaque soir, on eût pu assister à ce curieux spectacle d'une belle jeune femme et de deux jeunes gens, s'occupant de l'air le plus grave du monde à faire de ces fricassées macabres.

Nos peines n'aboutirent à aucun résultat.

Bien que Cullingworth fût absolument convaincu qu'il avait démontré son système, et qu'il écrivit aux journaux de médecine de longs articles à ce sujet, il n'arrivait jamais à exprimer ses opinions

la plume à la main, et il laissa, j'en suis sûr, des idées fort confuses à ses lecteurs, qui devaient se demander où il voulait en venir.

Après tout, n'étant qu'un étudiant, sans aucun titre à la suite de son nom, il n'attirait que très peu l'attention, et je n'ai jamais ouï dire qu'il ait recruté un seul adhérent.

A la fin de l'année, nous passâmes tous deux nos examens, et nous fûmes qualifiés en due forme médecins.

Les Cullingworth disparurent, et je n'entendis plus parler d'eux, car il mettait son amour-propre à ne jamais écrire de lettres.

Son père avait jadis une clientèle très étendue et très lucrative dans l'Ouest de l'Ecosse, mais il était mort depuis quelques années.

J'avais une vague idée, sans autre base qu'un ou deux mots dits par lui en passant, que Cullingworth était allé voir si son nom de famille lui vaudrait encore une situation avantageuse.

Quant à moi, vous vous rappelez, — je vous l'ai expliqué au commencement de ma dernière lettre, — que je fis mes débuts comme aide de mon père, dans sa clientèle. Vous savez que néanmoins, elle ne lui rapporte guère que cinq cents livres au maximum, et que ce chiffre n'a aucune chance de s'accroître. Cela n'est pas assez pour nous tenir occupés l'un et l'autre.

En outre, il y a des moments où je m'aperçois fort bien que mes opinions religieuses font de la peine au bon cher vieux.

Tout bien considéré, et pour toutes sortes de raisons, je crois qu'il vaudrait mieux que je m'éloigne.

Je me suis donc adressé à plusieurs compagnies de navigation à vapeur, et j'ai sollicité au moins une douzaine d'emplois de chirurgien, mais la concurrence pour obtenir une misérable place qui rapporte cent livres par an, est aussi vive que s'il s'agissait de la vice-royauté des Indes.

En règle générale, on me renvoie mes papiers sans commentaires ; c'est un procédé qui vous enseigne l'humilité.

Certes, il est très agréable de vivre avec la maman, et mon petit frère Paul est un vrai gas.

Je suis en train de lui apprendre la boxe. Il faudrait que vous le vissiez lever ses poings minuscules et parer avec le poing droit. Il m'a atteint ce soir sous la mâchoire, et j'ai dû me faire faire des œufs pochés pour souper.

Tout cela me ramène au temps présent et aux dernières nouvelles.

Elles consistent en ce que j'ai reçu ce matin une dépêche de Cullingworth, — après neuf mois de silence.

Elle était datée d'Avonmouth, la ville où je supposais qu'il s'était établi, et ne contenait que ces mots : « Venez tout de suite. J'ai besoin de vous : c'est urgent. Cullingworth. »

Naturellement je partirai demain par le premier train.

Cela peut-être grave, cela peut-être une chose insignifiante.

Au fond du cœur, j'espère et je crois que ce vieux Cullingworth entrevoit une situation pour moi, soit comme son associé, soit de quelque autre façon. J'ai toujours cru qu'il retournerait un atout et ferait ma fortune aussi bien que la sienne.

Il sait que je manque peut-être de vivacité, de brillant, mais que je suis régulier, qu'on peut compter sur moi.

Voilà où j'ai voulu en venir avec tout ce qui précède, Bertie. C'est que demain, je vais trouver Cullingworth. Cela m'a tout l'air d'une perspective d'avenir qui s'offre à moi.

Je vous ai tracé une esquisse de sa personne et de ses manières, en sorte que vous vous intéresserez au développement de ma fortune, ce qui vous serait impossible si vous ne saviez rien sur l'homme qui me tend la main.

C'était hier l'anniversaire de ma naissance; j'ai eu vingt-deux ans.

Voilà vingt-deux ans que je tourne autour du soleil. Et avec le plus grand sérieux, sans l'ombre de la moindre plaisanterie, et au fond de mon âme, je vous assure que dans le moment présent je n'ai pas la plus vague idée sur mon origine, sur ma destination, sur ma raison d'être.

Ce n'est point faute de l'avoir cherché, ce n'est point par indifférence.

J'ai approfondi les principes de plusieurs religions. Toutes m'ont révolté par la violence que j'aurais été obligé de faire subir à ma raison pour lui imposer les dogmes de l'une d'elles, quelle qu'elle soit.

Leurs morales sont généralement excellentes. C'est aussi ce qui caractérise la morale de la Loi commune en Angleterre. Mais le système de la création sur lequel sont construites ces morales?

Eh bien! une des choses qui m'ont le plus étonné dans mon court pèlerinage terrestre, c'est que tant d'hommes de valeurs, philosophes pro-

fonds, légistes pénétrants, gens du monde aux idées claires, aient accepté une telle explication de la vie.

Devant leur accord apparent, ma pauvre petite opinion ne saurait pousser l'audace jusqu'à sortir de l'ombre où elle se cache au fond de mon âme, mais d'autre part, je reprends courage en voyant les légistes et les philosophes, non moins éminents de Rome et de la Grèce, d'accord pour croire que Jupiter avait de nombreuses épouses et aimait assez un verre de bon vin.

N'allez pas croire, mon cher Bertie, que je tiennne à ruiner dans votre estime tel ou tel homme. Nous qui réclamons la tolérance, nous devons être les premiers à la pratiquer envers autrui.

Je ne fais que préciser ma position, comme je l'ai déjà fait plus d'une fois. Et je sais fort bien ce que vous me répondrez.

N'entends-je pas déjà votre voix grave me dire : « Croyez ».

Votre conscience vous y autorise.

Soit, mais la mienne me le défend.

Je vois très clairement que la foi n'est point une vertu, mais un vice. C'est une chèvre qui a été parquée avec les moutons.

Si un homme fermait, de parti-pris, les yeux de son corps et refusait d'en faire usage, vous verriez, aussi vite que n'importe qui, que ce serait un acte immoral, une trahison envers la Nature.

Et pourtant vous conseilleriez à l'homme de fermer ce don bien plus précieux, la raison, de refuser d'en faire usage dans l'affaire la plus intime de la vie.

— La raison ne peut guère nous servir en cette matière, répondez-vous.

Je répondrai à mon tour que c'est là se déclarer vaincu avant d'avoir livré bataille. Ma raison me sera de quelque secours, et quand elle ne pourra pas me pousser plus loin, je me passerai d'elle.

Il est tard, Bertie, le feu s'est éteint, et je grelotte. Quant à vous, j'en suis très sûr, vous êtes excédé de ma loquacité et de mes hérésies.

Donc adieu jusqu'à la prochaine lettre.

III

DEUXIÈME LETTRE

De chez moi, 10 avril 1881.

Eh bien mon cher Bertie, me voici encore une fois dans votre boîte aux lettres.

Il n'y a pas encore quinze jours que je vous ai écrit cette longue, longue, longue épître, et pourtant, vous le voyez, j'ai assez de nouvelles pour faire un autre, un formidable envoi.

On dit que l'art d'écrire des lettres est perdu, mais si la quantité peut tenir lieu de la qualité, vous devez avouer que (pour vos péchés) vous avez un ami qui en est resté possesseur.

La dernière fois que je vous écrivis, j'étais à la veille de mon départ pour aller retrouver les Cullingworth à Avonmouth, et plein de l'espoir qu'il m'avait trouvé quelque débouché.

Il faut que je vous raconte avec quelques détails les incidents de ce voyage.

Je fis une partie de la route en compagnie du jeune Leslie Duncan, que vous connaissez, je crois.

Il fut assez bon pour trouver qu'un compartiment de troisième classe et ma société étaient préférable à la solitude en première. Vous savez qu'il est entré en possession de la fortune de son oncle, il y a peu de temps, et qu'après une crise de délire, il est maintenant retombé dans cet état de mort, dans cet ennui sans remède où l'on se trouve quand on possède tout ce qu'on peut désirer.

Combien sont absurdes les ambitions de la vie, quand je songe que moi qui suis passablement heureux, qui suis aussi affilé que le tranchant d'un rasoir, je lutterais pour posséder ce qui, à ce que je puis voir, ne lui a donné ni profit ni bonheur.

Et cependant, si je sais bien lire dans ma propre nature, mon but n'est point d'entasser de l'argent. Je m'en tiendrais à acquérir ce qu'il faudrait pour me mettre l'âme à l'abri des soucis sordides, et pour me donner les moyens de cultiver, sans être gêné, les facultés que je puis posséder.

J'ai des goûts si simples, que je ne puis m'imaginer quels avantages procure l'opulence, — à moins que ce ne soit le plaisir exquis de venir en aide à un honnête homme ou à une bonne cause.

Pourquoi les gens se font-ils un mérite de leur

charité, quand ils doivent savoir qu'il leur est impossible d'obtenir une jouissance plus grande par le moyen de leurs guinées.

L'autre jour, j'ai donné ma montre (n'ayant pas de monnaie sur moi) à un maître d'école invalide. et la maman était fort embarrassée pour décider si c'était là un trait de folie ou un trait de générosité.

J'aurais pu lui dire avec parfaite confiance, que ce n'était ni l'un ni l'autre, qu'il y avait là une sorte d'égoïsme-épicurien, avec une légère pointe de fanfaronnade au fond.

Mon chronomètre m'a-t-il jamais rien fait éprouver de semblable au léger frisson de contentement que je sentis quand le bonhomme me rapporta le bulletin du prêt sur gages et me dit que les trente shillings avaient trouvé un utile emploi ?

Leslie Duncan descendit à Carstairs et je restai en tête à tête avec un vieux prêtre catholique, très vert sous ses cheveux blancs, qui lisait tranquillement son bréviaire dans un coin.

Nous nous mîmes à causer à cœur ouvert, et cela dura jusqu'à Avonmouth. J'y pris tant d'intérêt que je faillis dépasser ma destination sans m'en douter.

Le Père Logan, ainsi qu'il se nommait, me parut un beau type de ce qu'un prêtre devait être, plein d'abnégation, une âme pure, avec une sorte de finesse naïve, et une large et innocente bonne humeur.

Il avait les défauts aussi bien que les vertus de sa classe, car il était absolument réactionnaire dans ses vues.

Nous discutâmes religion avec ardeur et sa théologie remontait à peu près au pliocène infé-

rieur. Il aurait pu bavarder sur ce sujet avec un prêtre de la cour de Charlemagne, et ils se seraient serré la main après chaque phrase. Il en convenait, il s'en faisait même un mérite. A ses yeux c'était être logique.

Si nos astronomes, nos inventeurs, nos législateurs avaient fait preuve d'égale logique, où serait la civilisation moderne ?

La religion est-elle le seul terrain de l'intelligence inaccessible au progrès, et doit-elle se reporter sans cesse à un type qui a été fixé il y a deux mille ans ?

Ne peuvent-ils pas voir qu'à mesure qu'évolue le cerveau humain, il doit élargir son horizon ? Un cerveau à demi formé se fait un Dieu à demi formé, et est-on bien certain que nos cerveaux soient seulement à demi formés actuellement ?

Le prêtre véritablement inspiré, c'est l'homme ou la femme qui ont un gros cerveau. La véritable marque d'élection, ce sont les soixante onces que contient le crâne, ce n'est point la tonsure qui se voit extérieurement.

Vous savez, Bertie, vous levez le nez de mon côté en ce moment-ci. Voilà ce que vous faites, je le vois bien.

Mais je vais m'écarter de cette glace fragile, et maintenant vous n'aurez plus que des faits. Je crains bien de n'avoir pas le don du conteur d'histoires, car le premier personnage, qui se présente, passe son bras sous le mien et m'emmène promener, traînant après moi ma pauvre histoire.

Bref, il était nuit quand nous arrivâmes à Avonmouth, et comme je mettais la tête à la portière, la première chose sur laquelle mes yeux tombè-

rent, ce fut ce vieux Cullingworth, debout dans le cercle de lumière que jetait un bec de gaz.

Son habit flottait au vent, son gilet était déboutonné par le haut, et son chapeau (un chapeau gibus, cette fois) était solidement vissé au haut de sa tête. Ses cheveux hérissés en jaillissaient par devant.

Jusque dans les moindres détails (à cela près qu'il avait un faux-col) c'était le même Cullingworth.

Il poussa un rugissement de joie en me reconnaissant, me tira violemment de mon compartiment, s'empara de ma valise, ou de mon sac à main, comme vous avez l'habitude de l'appeler, et une minute après, nous arpentions les rues à grands pas.

Comme vous le pensez bien, je grillais d'envie de savoir en quoi il avait besoin de moi. Mais, comme il n'y fit point allusion, je m'abstins de l'interroger, et pendant notre marche un peu longue, nous causâmes de choses indifférentes.

Il fut d'abord, si je m'en souviens bien, question de football, de savoir si Richmond avait une chance contre Blackheath et si le nouveau genre de jeu vaut ou surpasse l'ancien. De là il passa aux inventions et s'échauffa tellement qu'il me donna mon sac à tenir afin de pouvoir souligner ses indications en donnant du poing dans le creux de sa main. Je le vois encore, la tête renversée en arrière, ses défenses jaunes luisant à la lumière des becs de gaz.

— Mon cher Munro, (c'est dans ce style qu'il traitait la chose) pourquoi a-t-on renoncé à la cuirasse? Eh bien, je vais vous dire le pourquoi.

C'était parce que le poids de métal, nécessaire pour protéger l'homme debout, était supérieur à celui que l'homme pouvait porter. Mais aujourd'hui les batailles ne se livrent pas entre hommes qui restent debout. Toute votre infanterie est couchée sur le ventre, et il faudrait bien peu de chose pour la protéger. Et l'on a perfectionné l'acier, Munro. L'acier trempé à la glace. Bessemer, Bessemer, très bien ! Combien pour couvrir un homme ? Quatorze pouces sur douze, fixés à un angle tel que les balles glisseront. Une échancrure sur un côté pour passer le fusil. Vous y êtes, mon garçon ? Voilà le bouclier pare-balles portatif, breveté de Cullingworth. Poids ? oh, le poids serait de seize livres. J'ai poussé l'affaire à fond. Chaque compagnie porte ses boucliers dans des prolonges, d'où on les tire pour les distribuer au moment du combat. Qu'on me donne vingt mille bons tireurs. J'entrerai par Calais et je sortirai par Pékin. Songez-y, mon garçon, l'effet moral ! D'un côté les balles arrivent à destination, tandis que de l'autre les balles s'aplatissent contre des plaques d'acier. Pas de troupes capables d'y résister. La nation qui en sera pourvue la première, jettera le reste de l'Europe par-dessus la haie, au bout de sa fourche. Et toutes les nations seront obligées de s'en pourvoir, toutes tant qu'elles sont. Comptons un peu : il y a environ huit millions d'hommes sur le pied de guerre. Supposons qu'on donne des boucliers à la moitié seulement ; je dis la moitié seulement, parce que je tiens à n'être pas exagéré. Cela fait quatre millions, et je prélèverais un bénéfice de quatre shillings pour les commandes en gros. Qu'est-ce que cela, Munro ? Environ sept cent cin-

quante mille livres sterling. Eh! qu'en dites-vous, mon garçon? Quoi?

Vraiment voilà qui donne une idée assez exacte de son langage, maintenant que je le relis, mais vous n'y trouverez pas les pauses bizarres, les phrases confidentielles dites tout à coup à demi-voix, le rugissement de triomphe avec lequel il répondait à ses propres questions, les haussements d'épaule, les bourrades, la gesticulation.

Et pendant tout ce temps, il ne dit pas un mot de l'affaire qui l'avait décidé à m'envoyer cette dépêche urgente qui m'avait fait venir à Avonmouth.

Naturellement je m'étais mis l'esprit à la torture pour deviner s'il avait réussi ou non, quoique, à en juger par son air de gaité, par la verve de ses propos, il me parut assez probable que tout allait bien pour lui.

Néanmoins, pendant que nous parcourions la courbe d'une avenue tranquille, que bordaient sur chaque côté de grandes maisons séparées l'une de l'autre, je fus surpris de le voir faire demi-tour, et pousser la grille de fer qui servait d'entrée à l'une des plus belles.

La lune s'était levée et éclairait le toit aux pentes raides et les pignons des quatre angles.

Au moment où il frappa, la porte lui fut ouverte par un valet de pied en culotte de peluche rouge. Je commençai à reconnaître que mon ami devait avoir obtenu quelque succès colossal.

Lorsque nous descendîmes à la salle à manger pour le dîner, Mistress Cullingworth m'y attendait pour me souhaiter la bienvenue.

Je fus fâché de la trouver pâle, l'air fatigué.

Néanmoins nous fîmes un de ces joyeux repas d'autrefois.

L'entrain de son mari se refléta sur sa figure, si bien qu'enfin nous aurions pu nous croire revenus dans le petit salon, où le *British Medical Journal* remplissait l'office d'un siège, et non point dans cette grande pièce meublée de vieux chêne, ornée de tableaux, à laquelle nous étions promus.

Néanmoins pas un mot ne fut dit, pendant tout ce temps, de l'objet de mon voyage.

Le souper fini, Cullingworth, prenant les devants, nous conduisit dans un petit salon, où nous allumâmes nos pipes et Mistress Cullingworth sa cigarette.

Il resta quelque temps assis sans rien dire. Puis il fit un bond et alla ouvrir la porte.

Une de ses marottes fut toujours de croire qu'il y a des gens qui le guettent par les trous de serrure, ou qui complotent contre lui, car malgré sa brusquerie superficielle et sa franchise, il y a, en sa nature singulière et compliquée, un fond de défiance.

S'étant ainsi assuré qu'il n'y avait ni espions ni indiscrets, il se jeta dans un fauteuil.

— Munro, dit-il en me poussant sa pipe dans le côté, ce que je tenais à vous dire, c'est que je suis ruiné à fond, ruiné sans remède, sans espoir.

Pendant qu'il me parlait, ma chaise était en équilibre sur les deux pieds de derrière, et je vous assure qu'il s'en fallut d'un rien que je ne fisse la culbute.

Ainsi que s'écroule un château de cartes, s'envolèrent tous mes rêves au sujet des grands résul-

tats que je comptais obtenir de mon voyage à Avonmouth.

Oui, Bertie, je me crois obligé de l'avouer : ma première pensée fut pour mes désillusions, la seconde fut pour l'infortune de mes amis.

Il avait l'intuition la plus diabolique, ou bien ma figure devait en dire long, car il ajouta aussitôt :

— Désolé de vous désillusionner. Ce n'est pas ce que vous comptiez apprendre, à ce que je vois.

— Eh bien, oui, balbutiai-je, ... C'est plutôt une surprise, mon vieux. Je m'imaginai, d'après le... d'après la...

— D'après la maison, et le valet de pied, et l'ameublement... dit-il. Eh bien, ils m'ont dévoré à eux tous, ils m'ont avalé, y compris les os et le bouillon. Je suis ruiné, mon garçon, à moins que...

Là je vis une question apparaître dans ses yeux.

— ... A moins qu'un ami ne veuille me prêter son nom sur un bout de papier timbré.

— Cela m'est impossible, Cullingworth, dis-je. C'est chose bien misérable que de refuser à un ami, et si j'avais de l'argent...

— Attendez qu'on vous interroge, Munro, interrompt-il, avec une de ses physionomies les plus déplaisantes. En outre, comme vous ne possédez rien, que vous n'avez pas d'espérances, je me demande à quoi diable il pourrait servir que votre nom fût mis sur un papier.

— Voilà ce que je voudrais savoir, dis-je, me sentant tout de même un peu mortifié.

— Regardez-moi ça, mon garçon, reprit-il. Voyez-vous sur la table, à gauche, cette pile de lettres.

— Oui.

— Ce sont des créanciers. Et voyez-vous ces documents, à droite ? Eh bien ce sont des citations devant la Cour du Comté. Et maintenant voyez-vous cela ? ajouta-t-il en me montrant un petit registre, et à la première page, trois ou quatre noms griffonnés.

— Ça, hurla-t-il, c'est la clientèle.

Puis il éclata de rire au point que de grosses veines saillirent sur son front.

Sa femme rit aussi de bon cœur, tout comme elle aurait pleuré, s'il en avait eu l'idée.

— Voici comme la chose est arrivée, Munro, dit-il, quand il eut maîtrisé son fou-rire. Vous avez sans doute entendu dire... au fait, je vous l'ai dit moi-même, — que mon père avait la plus belle clientèle d'Ecosse. Autant que je puis en juger, c'était un homme dépourvu de capacité, mais enfin vous y voilà... Il l'avait.

J'acquiesçai d'un signe de tête et je fumai.

— Eh bien, voilà sept ans qu'il est mort, et cinquante filets s'abattent sur son petit vivier. Néanmoins quand je passai par ici, je crus que le meilleur parti à prendre était de m'établir dans la vieille maison et de voir si je ne pourrais pas reprendre la suite des affaires. Le nom devait avoir quelque valeur, pensai-je. Mais c'était peine perdue que de vouloir faire les choses à demi. Ça ne pouvait mener à rien, Munro. Les gens qui s'adressaient à lui étaient des gens de la classe riche. Il fallait qu'ils vissent une belle maison et un valet en livrée. Y avait-il quelque chance de les réunir dans une maison à tourelle, à quarante livres de loyer annuel, avec une bonne à bonnet à ruche pour leur

ouvrir ? Comment ai-je fait ? dites-vous, mon garçon, je pris l'ancienne maison du papa. Elle était à louer. C'était la maison même où il vivait sur le pied de cinq mille livres par an. Je débutai avec un chic rare, et je mis jusqu'à mon dernier penny en meubles. Mais, mon garçon, cela n'a servi à rien du tout. Je ne puis tenir plus longtemps. J'ai eu deux accidents et un épileptique, — en tout vingt-deux livres huit shillings six pence, en tout et pour tout.

— Alors que comptez-vous faire ?

— C'est pour cela que je voulais vous demander votre avis. C'est pour cela que je vous ai télégraphié. J'ai toujours fait grand cas de votre opinion, mon garçon, et j'ai cru le moment opportun pour la connaître.

Il me sembla que s'il me l'avait demandée neuf mois plus tôt, il aurait fait preuve de plus de sens.

Que diable pouvais-je faire, maintenant que les choses étaient aussi embrouillées.

Néanmoins je ne pus m'empêcher de me sentir flatté qu'un garçon, aussi indépendant que l'était Cullingworth, s'adressât à moi de cette façon.

— Vous croyez réellement que c'est peine perdue que de tenir bon ici ?

Il bondit, puis se mit à arpenter la pièce de cette allure vive et saccadée qui lui était habituelle.

— Que cela vous serve de leçon, Munro, dit-il. Vous en êtes encore à faire vos débuts. Prenez mon tuyau, et allez quelque part où vous soyez absolument inconnu. Les gens auront assez confiance en un étranger, mais s'il y en a qui se souviennent de vous avoir vu courir tout petit, en culotte courte, et recevoir des fessées avec le martinet pour avoir

chipé des prunes, ils ne confieront pas leur vie à vos soins. C'est bien beau de parler d'amitié, de relations de famille, mais l'homme qui souffre de l'estomac se moque de cela comme d'une guigne. Je voudrais voir écrire cet avis en lettre d'or dans toutes les salles de cours de médecine. Je voudrais le voir gravé au-dessus de l'entrée de l'Université : « que si un homme veut avoir des amis, il doit aller parmi des étrangers ». Ici, c'est fini, c'est réglé, Munro. Aussi n'est-ce pas la peine de m'engager à tenir le coup.

Je lui demandai à combien se montaient ses dettes : cela faisait environ sept cents livres. Le loyer y entrait à lui seul pour deux cents ; il avait déjà battu monnaie avec le mobilier, et son actif n'atteignait pas la valeur d'un denier. -

Certes il n'y avait qu'un conseil à lui donner.

— Il faut réunir vos créanciers, lui dis-je. Ils verront par eux-mêmes que vous êtes jeune et énergique, que tôt ou tard vous êtes sûr de réussir. Si maintenant ils vous réduisent aux abois, ils n'obtiendront rien. Expliquez leur cela clairement. Mais si vous recommencez vos débuts ailleurs et que vous réussissiez, vous serez en mesure de les payer tous intégralement. Je ne vois pas d'autre manière possible de vous tirer delà.

— Je savais que vous me diriez cela, et c'est justement à cela que je pensais. N'est-ce pas, Hetty ? Eh bien, alors, voilà qui est convenu. Je vous suis fort obligé de votre conseil et nous n'en parlerons plus ce soir. J'ai visé, tiré et manqué. La prochaine fois, je mettrai dans la cible, et cette fois ça ne trahira pas.

Son échec ne paraissait pas lui peser beaucoup,

car quelques instants après, il criait à tue-tête plus que jamais.

On apporta du whisky et de l'eau chaude, afin que nous puissions tous boire au succès d'une nouvelle tentative.

Et ce whisky nous amena à quelque chose qui eût pu tourner en affaire désagréable.

Cullingworth, qui avait vidé deux verres, attendit la sortie de sa femme et alors se mit à parler de la difficulté qu'il éprouvait à se donner de l'exercice, maintenant qu'il lui fallait rester chez lui à attendre les clients.

Cela nous amena tout droit à parler de la façon dont on pouvait se donner de l'exercice chez soi, et de là à parler de boxe.

Cullingworth prit dans un tiroir deux paires de gants, et proposa de faire une partie séance tenante.

Si je n'avais pas été un imbécile, Bertie, je n'aurais jamais accepté.

C'est là une de mes nombreuses faiblesses. Pour peu que quelqu'un, homme ou femme, me fasse un défi, je ne me retiens plus. Mais je connaissais la manière d'être de Cullingworth, et je vous ai dit dans ma dernière lettre quelle douceur d'agneau il a dans le caractère.

Néanmoins, on recula la table, on plaça la lampe sur une étagère élevée, et on se mit en face l'un de l'autre.

Au premier regard que je jetai sur sa figure, j'entrevis un malheur.

Il avait dans les yeux une expression bien marquée de malice. Je crois qu'il avait sur le cœur mon refus de signer son papier.

En tout cas il avait l'air aussi dangereux que possible, sa figure bourrue, penchée un peu en avant, les mains abaissées jusque près des hanches, (car il dédaigne les usages dans la boxe comme en toutes choses) et la mâchoire aussi contractée qu'un piège à rats.

J'ouvris le feu. Il répondit en portant les coups des deux mains et grognant comme un porc à chaque fois.

Autant que je pus en juger, il n'entendait rien à la boxe, mais il n'en était pas moins un formidable joueur par sa rudesse et ses corps à corps.

Je me tenais sur la défensive des deux mains depuis une demi-minute, quand je fus subitement bousculé et lancé contre la porte, dont ma tête faillit enfoncer un panneau.

Il ne s'en tint pas là ; il me lança un coup de la main droite qui m'aurait envoyé jusque dans le vestibule, si je ne l'avais pas esquivé, pour revenir au milieu de la chambre.

— Voyons, Cullingworth, dis-je. Voilà un jeu qui ne ressemble guère à de la boxe.

— Oui, j'ai tapé dur, n'est-ce pas ?

— Si vous voulez me passer comme cela au travers du corps, je serai forcé de vous frapper, dis-je. Je préfère un jeu léger, si vous voulez bien me le permettre.

Je finissais à peine de parler qu'il fondait sur moi comme un éclair.

Je l'esquivai de nouveau, mais la chambre était bien petite ; il était agile comme un chat, en sorte qu'il n'y avait pas moyen de lui échapper.

Il m'assaillit bientôt avec cette ardeur qu'on met au football et il me fit perdre l'équilibre.

Avant que j'eusse pu savoir où j'en étais, il m'avait envoyé sa main gauche dans la figure et sa droite sur mon oreille. Je trébuchai sur un tabouret.

Je n'avais pas encore repris l'équilibre que je recevais un autre coup sur la même oreille et que la tête me chantait comme une théière.

Il était aussi content de lui que possible. Il se gonflait la poitrine, la frappait du plat de la main, quand il revint se placer au milieu de la pièce.

— Quand vous en aurez assez, Munro, dites-le, fit-il.

C'était un peu raide, étant donné que ma taille dépassait la sienne de deux pouces, que je pesais une trentaine de livres de plus, et que j'étais le meilleur boxeur des deux.

Son énergie et les faibles dimensions de la chambre avaient été pour moi un désavantage sous ce rapport, mais je n'entendais pas lui laisser porter tous les coups à la seconde reprise, si je pouvais l'empêcher.

Il se remit à fondre sur moi, avec ces façons de moulin à vent, mais j'étais cette fois prêt à le recevoir. Je le tombai d'un coup droit sur le nez, porté selon les règles, puis faisant le plongeon sous sa main gauche, je lui assénai un coup de côté sur la mâchoire qui acheva de le faire tomber sur sa carquette.

Il se releva à l'instant, la figure bouleversée comme celle d'un fou.

— Ah ! cochon ! cria-t-il, ôtez ces gants, qu'on se serve des mains !

Il agitant les siennes pour se dégager.

— Allons donc, espèce d'âne ! dis-je. Quel motif avons-nous de nous battre ?

Il était affolé de fureur. Il jeta ses gants sur la table.

— Par Dieu, Munro, s'écria-t-il, si vous n'ôtez pas ces gants, je vous tomberai dessus, que vous les gardiez ou non.

— Buvez un verre de soda, dis-je,

Il me railla.

— Vous avez peur de moi, Munro, voilà ce qu'il y a, dit-il d'un ton hargneux.

Je commençais à m'échauffer, Bertie.

Je voyais bien à quel point c'était bête. J'étais certain de pouvoir le rosser, mais je savais aussi que nous étions de force égale, que nous nous ferions de graves contusions, sans avoir pour cela l'ombre d'un motif.

Cela ne m'empêcha pas d'ôter mes gants. Je crois que c'était, après tout, le parti le plus prudent.

Si jamais Cullingworth se figurait qu'il vous avait maté, on pouvait craindre d'avoir à s'en repentir un jour.

Mais la destinée ne voulut pas laisser éclore notre petite affaire.

Mistress Cullingworth entra à ce moment même, et poussa un cri à la vue de son mari qui saignait du nez, qui avait le menton tout barbouillé de sang.

Je ne m'étonne pas que cela l'ait retournée.

— James ! s'écria-t-elle.

Puis s'adressant à moi :

— Qu'est-ce que cela signifie, M. Munro ?

Il fallait voir ce regard de haine, dans ces yeux de tourterolle. J'éprouvais une folle envie de la saisir et de l'embrasser.

— Nous avons tout simplement fait une petite partie, mistress Cullingworth, dis-je. Votre mari était en train de se plaindre qu'il ne prenait pas d'exercice.

— Tout va le mieux du monde, dit-il en remettant son habit. Ne faites pas la sotte. Les domestiques sont-ils couchés ? Dans ce cas vous pourriez aller chercher de l'eau dans une cuvette à la cuisine. Asseyez-vous, Munro, et rallumez votre pipe. Il y a cent choses dont je voudrais vous parler.

La chose finit ainsi, et la soirée se passa sans encombre.

Cela n'empêche pas que désormais, la petite femme me regardera toujours comme une brute, un fanfaron, tandis que Cullingworth...

Mais il n'est guère aisé de dire ce qu'en pense Cullingworth.

Le lendemain, quand je me réveillai, il était dans ma chambre, et c'était un étrange objet à voir.

Sa robe de chambre était étendue sur une chaise, et il soulevait une haltère de cinquante-six livres, sans le moindre chiffon sur le corps.

La Nature ne lui avait pas donné une figure des plus symétrique, ni une expression des plus douces, mais elle l'avait bâti comme une statue grecque.

Je fus assez divertie de voir qu'il avait les deux yeux légèrement cernés.

Il eut lieu de ricaner à son tour quand je me levai et qu'il put voir que mon oreille avait à peu près la forme et la consistance d'un gros champignon. Mais il fut la douceur même ce matin, et il causa de la façon la plus aimable possible.

Je devais, retourner ce jour-là chez mon père, mais avant de partir, j'eus un entretien d'environ deux heures avec Cullingworth dans son cabinet de consultation.

Il était parfaitement en forme.

Il avait conçu une centaine de projets fantastiques, où je devais lui apporter mon aide.

Son but principal était de voir son nom dans les journaux. C'était le point de départ du succès, à ce qu'il croyait. Il me semblait qu'il confondait la cause avec l'effet, mais je n'ergotai pas sur ce point.

Je ris à me faire mal aux côtes, aux plans grotesques qu'il produisait à jet continu.

Je devais être étendu sans connaissance sur la route, être rapporté chez lui par une foule compatissante, pendant que son valet de pied irait, en courant, porter un entrefilet aux journaux.

Mais voilà : il pouvait très bien arriver que la foule me transportât chez le praticien concurrent qui demeurait en face.

Je devais, sous des travestissements variés, avoir des crises devant sa porte. Cela fournirait de la copie toute prête à la presse locale.

Puis je devais mourir — mais mourir littéralement, — et toute l'Ecosse apprendrait que le Docteur Cullingworth, d'Avonmouth, m'avait ressuscité.

Sa cervelle ingénieuse exécuta mille variations sur ce thème, et la déconfiture qui le menaçait fut chassée bien loin par le flot d'idées à demi sérieuses qui traversait son esprit.

Mais il y eut une chose qui coupa court à ses plaisanteries, qui le fit grincer des dents et ar-

penter la chambre à grands pas, ce fut de voir un patient se diriger vers le seuil de Scarsdale, son voisin d'en face.

Scarsdale avait une clientèle assez nombreuse, qu'il recevait de dix heures à midi, de sorte que j'eus le temps de m'habituer à voir Cullingworth se lever de sa chaise, et courir à la fenêtre l'air furieux.

Il faisait le diagnostic des cas, et l'évaluation de ce qu'ils pouvaient rendre, jusqu'à ce qu'il pût à peine articuler.

— Vous y voilà ! hurlait-il soudain. Vous voyez cet homme qui boite. Il vient tous les matins. Déplacement du cartilage semi-lunaire, il y en a pour trois mois de traitement. C'est un client de trente-cinq shillings par semaine. Et cet autre ! Je veux être pendu, si cette femme, avec une arthrite rhumatismale, n'est pas condamnée à reprendre ses bains. La voilà à la peau de phoque et à l'acide lactique. C'est tout bonnement écœurant de voir les gens courir chez cet homme. Et quel homme ! Vous ne l'avez pas vu ? Tant mieux pour vous. Je ne sais pas pourquoi diable vous riez, Munro. Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle là dedans.

Bref, cette visite à Avonmouth fut une courte aventure, mais je crois que je me la rappellerai toute ma vie.

Dieu sait si vous en avez assez de ce sujet, mais après avoir débuté par tant de détails, j'ai cédé à la tentation de continuer.

La chose prit fin dans l'après-midi, par mon retour à la maison.

Cullingworth me promit de réunir ses créanciers,

comme je le lui avais conseillé, et de m'informer du résultat dans quelques jours.

Mistress Cullingworth mit quelque hésitation à me serrer la main, quand je lui fis mes adieux, mais je ne l'en aime que davantage. Il faut qu'il ait bien des qualités, sans quoi il n'aurait pu gagner aussi entièrement son amour et sa confiance.

Peut-être y a-t-il dans les coulisses un autre Cullingworth, — un être plus doux, plus tendre, qui est capable de sentir et d'inspirer l'amour. S'il existe, je n'ai jamais pu en approcher. Et pourtant jusqu'à ce jour je n'ai fait que traverser l'enveloppe. Qui sait ?

Et puisque nous y sommes, il est assez probable que de son côté, il n'est jamais parvenu jusqu'au véritable Jeannot Munro.

C'est ce que vous avez su faire, Bertie, et je crois que, cette fois, vous en avez même un peu trop pris ; mais c'est vous qui m'encouragez dans ce genre d'abus par vos réponses sympathiques.

Allons, en voici autant que la poste consent à en transporter pour cinq pence. Je me bornerai donc à remarquer, pour finir, que la quinzaine est passée et que je n'ai pas encore de nouvelles d'Avonmouth ; cela ne me cause pas la moindre surprise.

Si jamais j'apprends quelque chose, vous pourrez être certain que j'ajouterai un dénouement à cette longue histoire.

IV

TROISIÈME LETTRE

De chez moi, 15 octobre 1881.

Je ne parle point au figuré, Bertie, quand je vous dis que je me sens tout honteux en pensant à vous.

Je vous ai envoyé une ou deux lettres énormes, encombrées, autant que je m'en souviens, de toute sorte d'inutiles détails.

Puis, en dépit de vos bienveillantes réponses, de votre sympathie, après avoir fait si peu de chose pour les mériter, je vous plante là entièrement pour plus de six mois. Mais je le jure sur cette plume J, cela n'arrivera plus.

Cette lettre pourra servir à combler la brèche et à vous mettre au courant de mes pauvres affaires, auxquels vous êtes le seul à vous intéresser, de toute l'espèce humaine.

Pour commencer par ce qui a le plus d'importance, vous pouvez tenir pour certain que j'ai consacré l'attention la plus grande à ce que vous avez dit dans votre dernière lettre sur la religion.

Je suis fâché de ne l'avoir pas sous la main pour m'y reporter (je l'ai prêtée à Charlie) mais je crois que j'en sais par cœur le contenu.

Ainsi que vous le dites, il est reconnu qu'un incrédule peut avoir autant de bigoterie que n'importe quel orthodoxe et qu'on peut être très dogmatique dans son opposition aux dogmes. De telles gens sont les véritables ennemis de la libre-pensée.

Si jamais quelque chose était capable de me porter à trahir ma raison, ce serait, par exemple les tableaux impies et stupides qu'on trouve dans certains journaux agnostiques.

Mais toute armée en marche traîne après elle une cohue qui suit de loin, qui s'éparpille en désordre. Nous sommes pareils à une comète, dont la tête brille, mais dont la queue se dissout peu à peu en simple vapeur.

Toutefois chacun peut parler pour son compte, et je ne me sens pas atteint par votre objection. Je n'ai de bigoterie que contre la bigoterie, et je la crois aussi légitime que l'emploi de la violence à l'égard des gens violents.

Que l'on considère l'effet produit par la perversion de l'instinct religieux pendant l'histoire du monde, les guerres acharnées entre Chrétiens et Mahométans, entre Catholiques et Protestants; les persécutions, les supplices, les haines domestiques, les mesquines rancunes, on voit que toutes les croyances sont également coupables d'effusion de sang.

On ne peut maîtriser sa surprise de ce que le fanatisme n'ait pas été placé par la voix unanime de toute l'humanité, en tête de la liste des péchés mortels. C'est assurément commettre un truisme que de dire que ni la petite vérole ni la peste n'ont causé autant de maux à l'espèce humaine.

Je ne peux être fanatique, mon vieux, quand je

dis du fond du cœur que je respecte tout bon Catholique et tout bon Protestant, que je reconnais que chacun de ces cultes a été un instrument puissant dans les mains de cette Providence dont les décrets insondables gouvernent toutes choses.

Ainsi que dans l'histoire, on voit parfois les phénomènes les plus vastes et les plus admirables avoir leur cause première dans un crime, de même en religion, bien qu'une croyance ait pour base une conception très imparfaite du Créateur et de ses actes, elle peut néanmoins être la chose la plus exactement appropriée aux besoins du peuple et du temps où elle a été adoptée. Mais si ceux, dont elle satisfait l'intelligence, ont le droit de l'adopter, ceux qu'elle ne satisfait pas ont un droit égal de protester contre elle, jusqu'à ce que, par ce moyen, la masse de l'humanité entre graduellement en fermentation, et fasse un pas dans cette voie du progrès où elle chemine si lentement.

Le Catholicisme va plus au fond des choses. Le Protestantisme est plus raisonnable. Le Protestantisme s'adapte à la civilisation moderne. Le Catholicisme compte que la civilisation se moulera sur lui.

Les gens grimpent d'une grosse branche à une autre grosse branche, et croient avoir accompli un changement prodigieux, alors que le tronc principal est vermoulu au-dessous d'eux, et qu'eux et lui doivent, dans leur état actuel, être enveloppés tôt ou tard dans une ruine commune.

Le mouvement de la pensée, si lent qu'il soit, s'opère encore dans le sens de la vérité, et les religions diverses dont l'homme se dépouille au fur et à mesure qu'il avance (et qui furent admirables,

chacune en son temps) serviront au même usage que les bouées lancées par un navire en marche, à marquer le degré de vitesse et la direction de son parcours.

Mais comment sais-je ce qui est la vérité, direz-vous ?

Je n'en sais rien, mais je sais fort bien ce qui ne l'est pas. Et c'est certainement là un point de gagné.

Il n'est pas vrai que la Grande Intelligence centrale, qui a organisé toutes choses, soit capable de jalousie ou de vengeance, ni de cruauté ou d'injustice. Ce sont là des attributs humains, et le livre qui les donne à l'Infini doit être également une œuvre de l'homme.

Il n'est pas vrai que les lois de la Nature aient été dérangées par caprice, que des serpents aient parlé, que des femmes aient été changées en sel, que des verges aient fait jaillir de l'eau des rochers.

Vous devez reconnaître en toute honnêteté que si ces assertions nous avaient été présentées pour la première fois quand nous étions adultes, nous en aurions souri.

Il n'est pas vrai que la Source de tout sens commun punisse une race pour une faute vénielle commise par une personne morte depuis longtemps et qu'ensuite elle aille y ajouter l'injustice grossière en imposant l'expiation complète à un seul et innocent bouc émissaire. Ne pouvez-vous voir à quel point la justice et la logique, sans parler de la bonté, sont absentes d'une pareille conception ? Ne pouvez-vous par le voir, Bertie ?

Cessez un instant de considérer les détails et

examinez l'idée mère de la croyance prédominante. La conception générale en est-elle conciliable avec la sagesse et la bonté infinies ? Et si elle ne l'est pas, qu'advient-il des dogmes, des sacrements, de tout le système qui est construit sur ce banc de sable ?

Du courage, mon ami, au moment favorable, tout cela sera abandonné, ainsi que l'homme, dont la force augmente, laisse de côté la béquille qui l'a si bien soutenue dans sa faiblesse. Mais les changements ne s'arrêteront pas là. Son pas mal assuré deviendra une marche et sa marche une course.

Il n'y a pas de fin à prévoir ; il ne saurait y en avoir, puisqu'il s'agit de l'infini.

Tout cela vous paraît aujourd'hui trop avancé, mais dans mille ans d'ici, on trouvera ces idées réactionnaires et conservatrices.

Puisque me voilà sur ce sujet, puis je ajouter un petit mot sans vous ennuyer ?

Vous dites que des critiques telles que les miennes sont purement destructives, et que je n'ai rien à proposer pour remplacer ce que je fais disparaître.

Cela n'est pas tout à fait exact.

Je pense qu'il existe, et à notre portée, certaines vérités élémentaires, qui ne font point appel à notre foi pour se faire accepter, et quelles sont suffisantes pour nous donner une religion pratique, car elle contiendrait assez de raison pour attirer les hommes dans son enceinte, au lieu de les en chasser.

Quand nous reviendrons tous à ces faits élémentaires et susceptibles de démonstration, on pourra espérer de finir les mesquines querelles religieu-

ses, et de réunir toute la famille humaine dans un système unique et compréhensif de pensée.

Lorsque je venais de quitter la foi dans laquelle j'avais été élevé, je crus certainement pendant quelque temps que ma ceinture de sauvetage s'était rompue.

Je n'exagérerais pas jusqu'à dire que j'étais très malheureux et plongé dans les ténèbres spirituelles les plus épaisses : la jeunesse est trop portée à l'action, pour cela. Mais j'avais la conscience d'une vague inquiétude, d'un constant besoin de repos, d'un vide, d'une dureté que je n'avais pas encore remarquée jusqu'alors dans la vie.

J'avais si bien identifié la Religion avec la Bible que je ne pouvais les comprendre séparément.

Si les fondations étaient reconnues fausses, tout l'édifice s'écroulait avec fracas sur ma tête.

Et alors le bon vieux Carlyle arriva à mon secours ; grâce à son aide, grâce aussi à mes propres méditations, je me construisis à moi-même une petite cabane, que j'ai depuis habitée commodément et qui m'a même servi à abriter un ou deux amis.

La première chose, et la principale, était de bien se pénétrer, mais de se pénétrer jusqu'aux os, de cette idée que l'existence d'un Créateur, que la détermination de ses attributs ne dépendent en aucune façon de quelques poètes juifs, non plus que du papier ou de l'encre d'imprimerie des hommes.

Bien au contraire, tous les efforts qu'on fait pour le concevoir n'aboutissent qu'à le rapetisser, en ce qu'ils abaissent l'Infini jusque dans les limites étroites de la pensée humaine, et cela dans

un temps où cette pensée était, à tout prendre, moins spirituelle qu'aujourd'hui.

Le plus matériel des esprits modernes reculerait lui-même devant l'idée d'une divinité qui ordonnerait des exécutions en masse, ou qui hacherait des rois en morceaux sur les angles d'un autel.

Après avoir ainsi préparé votre esprit à recevoir une idée plus haute (et peut-être plus vaine) de la Divinité, mettez-vous à l'étudier dans ses œuvres, qui ne sauraient être contrefaites, ni truquées. La Nature est la véritable révélation de Dieu à l'homme. Le premier champ venu est la page inspirée où vous pouvez lire tout ce qu'il vous est nécessaire de connaître.

J'avoue que je ne suis jamais venu à bout de me rendre compte de la thèse d'un athée. J'en suis même arrivé à douter qu'il en existe et à regarder ce mot comme une simple injure théologique. Cela peut s'appliquer à un état temporaire, à une phase passagère de l'esprit, à une réaction que provoque un idéal anthropomorphique, mais je ne saurais concevoir un homme qui poursuit longuement l'étude de la Nature, et qui nie l'existence de lois dont l'action manifeste l'intelligence et la puissance.

La seule existence de l'Univers apporte avec elle la preuve qu'il existe un créateur de l'Univers, comme la table démontre la préexistence d'un menuisier. Cela posé, on peut se faire de ce créateur l'idée qu'on voudra, mais on ne peut pas être athée.

La sagesse, la puissance, l'adaptation des moyens à une fin se manifestent partout dans l'ensemble

de la Nature. Dès lors pourquoi aller chercher des preuves dans un livre ?

S'il est un homme qui observe les myriades d'étoiles, et qui, remarque que ces astres et leurs innombrables satellites se meuvent avec un calme plein de sérénité à travers les cieux, sans jamais confondre leurs orbites, — si dis-je, il est un homme qui voit cela et qui ne puisse se faire une idée des attributs du Créateur sans recourir au livre de Job, j'avoue que sa façon de considérer les choses échappe à mon intelligence.

Et ce n'est pas seulement dans les grands phénomènes que nous voyons la sollicitude sans cesse présente d'une force intelligente.

Rien n'est trop ténu pour cette vigilance protectrice. Nous voyons que la mince trompe de l'insecte est construite avec toute la justesse nécessaire pour qu'elle pénètre dans le calice de la fleur, que le poil, la glande la plus microscopique, ont chacun leur fonction bien définie, bien déterminée, à remplir. Que cela se soit réalisé par une création spéciale, ou par une évolution, qu'importe ? Nous savons de science certaine que le but a été atteint par évolution, mais cela ne fait que préciser la loi, ce n'en est point l'explication.

Mais si cette puissance s'est donné la peine de munir l'abeille de sa poche à miel, de ses pinces à récolter, si elle a pourvu l'humble plante de mille artifices pour que sa graine puisse arriver jusqu'à un terrain favorable, comment concevoir qu'elle nous aurait oubliées, nous qui sommes la plus élevée de ses productions ?

Cela ne peut se concevoir.

C'est une idée inconciliable avec le plan de la création tel qu'il nous apparaît.

Je le répète, on n'a nul besoin de foi pour arriver à la conviction qu'il existe une Providence infiniment vigilante.

Et c'est là une certitude qui nous donne évidemment tout ce dont nous avons besoin pour une religion élémentaire.

Quoi qu'il arrive après la mort, nos devoirs en cette vie nous apparaissent avec la plus grande clarté, et les règles morales de toutes les croyances concordent assez entre elles pour qu'il ne semble pas possible qu'il y ait des différences d'opinions à cet égard.

La dernière réforme a simplifié le Catholicisme, la réforme future simplifiera le Protestantisme. Et quand le monde sera mûr pour cela, une autre réforme se fera qui simplifiera encore.

Le cerveau ne cessant de se perfectionner, nous donnera une croyance de plus en plus large.

N'est-il pas glorieux de penser que l'évolution est encore vivante et agissante, que, si nous avons pour ancêtre un singe anthropoïde, nous pouvons avoir pour descendants des archanges ?

Mais je n'avais nullement l'intention de vous infliger tout cela, Bertie. Je comptais bien pouvoir expliquer clairement ma thèse en une page ou deux, mais vous voyez qu'un sujet en a amené un autre. Même en ce moment il y a maintes choses dont je ne parlerai pas.

Je vois bien, et de la façon la plus certaine ce que vous allez dire : « Si vous déduisez l'existence d'une Providence bienfaisante des bonnes choses qu'il y a dans la Nature, que ferez-vous du Mal ? »

Voilà ce que vous direz.

Je m'en tiendrai à répondre que je suis porté à nier l'existence du Mal.

Je n'en dirai pas davantage à ce sujet, mais si vous y revenez de vous-même, que cela retombe sur votre tête.

Vous vous rappelez que, quand je vous ai écrit ma dernière lettre, je revenais de ma visite chez les Cullingworth à Avonmouth, et qu'il m'avait promis de me mettre au courant des démarches qu'il aurait faites pour calmer ses créanciers.

Ainsi que je m'y attendais, je n'avais pas reçu une ligne de lui depuis lors, mais je n'en sus pas moins, en gros, des nouvelles de ce qui s'était passé. Toutefois c'étaient des nouvelles de seconde main, et elles pouvaient avoir été exagérées.

Cullingworth fit exactement ce que je lui avais conseillé; il réunit ses créanciers et leur exposa avec grand détail sa situation.

Les bonnes gens furent si touchés de la description qu'il fit d'un brave homme aux prises avec l'adversité, que plusieurs d'entre eux pleurèrent et que non seulement ils décidèrent d'un commun accord de ne point exiger le paiement de leurs billets, mais encore qu'ils parlèrent de se cotiser entre eux pour aider Cullingworth à se tirer d'affaire.

J'apprends qu'il a quitté Avonmouth, mais que personne ne sait ce qu'il est devenu. On suppose généralement qu'il est allé en Angleterre.

C'est un singulier personnage, mais je lui souhaite bonne chance partout où il ira.

A mon retour, je me remis à ma tâche ordinaire

d'aider mon père dans sa clientèle, et je tins bon, en attendant que quelque chose se présentât.

J'eus à attendre six mois et ce furent six mois bien monotones.

Vous pensez bien que je ne pouvais pas demander d'argent à mon père, ou du moins je ne pouvais me résoudre à prendre un penny sans une absolue nécessité.

Je sais, en effet, quelle peine il doit se donner pour nous assurer un abri, pour payer les frais du modeste petit cheval et de la voiture, qui lui sont aussi nécessaires dans sa profession qu'un fer à repasser pour un tailleur. Au diable le percepteur, qui nous arrache deux guinées, sous prétexte que c'est un équipage de luxe !

Nous avons du mal à joindre les deux bouts, et je ne voudrais pas l'appauvrir d'une seule livre. Mais, comme vous le comprenez aisément, c'est bien humiliant pour un homme de mon âge de n'avoir jamais de l'argent en poche. Cela me cause bien des menus ennuis.

Il peut se faire qu'un pauvre diable m'offre une politesse, et comme je dois lui paraître chiche ?

Il peut se faire que je désire offrir une fleur à une jeune fille, et je dois me résigner à avoir l'air peu galant.

Je ne sais pas pourquoi j'en aurais honte, puisque ce n'est point ma faute, et j'espère arriver à ne point laisser voir à autrui que j'en ai honte, mais devant vous, mon cher Bertie, je n'hésite pas à avouer que c'est une cruelle épreuve pour mon amour-propre.

Je me suis souvent demandé, pourquoi des gens de lettres ne tentent pas de décrire la vie inté-

rière d'un jeune homme, depuis un âge qui confinerait à sa puberté, jusqu'à celui où il commence à prendre un peu pied.

Les hommes aiment beaucoup à analyser les sentiments de leur héroïnes, alors qu'ils sont absolument hors d'état d'y entendre quoi que ce soit, tandis qu'ils ont si peu de choses à dire sur le développement intérieure de leurs héros, ce qui est une phase par laquelle ils ont dû passer.

Je ferais bien cet essai, mais il faudrait combiner cela avec une fiction, et je n'ai pas la moindre étincelle d'imagination. Mais j'ai le souvenir le plus net de ce que j'ai éprouvé moi-même.

Dans le temps, je croyais (comme tout le monde le croit) que j'avais été le seul à passer par là, mais depuis que j'ai entendu les confidences des clients de mon père, je suis convaincu que c'est là le sort commun.

La réserve, la susceptibilité horrible, alternant avec des absurdes accès d'audace, qui tiennent lieu de réaction, le désir de posséder un ami intime, les tortures que nous infligent des oublis imaginaires, les doutes sexuels extraordinaires, les craintes mortelles que causent de prétendues maladies, l'émotion vague produite par toutes les femmes, le frisson, où il entre pour moitié de l'effroi, que causent certaines d'entre elles, la disposition aggressive que donne la peur d'avoir peur, les noirceurs subites, la défiance profonde de soi, — autant de sensations que vous avez éprouvées, je le parie, Bertie, tout comme je les ai éprouvées, comme les éprouve le premier adolescent de dix-huit ans que vous voyez, en ce moment même, passer sous votre fenêtre.

Tout cela, cependant, m'écarte de ce fait que j'ai passé six mois à la maison et que j'en ai assez, et que je suis enchanté du nouveau changement que j'ai à vous raconter.

Ici l'exercice de la médecine, bien qu'il soit peu rémunérateur, vous donne beaucoup de besogne avec ses visites à trois shillings six pence l'une, les accouchements à une guinée chacun, de sorte que le papa et moi nous avons beaucoup de besogne sur les bras.

Vous savez combien je l'admire, et pourtant il n'y a, je le crains, guère de sympathie intellectuelle entre nous.

Il a l'air de trouver que mes idées sur la religion et la politique, qui sortent toutes chaudes du plus profond de mon âme, sont des emprunts imputables à l'indifférence ou à la forfanterie.

Aussi ai-je cessé de causer avec lui de sujets si importants, et bien que nous affectons de ne pas nous en douter, nous savons l'un et l'autre qu'il se dresse là une barrière.

Puis, avec ma mère...

Ah! quant à ma mère, elle a droit à un alinéa pour elle seule.

Vous l'avez rencontrée, Bertie. Vous devez vous rappeler sa figure douce, sa bouche si expressive, ses yeux fureteurs, myopes, et sa façon d'être qui fait songer à une petite poule bien dodue, toujours préoccupée de ses poussins.

Mais vous ne pouvez pas vous faire une idée de ce qu'elle est pour moi dans la vie domestique. Quels doigts toujours empressés! Quel cerveau sympathique! Si haut que remonte ma mémoire, je me souviens de l'avoir toujours vu ainsi, sin-

gulière combinaison de la ménagère et de la femme de lettres, avec une nature de grande dame de haute éducation pour base de tout cela !

C'est toujours la grande dame, soit qu'elle marchande avec le boucher, soit qu'elle rompe avec une marchande de charbon qui en prend trop à l'aise, soit qu'elle remue le potage, — ce que je la vois faire en ce moment, où elle tient d'une main la cuiller de bois et de l'autre la *Revue des Deux Mondes*, à deux pouces de son brave nez.

Ce fut de tout temps sa lecture favorite, et je ne pense jamais à elle sans lui associer l'idée de la couverture saumon.

C'est une femme qui a une grande lecture, ma mère. Elle est au courant de la littérature française aussi bien que de l'anglaise, et elle vous parlera à perte de vue des Goncourt, de Flaubert, de Gautier.

Pourtant elle n'en est pas moins active au travail. Et comment s'assimile-t-elle tout ce qu'elle sait ? Mystère.

Elle lit en tricotant, elle lit en frottant, elle lit même en nourrissant ses babies. Nous avons une plaisanterie coutumière à son égard, c'est de prétendre qu'à un endroit intéressant, elle versa une cuillerée de bouillie au lait dans l'oreille de ma petite sœur, qui tournait la tête à ce moment même.

Elle a les mains abîmées par le travail, et pourtant est-il une femme désœuvrée qui ait lu autant ?

Puis, il y a son amour-propre de famille. C'est une partie intégrante de la maman.

Vous savez combien peu je me préoccupe de ces choses-là. Si jamais on supprimait pour une bonne

fois le mot d'Esquire qui accompagne mon nom, je ne m'en trouverais que plus léger. Mais, *ma foi*, (pour employer son explétif préféré) il ne faudrait pas lui en parler.

Du côté des Packenham, car elle est une Packenham, la famille peut montrer bon nombre de gens de quelque mérite, — (je parle de ceux qui en descendent en ligne directe), mais pour peu qu'on parcoure les branches latérales, il n'est pas de monarque au monde qui ne perche sur cet immense arbre généalogique.

Ce n'est pas une fois, ni deux fois, c'est trois fois que les Plantagenets se sont unis à nous par le mariage, les ducs de Bretagne ont aspiré à notre alliance, et les Percy du Northumberland ont entrelacé leurs unions avec nos membres les plus illustres.

C'est ainsi que dans mon enfance elle s'étendait longuement sur ce sujet; tenant d'une main le plumeau, et de l'autre un gant plein de cendres, tandis que je restais à balancer mes jambes nues en culottes courtes, gonflé d'orgueil, au point que mon gilet était distendu comme une peau de saucisson, rien qu'à mesurer la largeur de l'abîme qui me séparait des autres bambins qui, assis sur les tables, laissaient pendre leurs jambes.

Aujourd'hui encore, pour peu que je fasse quelque chose que la chère créature approuve vivement, tout ce qu'elle trouve de mieux pour le dire, c'est d'affirmer que je suis un vrai Packenham; mais si je dévie du droit chemin, elle dit, en soupirant, que par certains côtés je tiens des Munro.

Dans ses dispositions ordinaires, elle est d'es-

prit large, et éminemment pratique, bien que sujette à des attaques de romanesque.

Je me rappelle un jour qu'elle vint me voir à une station d'embranchement où mon train passait, alors que nous étions restés six mois sans nous revoir.

Nous eûmes une conversation de cinq minutes, pendant que je passais la tête par la portière.

— Portez de la flanelle sur la peau, mon cher enfant, et ne croyez jamais aux peines éternelles.

Tel fut son dernier conseil pendant que nous quittions la gare.

Pour achever son portrait, je n'ai pas besoin d'ajouter, puisque vous l'avez vue, qu'elle a l'air jeune, et bien conservé, la physionomie affable, pour une personne qui a mis au monde trente-cinq pieds de créatures humaines.

Elle était dans l'intérieur du wagon, et moi sur le quai l'autre jour.

— Votre mari ferait bien de monter. Autrement nous partirons sans lui, dit le chef de train.

Lorsqu'on se mit en marche, je vis ma mère fouiller activement dans ses poches, et je suis sûr qu'elle voulait y prendre un shilling.

Ah ! quel bavard je fais ! Et tout cela pour en venir à dire simplement ceci, que dans la société et la sympathie de ma mère, je n'aurais pu passer ces six mois-là à la maison.

Maintenant il faut que j'en vienne à vous conter dans quelle fausse position je m'étais mis.

Je suppose que je devrais faire une longue figure en en parlant, car malgré tout je ne puis m'empêcher d'en rire.

Je vous mets tout à fait au courant des derniers

événements de ma vie, car ce que je vais vous conter date seulement de la semaine dernière: Je dois même ici, m'abstenir de noms propres, car la malédiction d'Ernulphe, qui comprend quarante-huit imprécations mineures, pèsera sur la tête de l'homme qui attrape un baiser et qui s'en vante.

Vous saurez donc que dans les murs de cette ville il y a deux dames, la mère et la fille que j'appellerai *Mistress* et *Miss Laura Andrews*.

Ce sont les clientes du papa, et elles sont devenues jusqu'à un certain point des amies de la famille.

Madame est Galloise, charmante en apparence, digne en ses manières, et ses convictions la rattachent à la haute Eglise.

La fille est plus grande que sa mère. A cela près leur ressemblance est frappante.

La mère a trente-six ans, et la fille dix-huit. Toute deux sont extrêmement séduisantes.

Si j'avais à faire un choix entre elles, je crois, *entre nous*, que c'est la mère qui m'aurait le plus attiré, car je suis absolument de l'avis de Balzac, sur la femme de trente ans. En tout cas, le destin devait en décider autrement.

Ce fut au retour d'un bal que, Laura et moi, nous nous trouvâmes ensemble. Vous savez que ces choses-là arrivent aisément, brusquement, qu'elles débutent par des agaceries plaisantes, et aboutissent à des sentiments un peu plus chauds que l'amitié.

Vous serrez le bras fluet qui est passé sous le vôtre, vous vous risquez à prendre la petite main gantée, vous passez un temps absurdement long à échanger des bonsoirs dans l'ombre de la porte.

Quelle innocence, quel charme dans cet amour qui essaie ses ailes à voleter pour la première fois. Plus tard il n'en volera que d'un vol plus soutenu, avec un peu d'exercice.

Il ne fut jamais question de fiançailles entre nous. Jamais, on n'eut de mauvaises pensées.

Elle savait que j'étais un pauvre hère, aussi dépourvu de fortune que d'espérances. Je savais que la volonté de sa mère était pour elle une loi et que son avenir lui était déjà tout tracé.

Nous n'en échangeâmes pas moins nos petites confidences, nous nous donnâmes de temps à autre des rendez-vous, et nous tâchions de nous rendre l'existence plus gaie sans jeter de l'ombre sur celle d'autrui.

Je crois bien vous voir hocher la tête en ce moment et dire en grondant, comme un homme marié que vous êtes, que de telles relations sont fort périlleuses.

Oui, elles le sont, mon garçon, mais nous ne nous en tourmentions ni l'un ni l'autre, elle par innocence, moi par inconscience, car depuis le début tous les torts furent de mon côté.

Or, les choses en étaient là quand, un jour de la semaine dernière, le papa reçut de la part de Mistress Andrews un billet l'informant que sa domestique était malade et qu'il fallait qu'il vînt tout de suite.

Le vieillard avait une légère crise de goutte, Aussi j'enfilai l'habit noir professionnel et je sortis, avec l'idée que je pourrais peut-être unir le plaisir avec les affaires, et échanger quelques mots avec Laura.

Et, en effet, quand je suivis l'allée sablée dont la

courbe se dirige vers la porte, je jetai un coup d'œil vers la fenêtre du salon, et je la vis occupée à peindre, le dos tourné au jour.

Il était évident qu'elle ne m'avait pas entendu.

La porte du vestibule était entrebâillée et quand je la poussai, il n'y avait personne dans le vestibule.

Une idée folichonne me vint tout à coup. J'ouvris tout doucement la porte du salon, m'avançai sur la pointe des pieds, fis ainsi deux ou trois pas, et me penchant, je déposai un baiser sur la nuque de l'artiste.

Elle se retourna en poussant une exclamation : c'était la mère !

Je ne crois pas, Bertie, que vous vous soyez jamais trouvé aussi gêné que moi. En tout cas, j'étais dans un assez grand embarras. Je me souviens que je souris en passant sur la carpeite, après cette sotte aventure. Ce soir-là je ne souris plus. J'en ai encore une douleur rien qu'en y pensant.

Bref, je jouai là un rôle des plus niais.

Tout d'abord, la bonne dame qui, ainsi que je vous l'ai dit, est très digne, et des plus réservées, n'en put croire le témoignage de ses sens.

Puis, quand l'énormité de ma conduite lui apparut pleinement, elle se redressa au point qu'elle me sembla la femme la plus grande et la plus froide que j'eusse jamais vue.

C'était une interview avec un appareil à glace.

Elle me demanda si j'avais remarqué dans son attitude quelque chose qui pût m'enhardir à lui infliger un tel outrage.

Je vis naturellement que toutes excuses que je pourrais lui présenter n'auraient d'autre effet que

de la mettre sur la vraie piste et de compromettre la pauvre Laura.

Je restai donc là les cheveux hérissés, mon haut de forme à la main, et faisant, j'en suis sûr, la figure la plus extraordinaire.

A vrai dire, elle avait l'air assez drôle elle-même, avec sa palette dans une main, son pinceau dans l'autre, et la plus profonde stupéfaction peinte sur ses traits.

Je bafouillai quelques mots, où j'exprimais l'espoir qu'elle ne se fâcherait pas, et cela l'irrita encore davantage.

— La seule excuse que vous puissiez trouver pour votre conduite, monsieur, c'est que vous êtes sous l'influence de la boisson, dit-elle, et je n'ai pas besoin d'ajouter que nous nous passerons des services d'un médecin qui est dans cet état.

Je ne fis aucune tentative pour la désabuser de cette idée, car il me fut réellement impossible de trouver une explication meilleure, aussi je battis en retraite, complètement démoralisé.

Elle écrivit à ce sujet à mon père dans la soirée, et le vieillard se mit en grande colère.

Quant à ma mère, elle fut solide comme une barre d'acier, elle se montra toute prête à prouver que la pauvre Mistress Andrews était une personne fort intrigante qui avait tendu un piège à l'innocent Jeannot.

On a donc mené grand bruit de tout cela, et il n'y a pas une âme au monde qui se doute de ce que cela veut dire, si ce n'est vous-même, en lisant cette lettre.

Comme bien vous pensez, l'incident n'était pas de nature à me rendre la vie plus agréable, car

mon père ne peut prendre sur lui de m'accorder son pardon.

Certes sa colère ne m'étonne pas, à sa place, je ferais comme lui. Cet incident a tout l'air d'une choquante atteinte à l'honneur professionnel, et d'un fâcheux dédain pour ses intérêts.

S'il connaissait la vérité, il ne verrait dans l'affaire qu'une gaminerie commise mal à propos. Mais il ne saura jamais la vérité.

Maintenant, il se présente quelque chance pour que je trouve à m'employer.

Nous avons reçu ce soir une lettre de Christie et Howden, écrivains au Sceau privé, où ils me demandent une entrevue, avec la perspective d'une nomination possible.

Nous ne pouvons nous imaginer ce que cela signifie, mais je suis plein d'espoir.

Demain matin, j'irais le voir et je vous informerai du résultat.

Adieu, mon cher Bertie. Votre vie s'écoule d'un cours égal, et la mienne est un torrent agité. Cependant je serais heureux de connaître en détail tout ce qui vous arrive.

V

QUATRIÈME LETTRE

De chez moi, 1^{er} décembre 1881.

Il peut se faire que je sois injuste à votre égard, Bertie, mais j'ai cru trouver dans votre dernière

lettre des indices de nature à me faire supposer que la franche expression de mes idées religieuses vous avait déplu.

Que vous ne soyez pas d'accord avec moi, je l'admets parfaitement ; mais que vous trouviez à redire à une franche et sincère discussion sur des sujets qui exigent plus que tous autres l'honnêteté, cela serait pour moi un désappointement. Je l'avoue. Le Libre-Penseur se trouve dans la société ordinaire en une situation défavorable, car si d'une part, on trouve que ce serait de sa part faire preuve de mauvais goût que d'étaler son opinion contraire à l'orthodoxie, ceux avec qui il est en désaccord ne s'imposent pas la même gêne.

Il fut un temps où c'était être courageux que d'être chrétien ; aujourd'hui il faut du courage pour ne point l'être. Mais si nous devons nous mettre un bâillon et cacher nos pensées quand nous écrivons confidentiellement à notre ami le plus intime... Mais non, je ne veux pas le croire.

Vous et moi, nous avons échangé trop d'idées, nous les avons poursuivies ensemble, alors qu'elles cherchaient à se dérober, Bertie. Ainsi donc écrivez-moi comme un bon garçon que vous êtes, et dites-moi que je suis un âne.

Jusqu'au jour où je recevrai cette consolante assurance, je mettrai en quarantaine tout ce que je pourrai croire susceptible de vous blesser.

La folie ne vous a-t-elle jamais fait l'effet d'une chose bien étrange, Bertie ? C'est une maladie de l'âme. Penser que voici un homme doué d'une noble intelligence, plein des aspirations les plus élevées, et qu'une cause grossièrement matérielle, par exemple une esquille osseuse de la table in-

terne du crâne, qui tombe sur la surface de la membrane qui couvre son cerveau, peut avoir pour résultat ultime de le transformer en une créature obscène qui n'a plus que les attributs de la brute !

Penser que l'individualité d'un homme peut osciller d'un pôle à l'autre, et que pourtant cette vie unique peut renfermer ces deux personnalités opposées... n'est-ce pas une chose surprenante ?

Je me demande où est l'homme, où est ce qui le fait essentiellement, intimement homme. Voyons combien on peut lui retrancher sans l'entamer. Cela ne réside point dans les membres ; ils sont pour lui des outils. Ce n'est point dans l'appareil qui lui sert à digérer, non plus que dans celui par lequel il respire de l'oxygène. Toutes ces choses ne sont que des accessoires, ce sont les esclaves du Maître qui est au dedans.

Où donc est-il alors ?

Il n'est point dans les linéaments qui doivent exprimer ses émotions, ni dans les yeux ou les oreilles, dont les aveugles et les sourds arrivent à se passer. Il n'est point dans la charpente osseuse, simple cadre sur lequel la nature étend son voile de chair. En aucune de ces choses ne se trouve l'essence de l'homme.

Et maintenant que reste-t-il ?

Une masse convexe d'une matière pulpeuse, blanchâtre, du poids d'environ cinquante onces, de laquelle partent un grand nombre de filaments blancs, assez analogues aux méduses qui flottent, l'été, dans nos mers. Mais ces filaments servent simplement à transmettre la force nerveuse aux muscles et aux organes qui accomplissent des tâ-

ches subalternes; on peut donc les négliger aussi. Mais notre élimination ne saurait s'arrêter là.

Cette masse centrale de matière nerveuse peut être enlevée par tranches, de tous les côtés, sans que nous arrivions, à ce qu'il semble, jusqu'au siège de l'Âme. Des gens, en se suicidant, se sont fait sauter les lobes antérieurs du cerveau, et ils ont survécu pour s'en repentir. Des chirurgiens y ont pratiqué des sections et en ont enlevé des parties. Une grande proportion de cette substance ne se compose que des ressorts qui sont l'origine des mouvements; une autre partie sert à recevoir les impressions. Tout cela peut être laissé de côté quand nous voulons déterminer le siège matériel de ce que nous nommons l'Âme, — la partie spirituelle de l'homme.

Et que reste-t-il alors? Une petite pincée de matière, une poignée de bouillie nerveuse, quelques onces de tissus, mais c'est là — c'est là, quelque part, — que se dissimule ce germe impalpable, pour lequel tout le reste de notre organisation n'est qu'une enveloppe. Les anciens philosophes, qui plaçaient l'Âme dans la grande pinéale, se trompaient, mais ils n'en étaient pas moins très rapprochés du but.

Vous trouverez ma physiologie encore pire que ma théologie, Bertie.

J'ai une façon à moi de vous raconter les histoires à rebours, une façon qui est assez naturelle du moment que vous tenez compte d'une circonstance; c'est que je me mets toujours à écrire les choses sous l'influence des impressions qui me sont arrivées les dernières.

Tous ces propos au sujet de l'Âme et du cerveau

sont venus simplement de ce que j'ai passé les quelques semaines qui viennent de finir, en compagnie d'un fou. Je vais vous dire aussi clairement que possible comment la chose est arrivée.

Vous vous rappelez que dans ma dernière lettre, je vous disais combien mon séjour à la maison me pesait et comment mon idiote étourderie avait irrité mon père et rendu ma position peu agréable.

J'ajoutais que j'avais reçu une lettre de Christie et Howden, hommes de loi.

Bref, je brossai mon chapeau des dimanches, et ma mère, montée sur une chaise, me frictionna deux fois les oreilles, avec une brosse à habits, convaincue qu'elle rendait plus présentable le collet de mon pardessus.

Après avoir reçu cette accolade, je me lançai dans le monde. La bonne femme, restée sur le seuil, me suivait des yeux et de ses gestes me souhaitait le succès.

J'étais agité d'un violent tremblement quand j'arrivai au bureau, car je suis d'une nature bien plus nerveuse que ne voudra jamais l'admettre aucun de mes amis. Mais on me présenta aussitôt à M. James Christie, personnage sec, tranchant, aux lèvres minces, aux manières abruptes, avec cette sorte de précision écossaise dans le langage, qui donne l'idée d'une intelligence très claire.

— J'apprends par le professeur Maxwell que vous êtes en quête d'un moyen de débiter, M. Munro, dit-il.

Maxwell avait dit qu'il me donnerait un coup de main si la chose était possible, mais vous vous rappelez qu'il passait pour être assez libéral de

ces sortes de promesses. Je parle des gens, tels qu'ils me paraissent, et pour moi il a été un ami excellent.

— Je serais fort heureux d'entrevoir un début, dis-je.

— Il n'est pas nécessaire de parler de vos titres médicaux, reprit-il en promenant ses yeux sur toute ma personne d'un air des plus interrogateurs, Votre Baccalauréat en médecine en répond, mais le professeur Maxwell vous a jugé tout particulièrement apte à remplir ce poste vacant, pour des raisons physiques. Puis-je savoir combien vous pesez.

— Deux cents livres.

— Et autant que je puis en juger, vous avez une taille d'à peu près six pieds.

— Précisément.

— En outre, à ce qu'on me dit, vous êtes habitué aux exercices musculaires de toute sorte. Bref, il est incontestable que vous êtes bien l'homme qu'il faut pour l'emploi, et je serai fort heureux de vous recommander à Lord Saltire.

— Vous oubliez, dis-je, que je ne suis pas encore informé de ce qu'est cet emploi, ni des conditions que vous offrez.

Il se mit à rire à ces mots.

— J'allais, en effet, un peu trop vite, dit-il, mais je ne crois pas que nous soyons en désaccord quand à la situation et aux conditions, vous avez peut-être entendu parler du grand malheur qui a frappé notre client, Lord Saltire ? Non, alors pour vous mettre promptement au fait, son fils unique, l'honorable John Derwent, héritier des domaines, a été frappé d'une insolation dans le dernier mois

de juillet, pendant qu'il pêchait nu-tête. Son intelligence ne s'est point rétablie depuis lors, et il est tombé dans un état chronique de démence irritable qui tourne de temps en accès de manie violente. Son père ne veut pas l'éloigner du château de Lochtully, et désire qu'un médecin soit constamment auprès de son fils. Votre force physique serait naturellement fort utile pour le maîtriser pendant les crises violentes dont je viens de parler. La rémunération sera de douze livres par mois, et vous seriez invité à entrer en fonctions demain.

Je rentrai, le cœur bondissant, mon cher Bertie, et il me semblait que le pavé fût de coton sous mes pieds.

Je trouvai tout juste huit pence dans ma poche, et je les dépensai entièrement à acheter un cigare vraiment bon pour célébrer cette occasion.

Le vieux Cullingworth a toujours fait grand cas des fous pour les débutants.

— Cherchez un fou, mon garçon. Cherchez un fou, disait-il souvent.

Et puis il y avait à considérer non seulement l'emploi en lui-même, mais encore les belles relations qui en résulteraient.

On eût dit que je prévoyais exactement ce qui devait arriver. Il y aurait des malades dans la famille : Lord Saltire, peut-être, ou bien sa femme. On n'aurait pas le temps d'envoyer chercher le médecin ; on me consulterait. Je gagnerais leur confiance, je deviendrais le médecin de la famille. Ils me recommanderaient à leurs riches amis. Cela était aussi clair que possible.

Avant de rentrer, je me demandai si c'était la

peine d'abandonner une lucrative clientèle de campagne pour accepter une chaire de Professeur qui pourrait m'être offerte.

Mon père accueillit la nouvelle avec assez de philosophie, tout en faisant une remarque plutôt sardonique d'après laquelle mon malade et moi nous étions bien faits pour nous tenir compagnie. Mais pour ma mère, ce fut un éclair de joie, bientôt suivi par le coup de foudre de la consternation.

Je n'avais que trois chemises. Le meilleur de mon linge avait été envoyé à Belfast pour qu'on y remit des devants et des manches. Les chemises de nuit n'étaient pas encore marquées. Bref, il surgit une douzaine de ces difficultés domestiques auxquelles les hommes ne pensent jamais.

La terrible vision de Lord Saltire, inspectant mes affaires et trouvant qu'il manquait un talon à mes socques, obsédait ma mère.

Nous sortîmes ensemble, et avant la nuit venue, elle avait l'âme en repos, et j'avais engagé un mois d'avance de mon salaire.

Elle s'étendit fièrement, pendant que nous retournions à la maison, sur les grands personnages au service desquels j'allais entrer.

— En fait, mon cher, dit-elle, ils vont jusqu'à un certain point vos parents. Vous êtes allié de fort près aux Percy et les Saltire ont aussi dans les veines du sang des Percy. Ils ne sont que de la branche cadette, tandis que vous, vous serrez de fort près la branche aînée, mais enfin ce n'est pas à nous de nier la parenté.

Elle me donna une sueur froide en me donnant à entendre qu'elle faciliterait les choses en écri-

vant à Lord Saltire et lui expliquant nos situations respectives.

Plusieurs fois pendant le souper, je l'entendis répéter tout bas, d'un ton satisfait, qu'ils étaient seulement de la branche cadette.

Ne suis-je pas le plus trainard des conteurs ? Mais vous n'encouragez par l'intérêt bienveillant que vous témoignez sur ces détails. Néanmoins il faut que j'aille un peu plus vite, maintenant.

Le lendemain, j'arrivais à Lochtully, qui, comme vous le savez, se trouve dans le nord du comté de Perth.

C'est, à trois milles de la gare, une grande maison grise à pinacles, avec deux tours qui se dressent au-dessus des bois de pins, comme les oreilles d'un lièvre d'une touffe d'herbe.

A mesure que la voiture se rapprochait de l'entrée, je me sentais devenir plus solennel, — et point du tout dans les dispositions qui conviennent à la branche principale quand elle condescend à visiter la branche cadette.

Dans le hall, je me rencontrai avec un grave personnage à l'air savant auquel, dans ma timidité nerveuse, je faillis serrer la main. Heureusement il esquiva l'accolade menaçante en m'expliquant qu'il était le maître d'hôtel.

Il m'introduisit dans un petit cabinet, où tout sentait le vernis et le cuir verni, et où je devais attendre le grand personnage.

Quand il reparut, il me fit l'effet d'un être bien moins redoutable que son domestique, et même je me sentis parfaitement à l'aise dès qu'il ouvrit la bouche. C'était un homme grisonnant, à figure rougeaude, aux traits marqués, à l'expres-

sion fureteuse, et néanmoins bienveillante, très humain, et avec un rien de vulgarité.

Quand à sa femme, à qui je fus présenté un peu plus tard, c'était une personne fort décourageante, pâle, froide, la figure en lame de couteau, les paupières tombantes, et des veines bleues très saillantes aux tempes. Elle me congela, juste au moment où j'allais m'épanouir sous l'influence de son mari. Mais ce qui m'intéressait le plus, c'était de voir mon malade, chez qui Lord Saltire me conduisit quand nous eûmes pris une tasse de thé.

La chambre était une grande pièce nue, au bout d'un corridor.

Près de la porte était assis un valet de pied, placé en cet endroit pour remplir l'intérim entre deux médecins et qui parut extrêmement soulagé à mon arrivée.

Dans l'intérieur, près de la fenêtre (munie d'un panneau de bois comme celle d'une chambre d'enfants), était assis un grand jeune homme aux cheveux blonds, à la barbe blonde, qui leva les yeux bleus empreints d'effarement à notre entrée.

Il tournait les pages d'un volume relié de *l'Illustrated London News*.

— James, dit Lord Saltire, voici le Docteur Stark Munro, qui est venu s'occuper de vous.

Mon malade marmotta dans sa barbe, quelque chose qui ressemblait fâcheusement à « que le Diable emporte Stark Munro ».

Le pair fut évidemment de cet avis, car il me tira à l'écart par le coude.

— Je ne sais si on vous a appris que James à des façons assez rudes en ce moment, dit-il. Son caractère s'est beaucoup gâté depuis que ce mal-

heur a fondu sur lui. Il ne faudra pas nous fâcher de ce qu'il pourra dire ou faire.

— Pas le moins du monde, dis-je.

— Il y a une tare de cette sorte du côté de ma femme, reprit le petit Lord. Les symptômes étaient les mêmes chez son oncle. Le Docteur Peterson dit que le coup de soleil n'a été que la cause occasionnelle. La prédisposition existait déjà. Je vais vous dire que le valet de pied sera toujours dans la pièce à côté, à portée de votre voix, si vous avez besoin de son aide.

Cela se termina par le départ du lord et du domestique, et je me trouvai seul avec mon malade.

Je crus devoir faire aussitôt une tentative pour établir des relations amicales avec lui. En conséquence, j'approchai une chaise de son canapé et je lui fis quelques questions sur sa santé et ses habitudes : je ne pus tirer un seul mot de lui. Il restait aussi entêté qu'une mule, bien qu'une expression narquoise sur sa belle figure me prouvât fort bien qu'il avait tout entendu.

Je m'y pris d'une manière, puis d'une autre sans pouvoir obtenir une syllabe de réponse, si bien que je le laissai là, et me mis à regarder quelques journaux illustrés qui se trouvaient sur la table. Il ne lit pas, à ce qu'il paraît, et se contente de regarder les images.

Bref, j'étais assis comme cela, lui tournant à moitié le dos. Imaginez-vous ma surprise quand je sentis quelque chose qui me touchait légèrement, et que je vis une grande main hâlée essayant de se glisser dans la poche de mon habit.

Je la saisis par le poignet et me retournai brus-

quement, mais pas assez vite, pour empêcher mon mouchoir de disparaître derrière le dos de l'honorable James Derwent. Il me regardait en ricanant de l'air d'un singe malicieux.

— Voyons, je peux en avoir besoin, dis-je en tâchant de tourner la chose en plaisanterie.

Il employa des termes plus bibliques que religieux. Je vis qu'il était décidé à ne pas rendre le mouchoir, mais de mon côté j'avais résolu qu'il ne prendrait pas le dessus sur moi. Je saisis le mouchoir, et lui, poussant un grognement, saisit ma main entre les siennes réunies. Il avait une poigne puissante, mais je trouvai moyen de lui prendre le poignet et d'y imprimer un mouvement de torsion, qui lui fit lâcher mon bien, et en même temps un hurlement.

— Comme on s'amuse ! dis-je, en affectant de rire. Essayons encore. Tenéz, ramassez-le. Nous allons voir si je peux le reprendre.

Mais il en avait assez de ce jeu.

Toutefois il paraissait d'un peu meilleure humeur qu'avant l'incident, et j'obtins quelques courtes réponses aux questions que je lui posai.

Et ici se place le texte qui m'a servi de point de départ pour dissenter sur la folie, au commencement de cette lettre-ci. Quelle chose étonnante !

Cet homme, d'après ce que j'ai pu savoir sur lui, a fait le saut d'un extrême du caractère à l'extrême opposé. Tous les plus ont soudain fait place à des moins. C'est un autre homme, dans la même enveloppe. On m'a dit que c'était (il y a peu de mois encore, ne l'oubliez pas) un homme fort méticuleux en fait de toilette et de langage. Maintenant c'est un débraillé au parler brutal. Il avait

un goût très fin en littérature. Maintenant il vous regarde avec ébahissement quand vous parlez de Shakespeare.

Chose bizarre entre toutes, il était dans ses opinions un tory des plus prononcés, maintenant il émet les théories les plus démocratiques, et le fait dans des termes inutilement violents. Quand j'en fus venu enfin à lui imposer des conditions, je reconnus que le sujet sur lequel il était le plus facile de le faire causer, c'était la politique. Au fond, je dois dire que ses nouvelles opinions sont probablement plus raisonnables que ses anciennes, mais sa folie consiste dans ses changements brusques et sans raison, et dans les violences qui lui échappent en parlant.

Il se passa, néanmoins, quelques semaines avant que j'eusse gagné sa confiance au point de pouvoir engager avec lui une véritable conversation.

Il fut très longtemps boudeur et soupçonneux. Il m'en voulait de la surveillance incessante que j'exerçais sur lui. Et je ne pouvais m'en départir, car alors il jouait des tours dignes d'un vrai singe.

Un jour, il mit la main sur ma blague à tabac et enfonça deux onces de mon tabac dans le long canon d'un fusil oriental qui était suspendu au mur. Il fit entrer ce tabac au moyen de la baguette et il me fut impossible de l'en retirer.

Une autre fois, il lança par la fenêtre un crachoir en faïence et aurait envoyé la pendule à la suite; si je ne l'en avais empêché. Chaque jour, je l'emmenai faire une promenade hygiénique de deux heures, excepté quand il pleuvait, et alors nous passions un temps rigoureusement égal à arpenter la

chambre de long en large. Ah ! c'était une existence bien assommante, bien monotone.

J'étais censé avoir continuellement les yeux sur lui, excepté pendant un intervalle de deux heures dans l'après-midi et une soirée entière le vendredi. Mais que faire d'une soirée, alors qu'aucune ville ne se trouvait à proximité, et que je n'avais pas d'amis à visiter ?

Je fis de grandes lectures, car Lord Saltire me permit l'accès de la bibliothèque. Gibbon me fit passer deux semaines charmantes. Vous connaissez l'effet qu'il produit. Il vous semble que vous flottiez paisiblement sur un nuage, d'où vous contemplez toutes ces armées, toutes ces flottes lilliputiennes, avec un sage Mentor qui ne vous quitte jamais et vous dit à demi-voix le sens intérieur de tout ce majestueux panorama.

De temps à autre le jeune Derwent mettait un peu d'animation dans ma terne existence.

Une fois, pendant que nous nous promenions dans la propriété, il arracha de terre une bêche et se lança sur un inoffensif aide-jardinier. L'homme, craignant pour sa vie, s'enfuit en courant, serré de près par mon malade, et celui-ci par moi, qui était à quelques pas. Lorsqu'enfin je lui mis la main au collet, il jeta son arme et se mit à rire à gorge déployée ; il n'avait voulu que faire peur, et non point commettre un acte de férocité, mais quand l'aide-jardinier nous voyait revenir après cela, il se sauvait, la figure aussi blanche qu'un fromage à la crème.

La nuit, le domestique couchait dans un lit de camp au pied du lit du malade et ma porte était la

première à côté, de sorte qu'on pouvait m'appeler en cas de besoin.

Non, ce n'était pas une existence bien réjouissante.

Nous mangions d'ordinaire à la table de famille, quand il n'y avait pas d'invités, et alors nous faisions un curieux quatuor. Junmy (il voulait que je l'appelasse ainsi) était renfrogné, silencieux. Je le guignais incessamment du coin de l'œil. Lady Saltire, avec ses paupières tombantes de condescendance et ses veines bleues, et le bonhomme de pair, bruyant, plein d'un entrain qu'il modérait toujours en présence de son épouse.

A la voir, on aurait pensé qu'un verre de bon vin lui aurait fait grand bien, et quant à lui, il eût semblé que la tempérance était préférable. En conséquence, conformément au système des choses à l'envers qui gouverne ce monde, il buvait sec; mais elle s'en tenait au jus de citron étendu d'eau.

Vous ne sauriez vous imaginer une femme plus ignorante, plus intolérante, plus bornée. Si du moins elle avait été capable de se taire et de dissimuler son défaut de cervelle, cela eût été sans conséquence, mais elle jacassait avec une âpreté, une abondance exaspérantes. Qu'était-elle après tout, sinon un mince tuyau par lequel une maladie passait d'une génération à une autre? Elle était bornée au Nord et au Sud par la folie.

Je m'appliquai résolument à éviter toute discussion avec elle, mais avec son instinct de femme elle devinait que nous étions séparés par toute la distance des deux pôles et prenait plaisir à agiter devant moi le drapeau rouge. Un jour, elle donnait

dans l'éloquence à propos d'un crime que commettrait un ministre de l'Eglise épiscopale, en officiant dans une chapelle presbytérienne. En effet, je ne sais quel ministre de l'endroit s'était rendu coupable de ce crime. S'il avait été expulsé d'un cabaret faute de payer son dû, elle n'en aurait pas parlé avec plus de dégoût. Je suppose que mes yeux furent moins prudents que ma langue, car elle m'interpella brusquement en ces termes :

— Je vois que vous n'êtes pas de mon avis, Docteur Munro.

Je répondis avec calme qu'en effet je n'étais pas de son avis, et j'essayai de détourner la conversation, mais elle n'était pas femme à lâcher prise comme cela.

— Et puis-je vous demander pourquoi ?

J'expliquai que selon moi le siècle tendait à rompre avec ces ridicules arguties doctrinales qui sont si inutiles, et qui ont si longtemps mis les gens aux prises. J'ajoutai que j'espérais voir venir bientôt un temps où les honnêtes gens de toutes religions jetteraient par-dessus bord tout cet encombrant bagage et se tendraient la main.

Elle se leva à moitié, presque muette d'indignation.

— Je suppose alors, dit-elle, que vous êtes de ces gens qui mettent toutes les Eglises sur le même niveau.

— Très certainement, répondis-je.

Elle se dressa en proie à une sorte de fureur froide et sortit brusquement.

Junmy eut un rire sournois et son père prit un air fort embarrassé.

— Je suis désolé que mes opinions choquent à ce point Lady Saltire.

— Oui, oui, c'est malheureux, c'est bien malheureux, dit-il, mais nous devons parler comme nous pensons. Mais c'est bien malheureux que vous pensiez ainsi. C'est tout à fait malheureux.

Je m'attendais à recevoir mon congé après cette affaire ; et je dois reconnaître qu'en effet je le reçus indirectement.

A partir de ce jour, Lady Saltire fut aussi impertinente que possible à mon égard et ne laissa jamais échapper une occasion d'attaquer ce qu'elle croyait être mes opinions. J'avais soin de ne jamais relever ces procédés, mais à la fin, en un jour fâcheux, elle me prit directement à partie, au point que je ne pus m'en débarrasser. C'était justement vers la fin du lunch, alors que le valet de pied venait de sortir. Elle avait parlé du voyage que Lord Saltire devait faire à Londres pour voter à la Chambre des Lords sur je ne sais quelle question.

— Peut-être, Docteur Munro, dit-elle aigrement en s'adressant à moi, peut-être est-ce là encore une institution qui n'a pas eu le bonheur d'obtenir votre approbation.

— C'est là, dis-je, Lady Saltire, une question que je préférerais beaucoup ne pas discuter.

— Oh ! dit-elle, vous pourriez bien avoir le courage de vos opinions. Puisque vous voulez en venir à dépouiller l'Eglise nationale, il est fort naturel que vous désiriez aussi la destruction de la Constitution. J'ai entendu dire qu'un athée est toujours un républicain rouge.

Lord Saltire se leva, je ne doute pas que ce ne fut avec l'intention de couper court à la conversation.

Junmy et moi nous nous levâmes aussi, mais tout à coup je m'aperçus qu'au lieu de se diriger vers la porte, il allait vers sa mère.

Comme j'étais au fait de ses petites ruses, je passai ma main sous son bras, et j'essayai de le faire changer de direction. Mais elle s'en aperçut, et intervint.

— Est-ce que vous désirez me parler, James ?

— Je voudrais vous dire un mot tout bas, mère.

— Je vous en prie, ne vous échauffez pas, monsieur, dis-je, en faisant un nouvel effort pour le retenir.

Lady Saltire fronça ses sourcils aristocratiques.

— Je trouve, Docteur Munro, dit-elle, que vous abusez un peu de votre autorité, en vous permettant de vous interposer entre une mère et son fils. Qu'y avait-il donc, mon pauvre cher enfant ?

Junmy se pencha et lui dit quelques mots à l'oreille.

Le sang monta à sa face pâle. Elle s'éloigna vivement de lui comme s'il l'avait frappée.

Junmy se mit à ricaner.

— C'est votre faute, Docteur Munro, s'écria-t-elle, furieuse, vous avez corrompu l'esprit de mon fils et l'avez encouragé à insulter sa mère.

— Ma chère, ma chère, dit son mari d'un ton conciliant.

Et j'emmenai en haut le récalcitrant Junmy. Je lui demandai ce qu'il avait dit à sa mère, mais je n'obtins d'autre réponse que des rires silencieux.

Je pressentais que l'affaire ne s'arrêterait pas là, et je ne me trompais pas. Dans la soirée, Lord Saltire me fit appeler dans son cabinet.

— Le fait est, docteur, dit-il, que Lady Saltire

a été extrêmement fâchée et offensée de ce qui s'est passé aujourd'hui au lunch. Naturellement, vous pouvez bien vous imaginer qu'un tel langage dans la bouche de son propre fils était de nature à la choquer plus que je ne saurais le dire.

— Je vous assure, Lord Saltire, dis-je, que je n'ai pas la moindre idée de ce qui s'est passé entre Lady Saltire et mon malade.

— Eh bien, répondit-il, je puis dire, sans entrer dans les détails, que ce qu'il a chuchoté était un aveu impie, exprimé dans les termes les plus grossiers, relativement à l'avenir de cette Chambre dont j'ai l'honneur de faire partie.

— J'en suis désolé, dis-je, et je vous assure que je ne l'ai jamais encouragé dans ses façons de voir si radicales en politique, façon de voir qui me paraissent des symptômes de sa maladie.

— Je suis tout à fait convaincu de la vérité de ce que vous me dites, répondit-il, mais malheureusement Lady Saltire est persuadée que vous avez fait pénétrer ces idées en lui. Vous savez qu'il est parfois difficile de faire entendre raison à une dame. Toutefois je suis certain que tout pourrait s'arranger si vous consentiez à aller trouver Lady Saltire, et à lui dire qu'elle s'est méprise sur vos opinions en ce point et que vous êtes personnellement partisan d'une Chambre héréditaire.

J'étais ainsi acculé, Bertie, mais je pris aussitôt mon parti. Dès le premier mot j'avais lu l'arrêt de mon congé dans tous les regards embarrassés que me jetaient ses petits yeux.

— Je crains bien que ce ne soit là un peu plus que je ne suis prêt à faire, dis-je. Je crois que depuis quelque semaine il y a quelque tension en-

tre Lady Saltire et moi, et il serait peut-être préférable que je quitte l'emploi que j'occupe dans votre maison. Toutefois, je consentirai volontiers à rester ici jusqu'à ce que vous ayez trouvé quelqu'un pour me remplacer dans ma tâche.

— Oui, je suis fâché qu'on en soit là, et pourtant il peut se faire que vous ayez raison, dit-il avec un air de soulagement. Quand à James, il n'y aurait pas de difficulté à son sujet, car le Docteur Patterson pourrait venir demain matin.

— Alors ce sera pour demain matin, répondis-je.

— Très bien, Docteur Munro, j'aurai soin que votre chèque soit prêt avant votre départ.

Telle fut la fin de tous mes beaux rêves à propos de clientèle aristocratique et de magnifiques présentations. Je crois bien que la seule personne de la maison qui me regrettât fut Junmy, qui parut fort abattu à cette nouvelle. Mais son chagrin ne l'empêcha pas de broser à rebrousse-poil mon gibus neuf le matin de mon départ.

Je ne m'en aperçus qu'en arrivant à la gare, et je dus faire une figure fort peu présentable quand je pris congé.

Ainsi se termine l'histoire de mon insuccès.

Comme vous le savez, je penche un peu vers le fatalisme, je ne crois pas qu'il existe une chose comme le hasard. Aussi je me tiens pour assuré que si j'ai passé par cette épreuve, c'est dans un but déterminé. Ce fut un petit trot préparatoire à la grande course, peut-être.

Ma mère fut désappointée, mais elle fit tout son possible pour n'en rien laisser voir. Mon père fut un peu sardonique à cette occasion.

Je sens que le fossé qui nous sépare s'élargit.

Je vous dirai en passant qu'il est arrivé pendant mon absence une carte fort extraordinaire de Cullingham.

— Vous êtes l'homme qu'il me faut, y disait-il, songez à vous tenir à ma disposition quand j'aurai besoin de vous.

Pas de date, pas d'adresse, mais le timbre de la poste indique Bradford, dans le nord de l'Angleterre, Est-ce que cela signifie : Rien ? ou est-ce que cela signifie : Tout ? Il nous faut attendre et voir.

Adieu, mon vieux. Parlez-moi tout aussi longuement de vos propres affaires. Comment l'affaire Rattray a-t-elle manqué ?

VI

CINQUIÈME LETTRE

Merton-des-Landes, 5 Mars 1882.

Comme j'ai été charmé, mon vieux camarade, de recevoir votre assurance que rien n'a pu vous blesser de ce que j'ai dit et de ce que j'aurais pu dire sur le chapitre de la religion ! Il m'est difficile de vous peindre à quel point j'ai été heureux, quel soulagement j'ai éprouvé à la lecture de votre lettre

cordiale. Je n'ai personne avec qui je puisse causer de tels sujets. Je suis complètement repleiné sur moi-même, et les pensées tournent à l'aigre quand on les laisse ainsi croupir. C'est une bien belle chose que de pouvoir tout dire à un auditeur bienveillant, et surtout à un auditeur qui voit les choses d'un point de vue tout différent. Cela vous donne de l'équilibre et du sang-froid.

Ceux que j'aime le mieux sont ceux-là même qui sympathisent le moins avec moi dans mes luttes. Ils parlent d'avoir la foi, comme si l'on pouvait se la donner par un acte de volonté. Ils feraient tout aussi bien de me dire d'avoir des cheveux noirs au lieu de roux. Je pourrais peut-être simuler la foi en refusant de faire aucun usage de ma raison en matière de religion. Mais je ne me montrerai jamais traître envers le présent le plus précieux que j'aie reçu de Dieu. Je veux en faire usage. Il est plus moral de s'en servir en se trompant que d'y renoncer en restant dans le vrai. Ce n'est qu'une mesure d'un pied, et c'est avec cela qu'il me faut mesurer le Mont Everest, mais je n'en ai pas d'autre, et je n'y renoncerai pas tant qu'il passera un souffle entre mes lèvres.

Avec tout le respect que j'ai pour vous, Bertie, rien n'est plus aisé que d'être orthodoxe : quiconque désire goûter le repos de l'esprit et l'avancement matériel dans ce monde, prendrait certainement le parti de l'être. Comme le dit Smiles : « Un poisson crevé peut descendre le courant, rien qu'en flottant, mais il faut être homme pour le remonter ».

Pouvait-il y avoir rien de plus noble que le point de départ du Christianisme, que son fondateur ?

Combien il est beau l'effort qu'une idée fait pour surgir pareille à une charmante fleur qui s'épanouit du milieu des balayures et des rebuts. Mais hélas ! dire que cette idée était une idée finale ! Que ce système de pensée était au-dessus de la raison ! que ce doux philosophe était cette intelligence suprême à laquelle nous ne saurions sans commettre une irrévérence, attribuer une personnalité ! Voilà que l'on comptera un jour parmi les plus étranges illusions de l'espèce humaine.

Et puis quels nuages ont voilé cette belle aurore du Christianisme ! Ses représentants se sont élevés de la crèche jusqu'au palais, de la barque de pêcheur à la Chambre des Lords. Et cet autre vieux potentat du Vatican, avec ses trésors artistiques, ses gardes et ses caves pleines de vin, n'est pas en meilleure posture devant la logique. Tous ces gens-là sont honnêtes, ont du mérite, et sur le marché des intelligences, ils valent peut-être le prix qu'ils obtiennent. Mais comment en viennent-ils à prendre l'attitude de représentants d'une croyance qui a pour base l'humilité, la pauvreté, l'abnégation, à en croire leur propre enseignement ?

Il n'en est pas un qui ne citerait avec éloge la parabole de l'Invité aux noces. Mais essayez de faire perdre à l'un d'entre eux son rang de préférence dans la prochaine réception à la cour. Cela est arrivé il y a peu de temps à un Cardinal, et toute l'Angleterre a retenti de ses protestations. Combien ils sont aveugles en ne voyant pas qu'ils arriveraient d'un bond à la place qui est vraiment la première, s'ils s'en tenaient résolument à réclamer la dernière comme la marque toute particulière que leur impose leur maître !

Que pouvons-nous savoir ? Que sommes-nous tous ? Pauvres sottes créatures au cerveau à moitié élaboré, qui épions dans l'infini, avec des aspirations d'anges et des instincts de bêtes. Mais sûrement tout s'arrangera à notre avantage. Sinon... Alors Celui qui nous a faits serait le Mal. C'est une idée qui ne peut se présenter à l'esprit. Sûrement, donc, tout s'arrangera à notre avantage.

Je me sens tout honteux quand je relis cela. Mon esprit achève les pensées dans tous les sens, alors que vous ne voyez que les bouts qui sortent tout imparfaits de tous les côtés de cet écheveau embrouillé. Tirez-en ce que vous voudrez, mon cher Bertie, et soyez convaincu que cela sort du plus profond de mon cœur. Et que par-dessus toutes choses il me soit donné de ne point devenir un homme de parti, de ne point avoir à maquiller la vérité en vue d'une cause à soutenir. Que je puisse seulement mettre la main sur son jupon, et elle me traînera où elle voudra pour peu qu'elle veuille bien tourner de temps à autre sa figure vers moi, afin que je puisse la connaître.

Vous voyez d'après l'en-tête de cette lettre, Bertie, que j'ai quitté l'Ecosse et que j'habite le comté d'York.

Voici trois mois que j'y suis, et je suis à la veille d'en partir par suite des circonstances les plus étranges, et avec les perspectives les plus bizarres.

Ce bon vieux Cullingworth a retourné un atout, comme je me doutais toujours qu'il le ferait. Mais voici que, selon mon habitude, je commence par le mauvais bout ; aussi dois-je d'abord vous donner quelque idée de ce qui est arrivé.

Je vous ai parlé, dans ma dernière lettre, de

mon aventure avec le fou, et de mon piteux départ du château de Lochtully.

Quand j'eus payé les gilets de flanelle que ma mère avait commandés avec tant de prodigalité, il ne me restait, sur mes appointements, que cinq livres.

De cet argent, le premier que j'eusse encore gagné de ma vie, je lui achetai des boucles d'oreille en or, ce qui ramena mes poches à leur état habituel de vide.

Mais en somme j'avais gagné quelque argent, et c'était bien quelque chose.

Cela me donnait l'espoir d'en gagner encore.

J'étais rentré depuis quelques jours à peine, quand, un matin, après déjeuner, mon père me fit venir dans son cabinet et me parla très sérieusement de notre situation financière.

Il ouvrit l'entretien en déboutonnant son gilet et en me priant d'ausculter son cinquième espace intercostal, à deux pouces du sternum, sur le côté gauche. Je le fis et je constatai avec effroi un bruit d'insuffisance nitra'e bien marqué.

— Ce symptôme date déjà de loin, dit-il, mais depuis quelque temps j'ai remarqué de l'œdème aux chevilles et quelques indices du côté des reins, qui me prouvent que la situation commence à s'accroître.

Je fis de mon mieux pour exprimer ma peine et ma sympathie, mais il y coupa court, non sans quelque âpreté.

— L'essentiel, dit-il, c'est qu'aucune compagnie d'assurance sur la vie ne consentirait à m'accueillir parmi sa clientèle et que par suite de la concurrence et de l'augmentation des dépenses, il m'a

été impossible de rien mettre de côté. Si je meurs bientôt, (événement qui, soit dit entre nous, n'a rien d'improbable) je devrai laisser à votre charge votre mère et les enfants. Ma clientèle est d'un caractère si personnel que je ne puis espérer qu'il vous en reste assez pour vous faire vivre.

Je me rappelai le conseil de Cullingworth :

« Établissez-vous dans un pays où vous soyez inconnu ».

— Je crois, dis-je, que j'aurais plus de chances en m'éloignant d'ici.

— Alors, répondit-il, ne perdez pas un moment pour vous établir. Votre situation comporterait une grande responsabilité, s'il me survenait quelque accident en ce moment. J'avais compté que grâce aux Saltire, vous pourriez faire un excellent début, mais, mon garçon, je crains bien que vous n'ayez guère de chances de faire votre chemin dans le monde, si vous insultez la religion et les opinions politiques de celui qui vous emploie ; et cela à sa propre table.

Ce n'était pas le moment de discuter. Aussi je ne répondis rien.

Mon père prit dans son bureau un numéro de la *Lancet* et y chercha une annonce qu'il avait marquée au crayon bleu.

— Lisez cela, dit-il.

J'ai ce numéro sous les yeux en écrivant.

L'annonce était ainsi conçue :

« Aide diplômé. Demandé immédiatement dans une région populeuse de houillères. Connaissance approfondie des accouchements et des consultations de dispensaire. Savoir monter à

« cheval et conduire une voiture. Soixante-dix livres par an. S'adresser au Docteur Horton, à Merton-des-Landes, Yorkshire ».

— Cela pourrait vous servir pour débiter, dit-il. Je connais Horton, et je suis certain de vous faire obtenir le poste. Cela vous fournirait tout au moins l'occasion de vous orienter, et de vous tenir à l'affût de quelque emploi qui pourrait devenir vacant. Pensez-vous que cela vous conviendrait ?

Naturellement je ne pouvais répondre qu'une chose, c'est que j'étais tout disposé à m'employer n'importe comment.

Mais cet entretien avait fait sur moi une profonde impression.

Il m'avait plongé dans une humeur qui désormais assombrirait le tréfond de ma pensée, et que je sens toujours présente, même quand je cesse un instant de songer à sa cause.

J'avais déjà tout ce qu'il faut pour contraindre un homme à des idées sérieuses, alors qu'il me fallait me lancer dans le monde sans argent ni protections. Mais maintenant je devais penser à la maman, à mes sœurs, au petit Paul, qui auraient tous à compter sur moi, alors que j'avais peine à me suffire.

N'était-ce pas là un vrai cauchemar ?

Peut-il y avoir dans la vie rien qui soit aussi terrible ? Se voir en face d'êtres qui doivent tout attendre de vous, et ne pouvoir rien faire pour eux ?

Mais peut-être les choses n'iront-elles pas jusque là ?

Peut-être mon père est-il en état de durer encore des années ?

Quoi qu'il arrive, je suis tenu de croire que toutes choses sont ordonnées pour le mieux.

Et pourtant, quand le bonheur est à une toise de nous, et qu'avec nos yeux d'insectes, notre vue ne porte pas à plus de trois pouces, il faut une certaine dose de confiance dans les principes, pour nous faire aller de l'avant.

Bref, tout fut convenu, et je partis pour le Yorkshire.

Je n'étais pas dans une disposition très enthousiaste lorsque je me mis en route, Bertie, mais je me sentis dans un abattement croissant à mesure que je me rapprochais de ma destination.

Comment les gens peuvent-ils habiter un pays pareil ? Voilà qui dépasse ma compréhension.

Qu'est-ce que l'existence peut leur offrir comme dédommagement d'une nature ainsi odieusement défigurée.

Pas de bois, peu d'herbe, des cheminées fumantes, des ruisseaux aux eaux ardoisées, des amas de coke et de scories, au sommet desquels se dressent les grandes roues et les pompes des mines. Des sentiers dont le sol est formé de cendres, aussi noirs que s'ils avaient été salis par les mineurs, brisés par la tâche, qui les parcourent, et traversant des champs flétris pour aboutir aux rangées de cottages noircis par la fumée.

Se peut-il qu'un jeune célibataire se résigne à une existence pareille tant qu'il reste dans la marine un hamac de libre, ou une cabine dans le gaillard d'avant d'un vaisseau de commerce ?

Combien vaut de shillings par semaine le droit de respirer l'air de l'Océan ?

Il me semble que si j'étais un pauvre diable...

Eh bien, sur ma parole, voilà un *si* qui fait un effet bien drôle, quand je pense que la plupart des gens qui habitent ces cottages noirs, ont un salaire double du mien, avec une dépense de moitié moindre.

Bref, comme je l'ai déjà dit, mon abattement ne fit que croître et atteignit son maximum lorsqu'en fouillant des yeux l'obscurité de plus en plus épaisse, je finis par lire le mot de *Merton* sur les lampes d'une petite gare d'aspect désolé.

Je descendis.

Je stationnais debout près de ma malle et de ma boîte à chapeau, attendant un porteur, quand je fus abordé par un personnage à physionomie réjouie, qui me demanda si j'étais le Docteur Stark Munro :

— Je me nomme Horton, me dit-il.

Et nous échangeâmes une cordiale poignée de mains.

Dans cette morne contrée, sa vue me fit l'effet d'un feu allumé dans une nuit glaciale.

En premier lieu il était vêtu d'une façon gaie, pantalon d'étoffe fantaisie, gilet blanc, une fleur à la boutonnière. Mais c'était surtout sa figure qui vous réjouissait le cœur.

Il avait les joues florissantes, les yeux noirs, un air joyeux de bon vivant, un sourire d'honnête bonne humeur.

Et avec cette poignée de main, dans la gare embrumée de brouillard et de suie, je sentis que j'avais devant moi un homme et un ami.

Sa voiture était là et nous conduisit dans sa demeure, aux Myrtes, où je fus bientôt présenté à sa famille et à sa clientèle.

La première est peu nombreuse, la seconde immense.

La femme est morte, mais le docteur Merton a encore sa belle-mère, Mistress White, qui dirige sa maison, puis deux charmantes fillettes, cinq et sept ans.

Il y a encore aux Myrtes un aide non diplômé, un jeune étudiant irlandais.

Le personnel est complété par les trois servantes, le cocher, le garçon d'écurie.

Quand je vous aurai dit que nous donnons à quatre chevaux tout le travail qu'ils peuvent faire, vous aurez quelque idée de l'espace que nous couvrons.

La maison est une grande construction en briques, entourée de sa clôture, qui se dresse sur une petite hauteur au milieu d'une oasis de verdure.

Tout autour s'étend sur tout le pays ce voile de fumée, à travers lequel se dressent les pompes et la cheminée de la mine.

Ce serait un séjour terrible pour un homme inoccupé, mais nous avons tous tant à faire que nous n'avons guère le temps de nous demander s'il y a de la perspective ou non.

Nous travaillons jour et nuit, et pourtant les trois mois qui viennent de s'écouler ont laissé dans mon esprit un souvenir des plus agréables.

Je vais vous donner une idée de ce qu'est une de nos journées de travail. Nous déjeunons vers neuf heures, et aussitôt après, commence le défilé des malades de la consultation de la matinée.

Bon nombre d'entre eux sont de pauvres gens, appartenant à des sociétés de mineurs, basées sur une cotisation d'un demi-penny par semaine

pendant toute l'année, pour chacun de leurs membres, qu'il soit malade ou non ; moyennant quoi ils ont droit aux consultations et aux remèdes.

— Voilà qui n'est guère avantageux pour les médecins, direz-vous, et cependant vous seriez étonné de la vivacité avec laquelle ils se disputent ces emplois.

C'est là du moins un rendement certain, voyez-vous, et qui amène indirectement d'autres petits profits.

En outre, cela finit par faire un total étonnant, et je suis certain que ces sociétés, à elles seules assurent à Horton, un revenu de cinq ou six cents livres par an.

D'autre part, vous pensez bien que les malades des sociétés, ayant toujours la même somme à verser, ne laissent pas longtemps leur état s'aggraver, et qu'ils se hâtent de venir à la consultation.

Bref, vers neuf heures et demie, nous sommes en plein coup de feu.

Horton reçoit les malades les plus avantageux dans le cabinet de consultation. J'examine les pauvres gens dans l'antichambre, et Mac Carthy, l'Irlandais, arrive tout juste à exécuter les ordonnances au fur et à mesure.

Aux termes des statuts des sociétés, les malades sont tenus de fournir les flacons et les bouchons.

Pour la plupart, ils se rappellent le flacon, mais ils oublient toujours le bouchon.

— Vous avez un penny à payez, ou bien vous boucherez avec votre doigt, leur dit Mac Carthy.

Ils se sont mis dans la tête que toute la vertu du médicament se volatilise si le flacon n'est pas bou-

ohé, de sorte qu'ils décampent avec le doigt dans le goulot.

Ils ont les idées les plus singulières au sujet des remèdes.

— C'est tellement fort qu'une cuiller s'y tient debout. Voilà comme l'un d'eux en parle.

Ce qui leur fait le plus plaisir, c'est d'avoir deux flacons, l'un qui contient une solution d'acide citrique, l'autre du carbonate de soude. Quand le mélange commence à émettre des bulles, ils se rendent compte que la médecine est tout de même une science.

Ce genre de besogne, avec les vaccinations, les pansements, la petite chirurgie, nous occupe jusque vers onze heures.

Alors nous nous réunissons dans le cabinet de Horton pour dresser la liste des visites à faire.

Tous les noms des malades en traitement sont épinglés sur un grand carton. Nous nous asseyons devant, et nous nous répartissons ceux que nous aurons à visiter.

La journée avance pendant ce temps, et lorsque les chevaux sont prêts, il est onze heures et demie.

Alors nous prenons notre vol vers nos tâches diverses. Horton dans sa voiture à deux chevaux va voir les patrons. Moi dans un dog-cart, je visite les ouvriers, et Mac Carthy, sans autre véhicule que ses bonnes jambes d'Irlandais, va visiter les cas chroniques où un docteur ne peut rien faire d'utile, mais où un aide non diplômé ne peut rien faire de nuisible.

Ainsi donc nous voilà à la besogne, d'où nous

revenons vers deux heures, et nous trouvons alors le dîner qui nous attend.

Nos visites sont alors finies, ou elles ne le sont pas. Dans ce dernier cas, nous les continuons. Si elles sont terminées, Horton dicte ses ordonnances, puis il va se coucher, sa pipe de terre noire aux lèvres.

C'est le fumeur le plus enragé que j'aie jamais rencontré ; il met de côté tous les soirs les culots de ses pipes, et les fume le lendemain matin avant le déjeuner dans la cour de l'écurie.

Lorsqu'il est parti pour faire sa sieste, Mac Carthy et moi nous nous mettons à la préparation des remèdes.

Il y a peut-être cinquante flacons à remplir, puis les pilules, les onguents, etc.

Il est plus de quatre heures et demie quand nous avons rangé tout cela sur l'étagère, avec les noms des malades respectifs.

Alors nous avons une heure ou deux de repos, que nous employons à fumer, à lire, ou à boxer avec le cocher dans le hangar aux harnais.

Après le thé, commence la besogne de la soirée.

De six à neuf, les malades viennent chercher leurs remèdes, ou de nouveaux patients arrivent à la consultation.

Celle-ci finie, nous avons encore à voir les cas très graves qui peuvent se trouver sur la liste, de sorte que ce n'est que vers dix heures que nous pouvons compter sur un instant de repos pour fumer, peut-être même pour faire une partie de cartes.

Il est bien rare ensuite qu'une nuit se passe sans que l'un de nous ait à se lever pour aller

voir un malade, ce qui peut nous prendre deux heures, ou nous en prendre dix.

L'on travaille ferme, comme vous le voyez, mais Horton est si brave homme, et il travaille si ferme de son côté, qu'on ne compte pas ce qu'on fait.

Et puis nous sommes tous comme des frères dans la maison, nos propos ne sont qu'un jeu continu de blagues.

Les clients sont aussi sans façon que nous, de sorte que le travail est pour nous un véritable plaisir.

Oui, Horton est réellement le plus brave homme du monde.

Il a le cœur large, bon et généreux.

Il n'y a rien de mesquin en cet homme-là.

Il aime à voir tout le monde heureux autour de lui, et sa belle carrure, sa face rouge et joviale, y contribuent pour une bonne part.

La nature l'avait prédestiné à être un guérisseur, car il égaie une chambre de malade dès qu'il y entre, tout comme il égaya la gare de Merton dès que je l'y aperçus.

N'allez pas toutefois vous imaginer, d'après ma description, qu'il soit dépourvu de ressort.

Il n'est pas d'homme au monde à qui il y soit plus difficile d'imposer.

Il a un caractère qui s'emballe très vite, et qui s'apaise non moins vite.

Une méprise dans l'exécution d'une ordonnance peut lui donner un accès de colère.

Il fait irruption dans l'officine avec l'impétuosité d'un vent d'est, les joues rouges, les favoris hérissés, les yeux brillants de colère.

Il remue avec fracas le livre-journal. Les flacons

tintent, le comptoir est martelé à coups de poing, et ils'en va en faisant claquer cinq portes derrière lui.

Nous suivons aisément sa marche, quand il est de mauvaise humeur, rien qu'à entendre ce bruit décroissant.

Peut-être cela vient-il de ce que Mac Carthy aura étiqueté la solution pour la toux comme lotion pour les yeux, ou envoyé une boîte vide avec l'avis de prendre toutes les quatre heures une des pilules qu'elle aurait dû contenir.

En tout cas, le cyclone se déchaîne, puis s'apaise, et au repas suivant, tout est aussi tranquille que par le passé.

J'ai dit que les patients sont tout à fait sans façon.

Quiconque est un peu trop empesé n'a qu'à venir ici pour se faire ôter sa raideur.

J'avoue que j'ai eu quelque peine à m'y faire d'abord.

L'une de mes premières matinées, un patient vint à moi, sa bouteille sous le bras, et me demanda si j'étais le domestique du docteur. Je l'envoyai voir le garçon d'écurie.

Mais on s'en arrange bien vite.

Ces gens-là n'y entendent pas malice. Et d'ailleurs pourquoi le prendrait-on en mauvaise part ?

Ce sont d'honnêtes gens, des êtres généreux, et s'ils n'ont aucun respect pour votre profession en elle-même, si de cette façon ils blessent assez vivement votre dignité, du moins ils se montreront aussi francs, aussi sincères que possible, si vous savez gagner leur respect.

J'aime à serrer leurs mains crasseuses et noircies.

Un autre trait caractéristique de cette région, c'est que bon nombre des manufactures et des propriétaires de houillères sont sortis de la classe ouvrière et on ont gardé (au moins quelques-uns) les manières et même le costume.

L'autre jour, Mistress White, belle-mère de Horton, avait une violente migraine, et comme nous aimons tous beaucoup la bonne vieille dame, nous nous efforcions qu'on ne fit en bas aucun bruit.

Soudain un coup retentissant à la porte. Le marteau tombe, tombe, tombe, et ce bruit est suivi d'une série d'autres coups.

On eût dit qu'un âne attaché à la porte essayait d'enfoncer le panneau à coups de pied. C'était exaspérant, après tout ce que nous avions fait pour établir le silence.

Je m'élançai à la porte, où je trouvai un personnage à la tenue négligée, qui se préparait à recommencer l'assaut.

— Que diable y a-t-il ? demandai-je, mais je dus employer un langage un peu plus énergique.

— Mal aux dents.

— Vous n'aviez pas besoin de faire tout ce bruit, dis-je. Il n'y a pas que vous qui souffrez.

— Du moment que je paie, jeune homme, je fais tout le bruit que je veux.

Et il se mit tranquillement à se livrer à une nouvelle attaque contre la porte.

Il aurait continué pendant toute la matinée à tambouriner comme un démon, si je n'avais pas pris enfin le parti de lui montrer le chemin et de le reconduire jusqu'au dehors.

Une heure après, Horton entra comme un tour-

billon dans l'officine, après avoir fait claquer plusieurs portes.

— Qu'est-ce qui s'est passé avec M. Usher, Munro, demanda-t-il. Il dit que vous vous êtes montré brutal à son égard ?

— C'est un malade d'une société abonnée qui est resté longtemps à secouer le marteau, dis-je. J'ai craint qu'il ne dérangeât mistress White, et je l'ai obligé à fuir.

Horton se mit à cligner des yeux.

— Mon garçon, dit-il, ce malade d'une société abonnée, comme vous l'appellez, c'est l'homme le plus riche de Merton, et il me rapporte cent livres par an.

Je suis convaincu qu'il l'apaisa en lui faisant quelque conte sur ma situation misérable et humiliante, mais je n'ai plus entendu dire un mot de cette affaire.

Le temps que j'ai passé ici m'a rendu grand service, Bertie. Cela m'a mis en contact avec la classe ouvrière et m'a permis de reconnaître quelles braves gens ce sont que les ouvriers. Pour un ouvrier qui rentre ivre en brailant, un samedi soir, nous nous empressons d'oublier les quatre-vingt-dix neuf autres, qui passent tranquillement leur soirée au coin de leur feu, dans un logis décent.

La bonté, que les pauvres gens témoignent aux pauvres gens, fait peine au cœur. Et quelle douceur, quelle patience ? Soyez en certain, si jamais le peuple se soulève, il faudra que les souffrances qui l'y auront poussé aient été monstrueuses, inexcusables.

A mon avis, les excès de la Révolution française

sont assez terribles en eux-mêmes, mais ils le sont bien plus encore, si on les regarde comme le produit des longs siècles de misère contre lesquels ils ont été une protestation furieuse.

Et puis quel bon sens, chez les pauvres ! Il est divertissant de lire dans les journaux frivoles ce qu'on y écrit au sujet de l'ignorance des masses.

On n'y connaît pas la date de la Grande Charte, non plus que l'année où Jean de Gānd se maria, mais soumettez leur une question d'actualité, et vous verrez avec quel sûr instinct ils vont à la vraie solution.

N'ont-ils pas fait passer le Bill de Réforme, en dépit de l'opposition dans la majorité des classes soi-disant instruites ?

N'ont-ils pas soutenu le Nord contre le Sud, alors que presque tous nos dirigeants se rangeaient en sens opposé ?

Quand l'arbitrage universel et la suppression de la vente des liqueurs fortes deviendront des réalités, ne le devra-t-on pas certainement à la pression de ces pauvres gens ?

Ils envisagent l'existence d'un regard plus clair et moins égoïste. Selon moi, c'est un axiome que pour élever le niveau intellectuel d'une nation, il nous faut abaisser le chiffre du cens électoral.

J'ai eu souvent des doutes, Bertie, au sujet de l'existence réelle du mal. Si nous pouvions arriver à nous convaincre sincèrement qu'il n'existe pas, combien cela nous aiderait à trouver la formule d'une religion rationnelle ! Mais ne tirailons pas la vérité, même en vue d'arriver à un résultat pareil.

Je dois l'avouer : il est certaines formes du vice,

la cruauté par exemple, pour lesquelles il est difficile de trouver une explication, à moins d'y voir la survivance dégénérée de cette férocité belliqueuse qui a pu jadis rendre quelques services pour aider à la défense d'une société.

Non, je veux être franc et dire que je ne trouve pas de place pour la cruauté dans mon système. Mais quand vous arrivez à reconnaître que certains autres maux, qui, à première vue, vous paraissent des plus noirs, ont pour résultat définitif, à la longue, un bien pour l'espèce humaine, on peut espérer que ceux qui continuent à rester une énigme pour nous, finiront peut-être par se montrer à vous sous le même aspect, par une voie que nous sommes pour le moment incapables de reconnaître.

Il me semble que l'étude de la vie, faite par le médecin, rend pleine justice aux principes du juste et de l'injuste. Mais quand on y regarde de très près, on se demande si ce qui est injuste pour la société actuelle ne finira point par se trouver juste au point de vue des intérêts de la société future.

Voilà qui paraît un peu brumeux, mais je me ferai mieux comprendre en disant que le juste et l'injuste sont également des outils maniés par ces mains puissantes qui façonnent les destinées de l'univers, que l'un et l'autre sont utilisables pour le perfectionnement, mais que l'action de l'un est immédiate, tandis que l'autre agit avec plus de lenteur, mais avec non moins de certitude.

La distinction, que nous établissons entre le juste et l'injuste, est trop influencée par l'intérêt immédiat de la société et ne va pas assez profond dans la considération du résultat définitif.



J'ai mes idées personnelles sur les méthodes qu'emploie la nature, quoique cela me semble assez semblables aux idées que pourrait émettre un coléoptère au sujet de la Voie Lactée. Du moins mon opinion a le mérite d'être consolante ; car si nous arrivons à la conviction sincère que la faute sert une cause, et une bonne cause, la vie perdrait un peu de son caractère sombre.

Il me semble que la nature, travaillant sans bruit selon la méthode de l'Evolution, fortifie la race de deux manières ; l'une qui tiendrait à perfectionner les individus moralement forts, ce qu'elle fait par l'accroissement des connaissances, et en élargissant les doctrines religieuses ; l'autre, qui n'est guère moins importante, qui consiste à tuer, à faire disparaître les êtres moralement faibles, ce qui se réalise par la boisson et l'immoralité.

Voilà en réalité deux des forces les plus importantes qui sont en action pour mener la race à sa perfection suprême. Je les représente comme deux mains puissantes mais invisibles, planant sur le jardin de la vie et en arrachant les mauvaises herbes.

Si l'on ne considère que l'œuvre du jour, on ne voit dans cette œuvre-là que dégradation et souffrance.

Mais à la fin de la troisième génération, qu'est-il arrivé ?

La postérité de l'ivrogne et du débauché, affaiblie physiquement aussi bien que moralement, est éteinte ou en voie d'extinction. La scrofule, la tuberculose, une maladie nerveuse, tout cela a concouru à retrancher cette branche pourrie et la moyenne de la race en est élevée.

D'après le peu que j'ai vu de la vie, je crois qu'il y a une loi qui agit avec une célérité étonnante, et qui fait que la majorité des ivrognes n'arrivent point à se perpétuer, et que quand la malédiction est héréditaire, dès la seconde génération, l'on en voit la fin.

N'allez pas vous méprendre à mon égard, m'attribuer l'opinion qu'il est avantageux pour une nation de compter beaucoup d'ivrognes. Pas le moins du monde.

Voici ce que je dis : c'est que si une nation renferme un grand nombre d'êtres moralement faibles, il est bon qu'il existe un moyen pour diminuer ce stock de faiblesse. La Nature a ses procédés : la boisson en est un.

Lorsqu'il n'existe plus d'ivrognes et de libertins, un traitement aussi rude n'est plus nécessaire. Alors le mécanicien souverainement sage nous conduira à grande vitesse dans quelque autre direction.

Dans ces derniers temps j'ai réfléchi longuement à cette question des utilités du mal et de la puissance qu'acquiert un pareil outil entre les mains du Créateur.

Hier soir tout cela s'est cristallisé presque tout d'un coup en une petite pièce de vers. Sautez par dessus, s'ils vous ennuiant.

DES DEUX MAINS

1

La meilleure volonté de Dieu résistera à l'épreuve, et sa pire volonté échouera; mais que ce soit la meilleure ou la

pire, la dernière ou la première, c'est qu'il en aura ainsi ordonné.

2

Car tout est bon, quand on le comprend (Ah ! puissions-nous le comprendre !) et bien et mal sont des outils de précision, qu'il tient en chacune de ses mains.

3

La courtisane et l'anachorète, le martyr et le libertin, sont une matière qu'il façonne avec adresse, pour lui donner un rôle vital.

4

C'est par lui que la sagesse guide la sève là où doivent surgir les hautes floraisons, et que la volupté fait périr la branche affaiblie, et que l'ivrognerie émonde l'arbre.

5

Par lui que la Sainteté endurecit le cœur du tronc ; par lui que la Peste et la Fièvre fait des changements incessants dans le Tout.

6

Il sème les microbes dans le poumon, le caillot sanguin dans le cerveau ; avec des réactifs innombrables, il fait le triage des choses excellentes et les met à maintes épreuves nouvelles.

7

Il essaie le corps, et l'esprit, il les fait sonner à plusieurs reprises, et s'ils se fêlent, il les jette au rebut, et se remet à les refondre.

8

Il ferme la gorge à l'enfant avec le mucus ; il met en liberté le ferment, il construit le léger tube de calcaire qui finit par obstruer l'artère.

9

Il laisse le jeune rêveur accumuler de grands projets en son cerveau, jusqu'au jour où il y laisse tomber le spore du champignon qui les recouvre et les efface.

10

Il accumule le lait qui nourrit le petit enfant ; il engourdit le nerf torturé ; il donne cent joies aux sens, quand il suffirait d'une seule, ou quand il n'en faudrait point.

11

Et silencieusement il dirige la bonne branche du côté où s'épanouiront les hautes fleurs, et silencieusement il manie les cisailles du mal, et réitère et multiplie les tailles à son arbre.

12

C'est ainsi que je lis sa pensée — et pendant que je tente de l'exprimer clairement, je sens un autre doigt s'appuyer sur le mien et conduire ma plume.

13

Si troubles que soient mes yeux curieux, quelles que soient les ténèbres où je regarde, — si je me trompe, l'erreur est tienne, sans quoi elle n'eût jamais été.

Je suis tout à fait confus d'avoir été si didactique. Mais il est si beau de croire que le mal peut avoir un but et servir à l'œuvre du bien.

Mon père dit que j'ai l'air de considérer l'univers comme s'il était ma propriété, et qu'il ne put être heureux qu'autant que j'aurai la certitude que tout y est à sa place.

6.

Eh bien soit ; je sens une flamme brûler en moi dès que je me figure avoir entrevu un reflet de la lumière derrière les nuages.

Et maintenant, vite à la grande nouvelle de l'événement qui va changer toute mon existence.

De qui ai-je reçu une lettre mercredi dernier ?

Vous ne le devineriez jamais. C'est de Cullingworth, ni plus ni moins.

Cela n'a ni queue ni tête, l'adresse est mise de travers, et c'est écrit avec une grosse plume d'oie au revers d'une ordonnance.

Cette lettre m'est arrivée par un prodige que je ne m'explique pas.

Voici ce qu'il avait à me dire :

« Débuté ici à Bradfield en juin dernier. Succès « colossal. Mon exemple doit faire une révolution « dans la clientèle médicale. En train de faire une « fortune rapide. Ai une invention qui vaut des « millions. Si notre Amiralauté n'en veut pas, je ferai « du Brésil la puissance qui régnera sur les mers. « Arrivez par le premier train après avoir reçu « ce mot. Ai du travail en masse pour vous. »

Voilà tout ce qu'il y avait dans cette extraordinaire lettre ; pas de signature, ce qui se concevait fort bien, car nul autre que lui n'eût pu l'écrire.

Connaissant à fond mon Cullingworth, j'admis ce qu'il racontait avec des réserves et des atténuations. Comment avait-il pu réussir aussi rapidement, aussi complètement dans une ville où il devait être tout à fait inconnu ?

C'était incroyable. Et pourtant il fallait qu'il y eût du vrai là dedans, autrement il ne m'inviterait pas à venir constater la chose.

Tout bien considéré, je crus devoir manœuvrer

avec la plus grande prudence en cette affaire, car j'étais heureux, je me trouvais bien dans ma place, et je persistai à faire quelques économies, pour arriver à former un capital qui me permettrait de débiter dans la clientèle.

Je n'en étais encore qu'à quelques livres pour le moment, mais dans un an ou deux cela ferait déjà une somme.

J'écrivis donc à Cullingworth, pour le remercier d'avoir songé à moi, et lui expliquer de quoi il s'agissait. J'avais eu, lui dis-je, de grandes difficultés à trouver une position, et maintenant que j'en avais une, j'étais peu disposé à y renoncer, à moins que ce ne fût pour une place permanente.

Dix jours se passèrent, sans que Cullingworth s'expliquât, puis arriva une immense dépêche.

« Reçu votre lettre. Pourquoi ne pas me traiter tout de suite de menteur ? Je vous informe que j'ai eu trente mille malades l'année dernière. Mes recettes se montent actuellement à plus de quatre mille livres. Tous les malades viennent à moi. Je ne traverserais pas la rue pour aller voir la Reine Victoria. Vous pourrez avoir toutes les visites, toute la chirurgie, tous les accouchements. Faites comme il vous conviendra. Vous garantirai trois cents livres la première année. »

Eh ! mais, voilà qui commençait à prendre l'air d'une affaire, surtout la dernière phrase.

Je portai la lettre à Horton et lui demandai conseil. Il fut d'avis que je n'avais rien à perdre et que j'avais tout à gagner.

Cela se termina par une dépêche que j'envoyai pour dire que j'acceptais l'association — s'il devait y avoir association.

Demain matin je pars pour Bradfield avec de grandes espérances et une légère valise. Je sais combien vous vous intéressez à la personnalité de Cullingworth, ainsi que le font tous ceux qui entrent, même indirectement, dans sa sphère d'influence. Aussi vous pouvez être certain que je vous donnerai les plus grands détails sur tout ce qui se passera entre nous. Je souhaite ardemment de le revoir, et j'espère que nous ne nous chamaillerons plus.

Bonjour, vieux camarade. J'ai le pied sur le seuil de la fortune. Félicitez-moi.

VII

SIXIÈME LETTRE

De la Promenade, numéro 1,
à Bradfield, 7 mars 1885.

Voici deux jours à peine que je vous ai écrit, mon cher vieux, et pourtant je me trouve encore chargé jusqu'à la gueule, et tout prêt à tirer.

Je me suis rendu à Bradfield, j'ai revu encore une fois Cullingworth, et j'ai reconnu l'exactitude de tout ce qu'il m'a dit.

Oui, si incroyable que cela parût, cet étonnant

personnage paraît s'être créé une grande clientèle, en un peu plus d'un an.

C'est vraiment un homme très remarquable, Bertie, en dépit de toutes ses excentricités.

Il ne semble pas qu'il ait quelque chance de mettre en jeu toutes ses ressources dans cette civilisation mûre. La loi et les mœurs sont pour lui des entraves.

C'est un de ces hommes qui se seraient poussés jusqu'au premier rang dans une Révolution française. Ou bien encore supposez-le Empereur d'un des petits États de l'Amérique du Sud, je crois qu'en dix ans, il serait mort, ou maître du continent.

Oui, Cullingworth est taillé pour remporter d'autres victoires que la conquête d'une clientèle médicale, et pour figurer sur un théâtre autrement vaste qu'une ville provinciale d'Angleterre.

Quand je lis dans votre histoire la vie d'Aaron Burr, je me le représente toujours comme un autre Cullingworth.

J'ai pris congé de Horton dans les termes les plus affectueux.

Il eut été mon frère qu'il n'aurait pas témoigné plus d'amitié. Je n'aurais jamais cru qu'on pût s'attacher à un homme en aussi peu de temps. Il s'intéresse très vivement à mon entreprise, et j'aurai à lui en écrire en détail.

En nous quittant il m'a fait présent d'une vieille pipe d'écume toute noire, culottée par lui-même, — c'est le comble de l'affection, de la part d'un fumeur. Il m'était agréable de penser que si les choses tournaient mal à Bradfield, je retrouverais à Merton un petit port de salut où me réfugier.

Cependant, chose naturelle, si agréable, si instructive qu'y fut l'existence, je ne pouvais fermer les yeux devant ce fait qu'il m'y faudrait un temps terriblement long pour économiser l'argent nécessaire pour racheter une part dans une clientèle, temps qui dépasserait sans doute celui que dureraient les forces de mon pauvre père.

Le télégramme où Cullingworth, ainsi que vous vous en souvenez, me garantissait trois cents livres la première année, ouvrait à mes espérances une carrière bien plus rapide. Vous reconnaîtrez sans doute avec moi que je fis sagement d'aller le trouver.

J'eus une aventure pendant mon voyage à Bradfield.

Dans le même wagon se trouvait un groupe de trois personnes, sur lesquelles je jetai un regard aussi distrait que possible, avant de m'installer pour lire le journal. C'était une dame âgée, à figure contente et rosée, à lunettes d'or, et dont le chapeau était garni de quelques bouts de velours vert et avec elle se trouvaient deux personnes plus jeunes, que je supposai être son fils et sa fille. Cette dernière, jeune fille de vingt ans environ à physionomie douce et réservée, vêtue de noir ; l'autre, jeune gaillard court et trapu, plus âgé d'un an ou deux.

Les deux dames occupaient ensemble les coins à l'autre bout, et le fils, ou celui que je croyais le fils, était assis en face de moi.

Nous voyagions ensemble depuis une heure environ, sans que j'eusse fait aucune attention à cette petite famille, mais je ne pus éviter de saisir quelques bribes de la conversation des deux dames.

La plus jeune, à qui l'autre s'adressait en la nommant Winnie, comme je le remarquai, avait une voix très douce, très caressante. Elle appelait l'autre « maman », ce qui montrait que je ne m'étais pas trompé sur leur degré de parenté.

J'étais donc en train de lire tranquillement mon journal, quand, à ma grande surprise, je reçus sur une jambe un coup de pied du jeune homme qui me faisait vis-à-vis.

Je changeai mes jambes de place, croyant que c'était un hasard, mais un instant après je reçus une autre ruade plus violente encore.

Je lâchai mon journal en grommelant, mais au premier regard que je jetai sur lui, je me rendis compte de ce qui se passait.

Les jambes s'agitaient convulsivement. Ses deux mains étaient fortement serrées et tambourinaient sur sa poitrine, et ses yeux roulaient de telle force qu'on ne voyait plus que le bord de l'iris.

Je m'élançai sur lui. J'arrachai son faux-col, déboutonnai son gilet, et lui mis la tête sur le siège. Un de ses pieds passa par la portière en brisant la vitre, mais je m'arrangeai pour m'asseoir sur ses genoux tout en lui maintenant les deux poignets.

— Ne vous effrayez pas, m'écriai-je. C'est une attaque d'épilepsie, et cela se passera bientôt.

Levant les yeux, je vis la fillette très pâle et immobile dans le coin.

La mère avait tiré un flacon de son sac. Elle avait tout son sang-froid et était prête à donner ses soins.

— Il en a souvent, dit-elle. Voici du bromure.

— Il revient à lui, répondis-je, occupez-vous de Winnie.

Cela m'échappa brusquement, parce que je croyais lui voir la tête osciller, comme si elle allait s'évanouir, mais l'absurdité de la chose nous apparut aussitôt après, et sa mère partit d'un éclat de rire auquel la jeune fille et moi nous fîmes écho.

Le fils avait rouvert les yeux et cessé de se débattre.

— Je dois vraiment vous demander pardon, dis-je en l'aidant à se relever, je n'avais pas l'avantage de connaître votre autre nom, et j'étais si pressé que je n'ai pas eu le temps de réfléchir à ce que je disais.

Elles se remirent à rire avec la plus franche bonhomie, et dès que le jeune homme eut complètement repris ses sens, la conversation s'engagea sur le ton le plus familier.

C'est chose merveilleuse de voir avec quelle promptitude les contingences de la vie, quand elles se présentent brusquement, balaient les toiles d'araignées de l'étiquette.

En moins d'une heure, nous savions tout ce qui nous concernait, ou du moins je savais tout ce qui les concernait.

Elle s'appelait Mistress La Force, était veuve, et mère de ces deux enfants.

Elles avaient renoncé à tenir ménage et trouvaient plus agréable de vivre en appartement garni et de voyager de station d'eaux en station d'eaux.

Leur seul chagrin était la maladie nerveuse du jeune Fred. Elles étaient en route pour Birches-

pool, dont elles répétaient que l'air fortifiant lui ferait du bien.

Je crus devoir recommander le régime végétarien, dont j'ai reconnu les effets presque magiques dans des cas pareils.

Nous causâmes avec beaucoup d'entrain, et je crois que nous ne nous quittâmes pas sans regret mutuel, à la gare d'embranchement où elles devaient changer de train.

Mistress La Force me donna sa carte et je lui promis de lui rendre visite si jamais j'allais à Birchespool.

Mais voilà qui doit vous paraître stupide. Soit, vous connaissez mes petites manies, et vous ne vous attendez pas à me voir rester sur la grande ligne de mon récit.

Je rentre cependant sur les rails et je tâcherai d'y rester.

Bref, il était environ six heures, et il commençait à faire nuit quand nous entrâmes en gare de Bradfield.

Le premier objet qui se présenta à mes yeux en regardant par la portière, ce fut Cullingworth, plus que jamais semblable à lui-même.

Il parcourait le quai à son allure ordinaire, grandes enjambées saccadées, son habit flottant, son menton porté en avant (je ne connais pas d'homme qui ait l'air plus audacieux) ses grandes dents luisantes comme celle d'un mâtin de bonne humeur.

Il jeta un hurlement de plaisir en me voyant, me tordit la main et me donna une tape enthousiaste sur l'épaule.

— Mon cher camarade, nous allons nettoyer

cette ville, me dit-il. Je vous l'affirme, Munro, nous n'y laisserons pas un médecin. Tout ce qu'ils peuvent faire maintenant, c'est de gagner de quoi mettre un peu de beurre sur leur pain, et quand nous travaillerons ensemble, ils devront manger leur pain sec. Ecoutez-moi bien, mon garçon. Il y a dans cette ville cent vingt mille habitants, qui tous réclament des consultations, et il n'y a pas un docteur qui soit capable de distinguer une pilule de rhubarbe d'avec un calcul. Mon garçon, nous n'aurons qu'à nous baisser pour ramasser tout cela. Je reste ici à récolter l'argent jusqu'à ce que j'en aie mal au bras.

— Mais comment se fait-il ? demandai-je, pendant que nous traversions la foule. Est-ce qu'il y a si peu que cela d'autres médecins ?

— Si peu que cela ! s'écria-t-il. Par Crums, les rues en sont pleines ! Il vous serait impossible de tomber par une fenêtre dans cette ville, sans tuer un médecin. Mais parmi tous, le... C'est bon, vous dis-je, vous verrez vous-même. Vous vous êtes rendu à pied chez moi à Avonmouth, Munro. Je n'entends pas qu'à Bradfield mes amis viennent à pied chez moi. Eh !... quoi ?

Une voiture superbe, attelée de deux beaux chevaux noirs, attendait à l'entrée de la gare.

Un cocher bien stylé porta la main à son chapeau quand Cullingworth ouvrit la portière.

— Dans laquelle des maisons, monsieur, demanda-t-il.

Cullingworth me lança un regard brusque pour deviner ce que je pensais d'une telle question. Entre nous, je suis absolument certain qu'il avait donné au cocher l'ordre de la faire.

Il a toujours eu l'instinct infailible de ce qui doit faire de l'effet, mais il échouait presque toujours, parce qu'il n'appréciait pas à sa valeur l'intelligence des gens qu'il avait autour de lui.

— Ah ! dit-il, en se frottant le menton de l'air d'un homme qui hésite. Bon, je crois pouvoir dire que le dîner sera bientôt prêt. Menez-nous à la résidence de la ville.

— Juste ciel, Cullingworth, dis-je au moment du départ, combien habitez-vous de maisons ? A vous entendre, on croirait que vous avez acheté la ville.

— Bon ! bon, dit-il en riant, nous allons à la maison que j'habite ordinairement. Elle nous conviendra parfaitement, bien que je ne sois pas encore arrivé à meubler toutes les pièces. Puis, j'ai une petite ferme de quelques centaines d'acres sur les confins de la ville. C'est un endroit agréable pour passer les fins de semaine, et nous y envoyons l'enfant et la bonne...

— Mon vieux, je ne me doutais pas que vous étiez devenu chef de famille.

— Ah ! oui, c'est diablement assommant, mais enfin c'est un fait. Nous faisons venir de la ferme notre beurre et diverses choses. Puis, naturellement, j'ai ma maison d'affaire, au cœur de la ville.

— Une pièce pour donner des consultations et un salon d'attente, je suppose ?

Il me regarda d'un air à la fois fâché et diverti.

— Nous ne vous ferez jamais une belle situation, Munro, me dit-il. Jamais je n'ai rencontré une imagination aussi étroite. Je puis m'en rapporter à vous pour décrire une chose que vous aurez

vue, mais jamais, il s'agit de s'en faire une idée à l'avance.

— Eh bien alors, qu'est-ce qui ne va pas, maintenant ?

— Bon ! Je vous ai écrit au sujet de ma clientèle, je vous ai en outre envoyé une dépêche, et voilà que vous me demandez si je la reçois dans deux pièces. Il me faudra un de ces jours louer la place du marché et alors j'aurai juste assez de place pour écarter les coudes. Votre imagination ne saurait-elle s'élever jusqu'à la conception d'une grande maison, avec du monde qui attend dans chaque pièce, et qui s'y entasse autant qu'il peut en tenir, plus deux couches de clients, accroupis dans la cave ? Eh bien, c'est comme cela qu'est ma maison d'affaire, en temps ordinaire. Il me vient des gens de cinquante milles à la ronde. Ils mangent du pain et des confiseries sur le trottoir, devant la porte, de manière à être les premiers à entrer quand la servante descend de sa chambre le matin. L'inspecteur de l'hygiène publique a fait une plainte sur l'encombrement de mon antichambre. On attend dans l'écurie. On s'assied le long des mangeoires, sous le ventre des chevaux. J'en lâcherai une partie sur vous, mon garçon, et alors vous saurez un peu mieux à quoi vous en tenir.

Certes, tout cela intriguait au plus haut point, comme vous le pensez bien. Bertie, car tout en faisant la part de l'enflure dans les propos habituels de Cullingworth, il devait y avoir quelque chose au fond.

J'étais en train de me dire que je devais garder mon sang-froid et tâcher de tout voir par mes yeux, quand la voiture s'arrêta.

Nous descendîmes.

— Voici mon petit logis, dit Cullingworth.

C'était la maison qui formait l'angle d'une rangée de belles constructions, et elle me fit l'effet d'un hôtel de grandes dimensions plutôt que d'une habitation particulière.

On accédait au seuil par un large escalier et elle montait à une hauteur de cinq ou six étages.

Elle était ornée de pinacles et pourvue d'une hampe pour un drapeau, plantée au sommet.

En fait, ainsi que je l'appris, avant d'être occupée par Cullingworth, elle avait logé un des principaux clubs de la ville, mais le conseil d'administration l'avait délaissée à cause de la cherté du loyer.

Une bonne délurée ouvrit, et un instant après je serrai la main à Mistress Cullingworth, qui fut toute bonté, toute affabilité.

Elle avait, je pense, oublié le petit incident d'Avonmouth, où son mari et moi nous nous étions cognés.

L'intérieur de la maison avait des proportions plus vastes encore que je ne me l'étais figuré d'après le dehors.

Il y avait plus de trente chambres à coucher, ainsi que me l'apprit Cullingworth, en m'aidant à monter ma valise.

Le hall et le premier étaient fort bien meublés, fort bien pourvus de tapis, mais tout cela disparaissait dès qu'on arrivait au palier.

Ma chambre à coucher contenait un petit lit de fer et une petite cuvette posée sur une caisse d'emballage.

Cullingworth prit un marteau sur la cheminée et se mit à planter des clous derrière la porte.

— Voilà qui servira à suspendre vos habits, dit-il. Vous ne ferez pas de façons pour vous en arranger quelques jours, jusqu'à ce que nous puissions mettre ordre à tout cela.

— Pas du tout, dis-je.

— Voyez-vous, expliqua-t-il, c'est un mauvais système de mettre un mobilier de quarante livres dans une chambre à coucher, pour avoir ensuite à le jeter par la fenêtre, afin de le remplacer par un mobilier à cent livres. Ça n'aurait pas le sens commun, Munro. Puis quoi ? Par Crums, j'entends meubler cette maison comme jamais maison ne fut meublée. J'amènerai du monde de cent milles à la ronde, rien que pour leur faire voir cet ameublement. Mais il faut que je fasse la chose pièce par pièce. Descendez avec moi. Nous allons voir la salle à manger. Vous devez avoir faim après votre voyage.

Elle était véritablement meublée d'une façon superbe, pas de trompe-l'œil ; tout était magnifique.

Le tapis était si riche que mes pieds y entraient comme dans de la mousse épaisse.

Le potage était servi, Mistress Cullingworth déjà assise, mais il continuait à me traîner après lui pour me montrer une chose, puis une autre.

— Allez, Hetty, lui cria-t-il par dessus son épaule. je n'ai plus que cela à faire voir à Munro. Et maintenant, ces simples chaises de salle à manger, combien croyez-vous qu'elles coûtent chacune ? Eh ! combien ?

— Cinq livres, dis-je à tout hasard.

— Tout juste, s'écria-t-il, enchanté, trente livres pour les six. Vous entendez, Hetty ? Munro a de-

viné le prix du premier coup. Et maintenant, mon garçon, combien cette paire de rideaux ?

C'était une superbe paire de rideaux cramoisis, en velours frappé, avec une corniche dorée de deux pieds de large au-dessus.

Je crus ne pas devoir compromettre ma réputation toute neuve d'appréciateur, par une évaluation risquée.

— Quatre-vingts livres, cria-t-il en les frappant du dos de la main, quatre-vingts livres, Munro ? Qu'en dites-vous ? Tout ce que j'ai dans cette maison doit être du meilleur. Et regardez-moi cette domestique qui sert à table ? En avez-vous jamais vu de plus correcte ?

Il prit la bonne par le bras et la fit pirouetter pour me faire face.

— Ne faites pas le sot, Jimmy, dit doucement Mistress Cullingworth, pendant qu'il riait à gorge déployée et montrait tous ses crocs, sous sa moustache hérissée.

La jeune fille, à demi effrayée, à demi fâchée, se rapprocha de sa maîtresse.

— C'est bon, Mary. C'était pour rire, dit-il. Asseyez-vous, Munro, mon vieux. Allez chercher une bouteille de champagne, Mary, et nous allons boire à un redoublement de prospérité.

Nous fîmes là un charmant petit dîner.

Le temps ne paraît jamais long, quand Cullingworth est de la partie.

C'est un de ces êtres qui créent autour d'eux une atmosphère magnétique, au point qu'en leur présence vous vous sentez égayé, plein d'animation.

Il a l'esprit si alerte, ses idées sont si extraor-

dinaires que les vôtres ne tardent pas à sortir de leur rainure habituelle et qu'elles vous surprennent par leur vivacité.

Vous êtes enchanté de vous voir si plein d'invention, d'originalité, alors que vous êtes tout simplement dans la situation du roitelet quand il se faisait transporter quelque temps sur l'épaule de l'aigle.

Le vieux Pétersen, comme vous vous en souvenez, faisait souvent sur vous un effet analogue aux jours que vous avez passés à Linlithgow.

Au milieu du dîner, il se leva brusquement de table et revint avec un paquet rond, qui avait à peu près le volume d'une grenade.

— Qu'est-ce que vous pensez de cela, Munro ? Eh bien ?

— Je n'en ai aucune idée.

— C'est la recette de la journée. Hein ! Hetty ?

Il dénoua une corde, et aussitôt une poignée d'or et d'argent roula à grand bruit sur la nappe, les pièces sonnèrent et coururent contre les assiettes.

L'une d'elles tomba à terre, et la bonne la retira avec peine de quelque coin éloigné.

— Qu'est-ce que c'est, Mary ? Un demi-souverain. Mettez-le dans votre poche. A combien se montait le paquet. Hetty ?

— A trente-une livres huit shillings.

— Vous voyez, Munro, une journée de travail !

Il plongea la main dans la poche de son pantalon et en ramena une pile de souverains qu'il soupesa dans le creux de sa main.

— Regardez-moi ça, mon garçon. Ça ne ressemble guère à la situation que vous vîtes à Avonmouth. Eh ? Quoi ?

— Ce sera une bonne nouvelle pour vos créanciers, suggérai-je.

Il me regarda les sourcils froncés, pendant un instant, de cet air féroce d'autrefois.

Vous ne sauriez imaginer une expression plus terrible que celle que prend la figure de Cullingworth quand il a un accès de colère.

Les yeux bleu-clair prennent un caractère véritablement démoniaque. Toute sa chevelure se hérisse. On dirait un cobra qui va se jeter sur la proie.

Dans ses bons moments, il n'est certes pas beau, mais dans ses mauvais moments, il est réellement phénoménal.

Au premier signal de danger, sa femme avait fait sortir la bonne.

— Que diable signifient ces propos, Munro ? s'écria-t-il. Vous figurez-vous que je vais me paralyser pour des années en laissant tomber sur moi ces dettes ?

— Je croyais que vous aviez promis... dis-je. Et puis, naturellement, cela ne me regarde pas.

— Je l'espère bien, cria-t-il. Un commerçant doit s'attendre aux profits et pertes. Il se ménage une marge pour les mauvaises créances. Je voudrais avoir payé, si la chose était possible. Je ne l'ai pas pu faire ; aussi j'ai passé l'éponge sur le compte. Personne, pour peu qu'il le ait sens commun, ne s'attend à ce que je gaspille, au profit des commerçants d'Avonmouth, ce que je gagne à Bradfield.

— Mais supposez qu'ils vous tombent sur le dos.

— Eh bien, nous verrons ce qu'ils sont en état de faire. En attendant je paie comptant la moin-

dre chose qui franchit cette porte. Ici on a une si bonne opinion de moi que je pourrais meubler toute la maison depuis les égouts jusqu'au pavillon, mais j'ai décidé de ne m'occuper d'une pièce que quand le paiement est prêt. Rien que sous ce plafond, il y en a pour près de quatre cents livres.

Un coup fut frappé à la porte et un jeune garçon en veste à boutons entra.

— Pardon, monsieur. M. Duncan demande à vous voir.

— Présentez mes compliments à M. Duncan et dites-lui qu'il peut aller au diable.

— Mon cher Jimmy, s'écria Mistress Cullingworth.

— Dites-lui que je suis en train de dîner, et que quand tous les rois de l'Europe seraient dans le hall à attendre, je ne franchirais pas ce seuil pour les voir.

Le jeune domestique disparut, mais pour revenir bientôt.

— Pardon, Monsieur, il ne veut pas s'en aller.

— Il ne veut pas... Qu'est-ce à dire ?

Cullingworth restait bouche bée, le couteau et la fourchette en l'air.

— Qu'est-ce que vous me dites là, moutard ? Qu'avez-vous à regarder comme ça ?

— C'est pour son billet, monsieur, dit l'enfant effrayé.

La figure de Cullingworth s'assombrit et les veines de son front se gonflèrent.

Il tira sa montre et la posa sur la table.

— Il est huit heures moins deux minutes, dit-il. A huit heures, je sortirai, et si je le trouve ici, je jeterai ses morceaux dans la rue. Dites-lui que

je l'éparpillerais dans toute la paroisse. Il a deux minutes pour sauver sa vie et il y en a déjà une presque passée.

Le jeune domestique s'élança par la porte.

Un instant après on entendit la porte de la rue se fermer à grand bruit et des pas résonner sur les marches.

Cullingworth se renversa sur sa chaise, et se mit à rire à si grand bruit que les larmes lui en vinrent aux yeux, pendant que sa femme avait tout le corps agité d'un frisson de gaieté communicative.

— Je finirai par le rendre fou, sanglota enfin Cullingworth. C'est un petit homme timide, une vraie poule mouillée, et quand je le regarde, il devient couleur de mastic. Si je passe devant sa boutique, je ne fais qu'y entrer un instant et le regarder. Je ne lui dit jamais un mot : un coup d'œil et c'est assez. Cela le paralyse. Parfois la boutique est pleine de monde, mais ça ne fait rien.

— Qui est-ce donc alors ? demandai-je.

— C'est mon marchand de grain. Je disais que je payais mes fournisseurs comptant, mais lui, c'est une exception. Il m'a refait une ou deux fois, vous savez ; aussi je tâche de prendre ma revanche. A propos, vous pourrez lui envoyer demain une vingtaine de livres, Hetty. Il est temps de donner un à-compte.

Comme je dois vous faire l'effet d'une comédie, Bertie ! Mais quand je commence, ma mémoire me rapporte tous les détails avec tant de clarté que j'écris, j'écris presque inconsciemment.

En outre, ce gaillard est un tel mélange de qualités hétéroclites que je ne pourrais venir à bout de vous le dépeindre à moi seul, si bien que je

m'en tiens à vous répéter ce qu'il dit et ce qu'il fait, de façon à ce que vous puissiez vous faire vous même son portrait.

Je sais qu'il vous a toujours intéressé, et qu'il vous intéresse encore davantage maintenant que nos destinées nous ont réunis l'un à l'autre.

Après le dîner, nous passâmes dans la pièce de derrière, qui contrastait le plus étrangement du monde avec celle de devant.

Il n'y avait qu'une table en planches, une demi-douzaine de chaises de cuisine, éparpillées sur un parquet couvert de linoléum.

A un bout se trouvait une batterie électrique et un gros aimant.

A l'autre bout, une caisse d'emballage, sur laquelle étaient des pistolets et une quantité de cartouches : une carabine à corbeaux était appuyée contre cette caisse.

En jetant un regard circulaire, je vis sur les murs un grand nombre de marques faites par des balles.

— Qu'est-ce que c'est donc ? demandai-je en promenant mes yeux autour de moi.

— Hetty, qu'est-ce que c'est ? dit-il, la pipe à la main, et inclinant la tête de côté.

— La suprématie navale et l'empire des mers, dit-elle du ton d'un enfant qui répète une leçon.

— C'est cela même, cria-t-il en me donnant dans le côté un coup avec le bout d'ambre, la suprématie navale et l'empire des mers. Vous avez tout cela sous le nez. Je vous le dis, Munro, je n'aurais qu'à aller demain en Suisse, et je pourrais leur dire : « Voyez, vous n'avez pas de côtes, vous n'avez pas un seul port, mais trouvez-moi seule-

ment un vaisseau, hissez-y votre pavillon, et je vous donnerai tous les océans du globe. » Je balayerai les mers si complètement qu'il n'y flottera pas même une boîte d'allumettes. Ou bien je pourrais les remettre à une société anonyme, et faire partie du conseil après la répartition. Je tiens l'eau salée dans le creux de ma main, jusqu'à la dernière goutte.

Sa femme, dans un accès d'admiration, lui mit la main sur l'épaule.

Je me détournai pour secouer ma pipe et me permettre de pousser de rire du côté du foyer.

— Oh! rigolez si vous voulez, dit-il.

Il avait un flair stupéfiant pour mettre le doigt sur ce que vous pensiez.

— Vous rigolerez pour tout de bon quand vous verrez arriver les dividendes. Quelle est la valeur de cet aimant ?

— Une livre ?

— Un million de livres, pas un penny de moins.

Et ce sera bigrement bon marché pour la nation qui l'achètera, je le laisserai tout de même à ce prix, bien que je puisse en tirer dix fois plus, si je tiens bon. Je le présenterai au Premier Lord de l'Amirauté dans une semaine ou deux, et s'il me fait l'effet d'un homme poli avec lequel on puisse s'entendre, je m'arrangerai avec lui. Ce n'est pas tous les jours, Munro, qu'on voit entrer dans son bureau un homme qui a sous bras l'océan Atlantique, et sous l'autre l'Océan Pacifique, hein, Munro ?

Je savais bien que je lui donnerais une crise de fureur sauvage, mais je me renversai sur ma chaise, et je me mis à rire jusqu'à n'en pouvoir plus.

La femme me jeta un regard de reproche ; mais pour lui, après un instant d'orage intérieur, il éclata aussi de rire, parcourut la chambre, en frappant du pied, agitant les bras.

— Naturellement, s'écria-t-il, cela vous paraît absurde. Oui, je conviens que cela me ferait cet effet si un autre l'avait trouvé. Mais vous pouvez me croire sur parole, tout marche parfaitement. Hetty est là pour vous le certifier. N'est-ce pas, Hetty ?

— C'est splendide, mon chéri.

— Maintenant je vais vous le prouver, Munro. Quel juif incrédule vous me faites, avec le mal que vous vous donnez pour avoir l'air de prendre intérêt à la chose, tandis que vous en riez dans votre barbe. En premier lieu, j'ai découvert un procédé — lequel ? vous ne le saurez pas, — pour centupler la force attractive d'un aimant. Avez-vous saisi cela ?

— Oui.

— Très bien. Alors, je présume, vous savez que les projectiles modernes sont faits en acier, ou coiffés en acier. Il peut se faire aussi que vous ayez appris par ouï dire que les aimants attirent l'acier. Permettez-moi de vous montrer une petite expérience.

Il se pencha sur son appareil, et j'entendis le bruit sec que fait l'établissement d'un courant électrique.

— Cela, reprit-il en se dirigeant vers la caisse d'emballage, c'est un pistolet de salon, et on l'exhibera dans les musées du siècle prochain comme l'arme avec laquelle l'ère nouvelle aura été inaugurée. Je mets dans la culasse une cartouche Boxer

qui a été pourvue d'une balle d'acier tout exprès en vue d'expériences. Je vise à bout portant cette marque de cire à cacheter rouge sur le mur, à quatre pouces au-dessus de l'aimant. Je fais mouche infailliblement à chaque coup. Je tire. Avancez-vous maintenant, et constatez vous-même que la balle est aplatie sur le bout de l'aimant, après quoi vous me ferez vos excuses pour avoir ricané de la sorte.

Je constatai que tout était bien comme il l'avait dit.

— Je vous ai annoncé ce que j'allais faire, s'écria-t-il. Je suis tout prêt à mettre cet aimant dans le chapeau d'Hetty et à vous laisser tirer six coups tout droit sur la figure. En voilà, une épreuve? Vous ne faites pas d'objection, Hetty, hein!

Je ne crois pas qu'elle eût fait une objection, mais je me hâtai de décliner toute participation à une expérience de ce genre.

— Naturellement vous voyez que toute la question est une affaire de proportion. Mon vaisseau de guerre de l'avenir porte à la proue et à la poupe un aimant aussi gros, par rapport à celui-ci, que le gros boulet le sera par rapport à cette petite balle. Ou bien je pourrais avoir un radeau séparé pour porter mon appareil. Mon vaisseau entre en action. Qu'arrive-t-il, Munro? Quoi? Tous les projectiles lancés vont s'aplatir sur l'aimant. Il y a au-dessous un réservoir dans lequel ils tombent dès que le circuit électrique est interrompu. Après chaque engagement on les vend aux enchères comme vieux métal, et le produit est réparti comme part de prise entre l'équipage. Mais rappe-

lez-vous bien ceci, l'ami : je vous dis qu'il est absolument impossible qu'un projectile quelconque frappe un vaisseau pourvu de mon appareil. Et puis songez au bon marché. Vous n'avez plus besoin de cuirassés. Vous n'avez besoin de rien. Tout navire qui flotte et qui en est muni devient invulnérable. Le vaisseau de guerre de l'avenir pourra coûter n'importe quel prix, à part les sept livres dix. Vous voilà encore à rigoler mais donnez-moi un aimant et un remorqueur de Brixton, avec un canon de sept, et je vous ferai voir comme on joue avec le plus beau navire de guerre qui flotte.

— Bon, suggérerai-je, il doit y avoir une fêlure quelque part dans tout cela. Si votre aimant est aussi puissant que cela, les bordées que vous tirez reviendront sur elles-mêmes frapper votre vaisseau.

— Pas le moins du monde, il y a une grande différence entre un coup qui part de votre côté, avec toute sa vitesse initiale, et un coup tiré dans votre direction, et qui n'a besoin que d'une déviation légère pour aller frapper l'aimant. En outre, en coupant le circuit, je peux supprimer son influence pendant que je tire ma bordée. Ensuite je rétablis le courant, et à l'instant, je deviens invulnérable.

— Et vos clous ? Et vos rivets ?

— Le vaisseau de guerre de l'avenir sera chevillé en bois.

Bref, il ne voulut pas parler d'autre chose, pendant toute la soirée, que de sa merveilleuse invention.

Peut-être y a-t-il quelque chose, peut-être n'y a-t-il rien.

En tout cas ce qui jette de la lumière sur cet être aux faces multiples, c'est son parti-pris de ne pas dire un mot du succès phénoménal qu'il a obtenu ici, — et c'est là, naturellement, ce que je tiens le plus à connaître. Pas un mot non plus d'un sujet important, notre association. Il ne veut rêver, il ne veut parler que de cette extraordinaire idée navale.

Dans une semaine, il est de toute probabilité qu'il aura jeté ce projet par-dessus bord et qu'il se plongera tout entier dans quelque plan pour réunir les Juifs et les établir à Madagascar.

Cependant, tout ce qu'il a dit, tout ce que j'ai vu m'empêche de douter qu'il n'ait fait d'une façon inexplicable quelque énorme trouvaille, et demain je vous mettrai complètement au fait. Quoi qu'il arrive, je suis enchanté d'être venu, car les choses promettent de devenir intéressantes.

Regardez ces mots non point comme la fin d'une lettre, mais comme celle d'un alinéa.

Vous aurez la conclusion demain, ou mardi au plus tard.

Bonsoir, et rappelez-moi au souvenir de Lawrence, si vous le voyez.

Comment va votre ami de Yale?

VIII

SEPTIÈME LETTRE

De la Promenade, n° 1.
Bradfield, 3 mars 1882.

Eh bien, Bertie, vous voyez que je tiens parole.

Voici donc un détail circonstancié de ce petit spécimen si singulier, taillé en pleine réalité de la vie, et qui n'aura jamais, je crois, passé sous d'autres yeux que les vôtres.

J'ai écrit aussi à Horton, et naturellement à ma mère, mais je ne leur donne pas de détails, comme j'en ai pris l'habitude avec vous.

Vous persistez à m'affirmer que cela vous plaît. Ainsi ne vous en prenez qu'à vous si à la fin vous trouvez que mes aventures tournent peu à peu à un récit ennuyeux.

Le lendemain matin, quand je me réveillai et que je vis autour de moi les murs nus, la cuvette sur la caisse d'emballage, je savais à peine où j'étais.

Cullingworth fit son entrée au pas de charge, mais vêtu de sa robe de chambre, et me réveilla tout à fait en mettant les mains sur la barre du bout de mon lit et en faisant un saut périlleux qui amena lourdement ses talons sur mon traversin.

Il était plein d'entrain. Il s'accroupit sur le lit, et se remit à l'exposé de ses plans pendant que je m'habillais.

— Je vais vous parler d'une des premières choses que je compte faire, Munro, dit-il. Je projette d'avoir mon journal à moi. Nous lancerons ici un journal hebdomadaire, vous et moi, et nous ferons la loi à tout le monde. Nous aurons notre organe, comme tous les hommes politiques en France. Si quelqu'un nous contrarie, nous lui ferons sentir qu'il eût mieux valu pour lui de ne point naître. Eh ! qu'en dites-vous, mon garçon ? Un journal si bien fait, Munro, que tout le monde sera obligé de le lire, et si mordant, qu'il fera des marques à chaque coup de dent. Ne pensez-vous pas que nous pourrions faire cela ?

— Quelle ligne politique ?

— Oh ! au diable la politique ? De bonnes frictions au poivre de Cayenne, voilà l'idée que je me fais d'un journal. Pour titre le *Scorpion*. On blaguera le maire et le conseil jusqu'à ce qu'ils tiennent une séance pour délibérer de se pendre. Moi je me charge des articles de polémique. Vous ferez les feuilletons et les pièces en vers. J'y ai réfléchi pendant la nuit. Hetty a écrit à Murdoch pour lui demander d'établir un devis des frais d'impression. Nous pourrions mettre sur pied notre premier numéro d'ici à huit jours.

— Mon cher camarade, commençai-je d'une voix haletante.

— Je voudrais que vous vous mettiez à un roman ce matin. Vous n'aurez pas beaucoup de malades pour commencer, de sorte que le temps ne vous manquera pas.

— Mais je n'ai jamais écrit un vers en ma vie.

— Un homme bien équilibré peut faire tout ce qu'il entreprend. Il a en soi toutes les qualités possibles, et il ne lui faut que la volonté de les utiliser.

— Seriez-vous capable, vous-même, d'écrire un roman ? demandai-je.

— Naturellement, je pourrais le faire. Et un roman tel, Munro, que tous ceux qui en auraient lu le premier chapitre, gémissaient d'impatience en attendant le second. Ils feraient queue à ma porte, dans l'espoir d'apprendre ce qui va se passer ensuite. Par Crum, je vais m'y mettre tout de suite.

Et après avoir fait un second saut périlleux par-dessus le bout du lit, il s'élança hors de la chambre, en faisant voltiger derrière lui les glands de sa robe de chambre.

Je suis convaincu que vous en êtes arrivé maintenant à conclure que Cullingworth est simplement un cas pathologique intéressant à étudier, que c'est un homme qui entre dans la première phase de la folie délirante ou paralysie générale.

Vous pourriez fort bien n'en être pas aussi certain si vous étiez en contact intime avec lui.

Il justifie par ses actes ses élans les plus impétueux.

Cela paraît grotesque quand c'est écrit en toutes lettres, mais on aurait trouvé tout aussi grotesque, il y a un an, l'assertion qu'il se créerait une clientèle énorme en un an. Et maintenant nous voyons qu'il y est arrivé.

Ce qu'il peut réaliser est immense : il a une énergie phénoménale derrière sa fertilité d'invention.

Lorsque je réfléchis à tout ce que je vous ai écrit, je crains de vous avoir peut-être donné une idée fausse de cet homme, en m'étendant trop longuement sur les incidents où il a manifesté les parties étranges et violentes de son caractère, et en omettant les périodes où son bon sens et son jugement ont pu se faire jour.

Sa conversation, quand il ne s'échappe pas par quelque tangente est des plus substantielles, des plus fécondes en idées.

— Le plus grand monument qu'on ait jamais élevé à Napoléon Bonaparte, disait-il hier, c'est la Dette Nationale anglaise.

Et ceci :

— Nous ne devons jamais oublier que l'importation la plus considérable qu'ait faite l'Angleterre aux Etats-Unis, ce sont les Etats-Unis eux-mêmes.

Et encore, à propos du Christianisme :

— Ce qui est malsain au point de vue intellectuel, ne saurait être sain au point de vue moral.

En une seule soirée, il émet des aphorismes à remplir une colonne.

Je voudrais voir sans cesse à côté de lui un homme pourvu d'un carnet et occupé à ramasser les miettes qu'il gaspille.

Non, il ne faut pas que je vous donne une idée fausse de la capacité de ce personnage.

D'autre part ce serait manquer de franchise, que de nier qu'à mon avis, il est absolument dépourvu de scrupules et qu'il est plein d'instincts mauvais.

Néanmoins je me tromperais beaucoup, s'il n'a point dans sa composition des couches excellentes.

Il est capable de s'élever bien haut, tout comme de plonger dans des abîmes.

Quand nous eûmes déjeuné, nous montâmes en voiture et on nous conduisit à la maison où il avait son cabinet.

— Vous êtes surpris, je pense, de voir que j'emmène Hetty avec moi, dit Cullingworth, en me donnant une tape sur le genou. Hetty, Munro cherche pourquoi diable vous venez. Seulement il est trop poli pour le demander.

En effet, j'avais trouvé étrange qu'elle nous accompagnât au cabinet, comme si c'était chose toute naturelle.

— Vous le verrez quand nous serons arrivés, s'écria-t-il avec un gros rire. Nous menons cette affaire par des procédés à nous.

Nous avons peu de trajet à faire, et nous nous trouvâmes bientôt devant une maison carrée blanche à la chaux, à côté de la porte de laquelle était fixée une grande plaque de cuivre avec cette inscription en lettres énormes : Docteur Cullingworth, et au-dessous, ceux-ci : Consultations gratuites de dix heures à quatre heures.

La porte était ouverte, et j'aperçus d'un coup d'œil une foule de gens qui attendaient dans le Hall.

— Combien de personnes ici ? demanda Cullingworth au petit groom.

— Cent quarante, monsieur.

— Toutes les salles d'attente sont pleines ?

— Oui, monsieur.

— La cour... pleine ?

— Oui, monsieur.

— L'écurie... pleine ?

— Oui, monsieur.

— Le hangar aux voitures... plein ?

— Il y a encore de la place dans le hangar aux voitures.

— Ah ! je suis fâché pour vous que nous ne soyons pas tombés un jour d'encombrement, Munro, dit-il. Naturellement nous n'avons aucun pouvoir sur ces choses-là, et nous devons les prendre comme elles viennent... A présent, à présent, faites-nous un passage, n'est-ce pas ?

Ces derniers mots s'adressaient à ses clients.

— Venez voir la salle d'attente... Pouah ! quelle atmosphère... Dites donc, ne pourriez-vous pas ouvrir vous-mêmes les fenêtres... Je n'ai jamais vu gens pareils. Il y a trente personnes dans cette pièce, Munro, et il ne s'en trouve pas une d'assez raisonnable pour ouvrir la fenêtre et se mettre à l'abri de la suffocation.

— J'ai essayé, monsieur, dit quelqu'un, mais il y a une vis qui tient la fenêtre fermée.

— Ah ! mon garçon, dit Cullingworth en donnant une tape sur l'épaule du groom, vous ne ferez jamais votre chemin dans le monde si vous ne savez pas ouvrir une fenêtre sans toucher aux montants.

Et prenant le parapluie de son client, il brisa deux vitres.

— Voilà comment on s'y prend, dit-il. Mon garçon, vous ferez enlever cette vis... Maintenant, Munro, venez, nous allons nous mettre à la besogne.

Nous montâmes un escalier de bois, sans tapis, en laissant derrière nous toutes les pièces bondées de malades, autant que je pus le voir.

Au haut de la maison, il y avait un corridor nu,

à un bout duquel se trouvaient deux salles se faisant face, et dont l'autre bout se terminait devant une seule porte.

— Voici mon cabinet de consultation, me dit-il en me précédant dans l'une des chambres.

C'était une pièce carrée, fort vaste, sans autres meubles que deux grossières chaises de bois, une table sans vernis, sur laquelle étaient placés un stéthoscope et deux volumes.

— On ne dirait pas que tout ça *vaut* quatre ou cinq mille livres par an, n'est-ce pas ? Eh bien, il y en a une autre exactement pareille en face, où vous pourrez vous installer. J'y enverrai les cas de chirurgie qui se présenteront. Toutefois aujourd'hui, je préférerais que vous restiez avec moi. Vous verrez comment je m'y prends.

— Je serais enchanté de le voir, dis-je.

— Il y a deux ou trois règles élémentaires, à observer quand on traite un malade, dit-il en s'asseyant sur la table et balançant les jambes. La première, la plus évidente, c'est de ne jamais leur laisser voir que vous tenez à eux. Si vous consentez à les voir, c'est uniquement par pure condescendance, et plus vous soulevez de difficultés à ce propos, plus ils ont haute opinion de vous. Dressez de bonne heure vos patients, et tenez les bien aux talons. Ne commettez jamais la fatale erreur d'être poli avec eux. Beaucoup de jeunes gens, — ce sont des sots, — se laissent entraîner à cette habitude, et cela a pour résultats qu'ils sont perdus. Maintenant je commence ma classe.

Il s'élança vers la porte, et se faisant un porte-voix de ses mains, il cria :

— Qu'on tâche d'en finir avec ce maudit jacas-

sement ! J'aimerais autant habiter au-dessus d'une exposition de volailles.

— Tenez, voyez-vous, ajouta-t-il en s'adressant à moi, ils n'en feront que plus de cas de moi, après cette sortie.

— Mais est-ce qu'ils ne s'en fâchent pas ? demandai-je.

— Non, j'en ai peur. J'ai maintenant trouvé un terme pour désigner cette sorte de chose, et ils comptent bien que je l'emploierai. Mais un patient qui se fâche, — j'entends, un patient qui a été insulté à fond, — c'est la plus belle réclame qu'il y ait au monde. Si c'est une femme, elle fait le tour de ses amis pour aller caqueter sur votre compte, jusqu'à ce que votre nom devienne familier à tous les ménages, et tout le monde, en se donnant l'air de sympathiser avec elle, est d'accord pour vous regarder comme un homme qui a beaucoup de discernement. Je me suis disputé avec un individu à propos de l'état de son canal biliaire, et j'ai fini cette querelle en le jetant en bas de l'escalier. Qu'en est-il résulté. Il a tant parlé de cela, que tout le village d'où il était, les malades et les bien portants sont venus en masse me voir. Le petit médecin de campagne, qui les avait dorlotés pendant un quart de siècle, a reconnu qu'il ne lui restait plus qu'à mettre la clef sous la porte. La nature humaine est ainsi faite, mon garçon, et vous ne sauriez y rien changer. Eh quoi ? vous vous offrez à bon marché, on vous accepte au même prix. Vous vous estimez à un prix élevé, on vous évalue à ce même prix. Supposez que je m'établisse demain dans Harley-Street, que je m'y montre gentil, accueillant, que j'y sois

à la disposition des gens de dix à trois, croyez-vous que j'aurai seulement un client ? Je serai crevé de faim auparavant. Comment m'y prendrai-je ? Je ferai savoir aux gens que je ne reçois que de minuit à deux heures du matin, et que les chauves paieront double. Voilà qui mettrait les langues en mouvement, qui piquerait la curiosité, et au bout de quatre mois, la rue serait encombrée toutes les nuits. Eh bien, mon garçon, vous en viendrez à faire comme moi. Voilà mon principe ici. Souvent j'arrive un matin, et j'envoie tout ce monde à ses affaires, en disant que je compte passer une journée à la campagne. C'est quarante livres que je jette par la fenêtre, mais comme réclame, ça m'en rapporte quatre cents.

— Mais j'ai vu sur la plaque que la consultation est gratuite.

— Elle l'est, mais il faut payer les remèdes. Et si un patient veut avoir un tour de faveur, c'est un privilège qui se paie une demie-guinée. Il y a généralement chaque jour vingt personnes qui aiment mieux payer cette somme que d'attendre plusieurs heures. Mais faites attention, Munro, ne vous méprenez pas sur ce point. Tout cela ne servirait à rien, s'il n'y avait rien de solide par derrière : je les guéris. C'est là l'essentiel. J'ai des cas dont les autres médecins ont désespéré, et je les guéris bel et bien. Tout le reste n'a d'autre but que de les amener ici. Mais une fois qu'ils sont ici, c'est grâce à ma valeur que je les garde. Ce ne serait qu'un éclair de succès, sans cela. Maintenant venez voir comment Hetty se tire d'affaire.

Nous suivîmes le corridor jusqu'à l'autre pièce.

Elle formait une pharmacie fort bien disposée, et Mistress Cullingworth, avec un joli petit tablier, s'y occupait à faire des pilules.

Les manches retroussées, au milieu d'un régime de flacons et de verres, elle riait comme un petit enfant au milieu de ces joujoux.

— Il n'y a pas de pharmacien qui la vaille, s'écria Cullingworth en lui donnant une tape sur l'épaule. Vous voyez comment je m'y prends, Munro, J'écris l'ordonnance sur une feuille, en y ajoutant un signe indiquant à quel prix elle doit être comptée. L'homme suit le corridor et passe la feuille à travers le guichet. Hetty exécute l'ordonnance, remet le flacon et reçoit l'argent. Maintenant venez, nous allons débarrasser la maison de quelques-uns de ces gens.

Il m'est impossible de vous donner une idée de ce long défilé de patients qui se déroula pendant des heures et des heures dans cette chambre sans meubles, d'où ils sortaient les uns divertis, les autres effarés, avec leur papier à la main.

Les singeries auxquelles se livrait Cullingworth défieraient toute croyance.

J'en ris au point que je faillis briser sous moi la grossière chaise de bois.

Il braillait, déblatérail, il jurait, il bousculait ces gens, leur tapait sur le dos, les poussait contre le mur, et de temps à autre, il sortait, allait jusqu'en haut de l'escalier les interpeller en masse.

En même temps, je pus en examinant ses prescriptions de près, reconnaître derrière toutes ces pantalonnades, une promptitude de diagnostic, une pénétration scientifique, un emploi audacieux, original des remèdes, des choses qui me prouvè-

rent qu'il avait le droit de dire que, sous ce charlatanisme, il y avait des raisons solides qui expliquaient son succès.

Puis, le terme de charlatanisme n'est pas d'une juste application dans la circonstance, car il désignerait un médecin qui prend des façons artificielles, conventionnelles, avec ses clients, plutôt qu'un docteur qui agit avec une franchise absolue et conformément à son caractère extraordinaire.

A certains de ses malades il ne disait pas un mot, ne leur permettait pas d'en placer un.

Après un *chut* énergiquement prononcé, il s'élançait sur eux, leur tapait sur la poitrine, leur auscultait le cœur, écrivait leurs ordonnances, puis les poussait dehors par les épaules.

Il accueillit par un véritable hurlement une pauvre vieille dame :

— Vous avez bu trop de thé, s'écria-t-il. Votre maladie, c'est l'empoisonnement par le thé.

Puis, sans lui laisser le temps de placer un mot, il la tira par son manteau de soie, qui faisait froufrou, la traîna vers la table, lui montra le *Traité de jurisprudence médicale* de Taylor, qui s'y trouvait.

— Posez la main sur ce livre, dit-il d'une voix de tonnerre, et jurez que pendant quatorze jours vous ne boirez pas autre chose que du cacao.

Elle jura, en tournant les yeux en haut, et il la poussa aussitôt dehors, son papier à la main, dans la direction du dispensaire.

Je me dis que sans doute, la vieille dame parlerait, jusqu'au dernier jour de sa vie, de sa visite à Cullingworth, et je compris fort bien que le village d'où elle venait enverrait de nouvelles recrues pour encombrer ses salles d'attente.

Un autre personnage de belle corpulence, fut saisi par les deux entournures de son habit, au moment même où il ouvrait la bouche pour expliquer les symptômes de son cas. Il fut poussé à reculons dans le corridor, par l'escalier, et finalement dans la rue, au grand divertissement des patients réunis.

— Vous mangez trop, vous buvez trop, vous dormez trop, hurlait Cullingworth, tombez sur un policeman, et revenez quand on vous aura relâché.

Un autre patient se plaignait d'une « sensation de couler à fond. »

— Mon cher, dit-il, prenez votre médecine, et si ça ne vous fait pas de bien, avalez le bouchon. Il n'y a rien de tel, quand on coule à fond.

Autant que je pus en juger, la grande majorité des malades regardait une matinée passée chez Cullingworth comme un divertissement public des plus captivants, tempéré par un frisson de se voir devenir à leur tour des sujets d'exhibition.

Bref, à part une demi-heure pour le déjeuner, cette séance extraordinaire se prolongea jusqu'à quatre heures et quart de l'après-midi.

Quand le dernier client fut parti, Cullingworth ouvrit la marche vers le dispensaire, où les honoraires avaient été empilés sur le comptoir d'après leur valeur.

Il y avait dix-sept demi-souverains, soixante-treize shillings, quarante-six florins, soit trente-deux livres, huit shillings, six pence en tout.

Cullingworth compta le tout. Puis faisant un tas de l'or et de l'argent, il le fit glisser entre ses doigts, il joua avec les pièces, enfin il les jeta dans le sac

de toile que j'avais vu la veille au soir, et en serra l'ouverture avec un cordon de soulier.

Nous rentrâmes à pied.

Cette promenade me fit l'effet d'être la partie la plus extraordinaire de cette extraordinaire journée.

Cullingworth arpenta lentement les principales rues, en tenant à bout de bras son sac de toile plein d'argent.

Sa femme et moi, nous l'escortions à droite et à gauche comme deux acolytes à côté d'un prêtre.

Nous fîmes notre rentrée de cette façon solennelle.

Les gens s'arrêtaient pour nous regarder passer.

— Je me fais un rigoureux devoir de traverser le quartier des médecins, disait Cullingworth. Nous le parcourons en ce moment. Ils se mettent tous à la fenêtre, et grincent des dents et font des bonds jusqu'à ce que je sois hors de vue.

— Pourquoi vous brouiller avec eux ? Qu'est-ce que vous avez contre eux ?

— Peu ! A quoi bon faire la petite bouche ? dit-il. Nous cherchons tous à nous couper mutuellement la gorge. Pourquoi faire de l'hypocrisie à ce sujet ? Ils n'ont pas eu une bonne parole pour moi, non, pas une seule ; aussi ne suis-je pas fâché de prendre le dessus, sur eux.

— Je dois vous le dire, je ne trouve pas cela raisonnable. Ce sont vos confrères professionnels. Ils ont la même éducation, les mêmes connaissances. Pourquoi prendre vis-à-vis d'eux une attitude agressive ?

— Voilà ce que je dis toujours, Docteur Munro,

s'écria Hetty. C'est bien déplaisant de se sentir entourés d'ennemis, de tous les côtés.

— Hetty est vexée de ce que leurs femmes ne veulent jamais lui rendre visite, dit-il. Regardez cela, ma chère, ajouta-t-il en secouant son sac, cela vaut mieux que d'avoir un tas de femmes sans cervelles à prendre du thé et à caqueter dans votre salon. J'ai fait imprimer une grande pancarte, Munro, où il est dit que nous ne désirons pas étendre le cercle de nos relations. La bonne a l'ordre de la montrer à toute personne suspecte qui se présente.

— Ne pourriez-vous pas gagner de l'argent dans votre profession, tout en restant en bons termes avec vos confrères, dis-je. Vous parlez comme si ces deux choses étaient incompatibles.

— C'est qu'elles le sont. A quoi bon battre les buissons, mon garçon ? Mes méthodes sont toutes en opposition avec les usages professionnelles, et j'enfreins toutes les lois de l'étiquette médicale, chaque fois que j'y pense. Vous savez que l'Association Médicale Britannique, lèverait les bras, d'horreur, si elle pouvait voir ce que vous avez vu aujourd'hui.

— Mais pourquoi ne pas vous conformer à l'étiquette professionnelle ?

— Parce que j'en sais trop long. Mon garçon, je suis fils de médecin, et j'en ai trop vu. Je suis né dans l'intérieur de la machine et j'en ai vu toutes les ficelles. Toute cette étiquette est un truc pour que les affaires restent entre les mains des anciens praticiens. Cela sert à maintenir les jeunes en arrière et à boucher les trous par où ils pourraient se glisser au premier rang. Je l'ai entendu dire

vingt fois par mon père. Il avait la plus nombreuse clientèle de l'Ecosse et pourtant il était absolument dépourvu d'intelligence. Il y était parvenu, grâce à l'ancienneté et au décorum. Pas de poussée : attendez votre tour. C'est bon, mon garçon, quand vous êtes au premier rang de la ligne, mais qu'en dira celui qui vient de prendre place tout au bout de la queue ? Quand je serai tout en haut de l'échafaudage, je jetterai de là un coup d'œil en bas, et dirai : « Maintenant, attention, mes petits, nous allons observer l'étiquette la plus stricte, et j'espère donc que vous allez monter bien tranquillement, et que vous ne me dérangerez pas de ma situation confortable. » Et en même temps, s'ils se conforment à mes conseils, je les regarderai comme un sacré tas d'imbéciles. Eh bien ! Munro, qu'en dites-vous !

Tout ce que je pus répondre, ce fut qu'il se faisait une idée très basse de la profession, et que je n'approuvais rien de ce qu'il avait avancé.

— Eh bien, mon garçon, désapprouvez tant que vous voudrez, mais si vous allez travailler avec moi, vous aurez à envoyer l'étiquette au diable.

— Voilà qui me sera impossible.

— Alors, si vous avez les mains trop propres pour le métier, vous n'avez qu'à vider la place. Nous ne pouvons pas vous retenir ici malgré vous.

Je ne répondis pas ; mais quand nous fûmes rentrés, je montai, et je refis ma malle, parfaitement résolu à retourner dans le Yorkshire par le train de nuit.

Cullingworth vint dans ma chambre, et s'apercevant de ce que je me disposais à faire, il se con-

fondit en excuses qui auraient satisfait un homme plus difficile que moi.

— Vous ferez absolument comme vous voudrez, mon cher camarade. Si mon système ne vous va pas, vous pourrez en essayer d'un autre à votre gré.

— Voilà qui est assez juste, dis-je, mais c'est mettre la dignité d'un homme à une rude épreuve, que de lui dire de vider la place chaque fois qu'on n'est pas de son avis.

— Bah ! bah ! je ne le disais pas avec mauvaise intention, et cela n'arrivera plus. Je ne peux pas en dire davantage. Ainsi donc venez, allons prendre une tasse de thé.

Ainsi se dissipa l'orage. Mais je le crains fort, Bertie, c'est peut-être le premier indice d'une série de querelles.

J'ai le pressentiment que tôt ou tard ma situation ici deviendra intenable.

Néanmoins, je vais tenter l'épreuve de bonne foi, aussi longtemps qu'il me le permettra.

Cullingworth est un gaillard qui aime à n'avoir autour de lui que des inférieurs, des subalternes.

D'autre part, j'aime à avoir mes coudées franches, et à penser à ma guise.

S'il me laisse toute liberté pour cela, nous pourrions nous entendre fort bien, mais, comme je connais mon homme, il exigera de la soumission, et c'est là une concession que je ne saurais faire.

Il a quelque droit à ma reconnaissance, je l'admets volontiers. Il m'a trouvé une position, alors que j'avais grand besoin d'en découvrir une et que je ne m'attendais guère à l'obtenir immédiatement. Mais enfin, il peut se faire qu'on ait à payer même

cela trop cher, et je sens que cela serait mon cas, s'il me fallait renoncer à mon individualité et à ma dignité d'homme.

Nous avons eu ce soir un incident si caractéristique, qu'il faut que je vous le conte.

Cullingworth a un fusil à vent que lance de petites flèches d'acier. Avec cette arme il tire parfaitement à vingt pas environ, ce qui est la longueur de la pièce de derrière.

Nous tirions à la cible après le dîner, quand il me demanda si je consentirais à tenir un demi-penny, entre le pouce et l'index et à lui permettre de tirer sur ce but.

Comme nous ne trouvions pas de demi-penny, il tira de la poche de son gilet une médaille de bronze, que je tins bien immobile comme cible.

Kling ! le fusil à vent partit et la médaille roula sur le parquet.

— Droit au milieu ! dit-il.

— Au contraire, répondis-je, vous n'avez même pas touché du tout.

— Pas touché ! J'ai dû toucher ?

— Je suis absolument sûr que vous n'avez pas touché.

— Alors, où est la flèche ?

— Là, voici, dis-je en lui montrant mon index saignant, d'où sortait le bout empenné de la flèche.

Je ne vis jamais de ma vie homme si humblement fâché.

Il s'accabla lui-même de reproches en termes qui auraient été extravagants, alors même qu'il m'aurait fait sauter un membre.

Nos positions étaient renversées ; c'était lui qui était assis, comme écroulé sur un siège, et c'était

moi qui, avec la flèche encore fixée dans le doigt, me penchais sur lui et riais pour faire oublier la chose.

Mistress Cullingworth était sortie en courant pour aller chercher de l'eau chaude. Bientôt au moyen de petites pinces, l'intrus fut extrait.

J'éprouvai très peu de douleur (aujourd'hui j'en souffre plus qu'hier), mais si jamais vous êtes appelé à identifier mon corps, vous n'aurez qu'à chercher une cicatrice en forme d'étoile au bout de l'index de ma main droite.

L'opération terminée, (pendant laquelle Cullingworth n'avait fait que geindre et se démentir) mes yeux tombèrent sur la médaille que j'avais laissée choir, et qui était restée sur le tapis.

Je la ramassai et je la regardai, saisissant avec empressement l'occasion d'aborder un sujet de conversation plus agréable.

Elle portait ses mots :

« Offerte à James Cullingworth en souvenir du courage dont-il a fait preuve pour sauver une existence. Janvier 1879 ».

— Ho! Ho! — dis-je. Cullingworth, vous ne m'aviez jamais parlé de cela.

Il se remit instantanément, et reprit ses airs victorieux jusqu'à l'extravagance.

— Ah! c'est la médaille! Est-ce que vous n'en avez pas reçu une? Je croyais que tout le monde avait la sienne. Vous aimez mieux vous distinguer, je suppose. C'était un petit garçon. Vous ne vous figurez pas le mal que j'ai eu à le jeter à l'eau.

— A le tirer de l'eau, voulez-vous dire?

— Mon cher camarade, vous ne comprenez pas. Le premier venu pourrait tirer un enfant de l'eau. Le difficile c'est de le jeter à l'eau. C'est pour cela qu'on mérite une médaille. Puis il y a les témoins. Il m'a fallu les payer quatre shillings par jour, plus un quart de bière tous les soirs. Voyez-vous, il est impossible de ramasser un enfant, de le porter au bord d'un quai et de le jeter à la rivière. Vous auriez toutes sortes d'histoires avec les parents. Il vous faut avoir de la patience, et attendre qu'il se présente une occasion bien correcte. J'ai attrapé une angine à aller et venir sur le quai d'Avonmouth avant de rencontrer l'occasion qu'il me fallait. C'était un gros garçon bête, qui était assis tout juste sur le bord, en train de pêcher. Je posai la semelle de mon soulier juste à la chute des reins et je le lançai à une distance incroyable. J'eus quelque peine à le tirer de là, car sa ligne avait fait deux tours sur mes jambes, mais ça finit bien et les témoins furent parfaitement convenables. L'enfant revint le lendemain pour me remercier et me dit qu'il n'avait pas eu d'autre mal qu'un bleu au bas du dos.

Les parents m'envoient toujours un panier de volailles à chaque Noël.

Pendant qu'il me débitait ce boniment, je restais le doigt plongé dans l'eau chaude. Quand il eut terminé, il sortit en courant pour aller chercher son pot à tabac, et nous entendîmes son rire bruyant qui se perdait dans l'escalier.

Je continuais à regarder la médaille, qui, à en juger par les traces qu'elle portait, avait souvent servi de cible, quand je sentis une main se poser timidement sur ma manche. C'était Mistress Culling-

worth, qui me regardait fixement, avec une expression de peine dans la physionomie.

— Vous croyez beaucoup trop à ce que raconte James, dit-elle. Vous ne le connaissez pas du tout, M. Munro. Vous ne voyez pas les choses du même point de vue que lui et vous ne le comprendrez jamais, tant que vous n'en serez point là. Certes ce n'est pas qu'il tienne à dire des choses contraires à la vérité, mais son imagination est excitée, et pour peu qu'une idée lui plaise, il se laisse entraîner par elle, que ce soit ou non à son avantage. Je suis désolée, M. Munro, que le seul homme au monde envers qui il éprouve quelque amitié, se trompe aussi complètement sur lui, car très souvent, quand vous ne dites rien, votre physionomie laisse voir très clairement ce que vous pensez.

Je ne pus que répondre, assés piteusement, que j'étais très fâché d'avoir méconnu d'une façon quelconque son mari, et que personne n'appréciait aussi chaudement que moi certaines de ses qualités.

— J'ai vu combien vous aviez l'air grave pendant qu'il vous contait cette absurde histoire du petit garçon qu'il aurait poussé à l'eau, reprit-elle.

Tout en parlant, elle sortit de quelque partie de son vêtement de devant une bande de papier très salie.

— Jetez un coup d'œil sur ceci, je vous prie, M. Munro.

C'était une coupure de journal qui contenait le véritable récit de l'incident.

Il me suffira de dire que c'était un accident arrivé sur la glace, que Cullingworth s'était réelle-

ment conduit d'une façon héroïque, qu'on l'avait retiré évanoui, et tenant si étroitement l'enfant entre ses bras, qu'on ne put l'en tirer que quand il eut repris connaissance.

J'avais à peine terminé cette lecture, que nous entendîmes son pas dans l'escalier.

Elle remit à la hâte le papier dans son corsage, et redevint instantanément l'épouse discrètement attentive qu'elle était toujours.

N'est-ce pas un vrai problème que cet homme-là ?

S'il vous intéresse de loin, (car je tiens pour certain que ce que vous en dites dans vos lettres n'est point un compliment de convention) vous devez penser combien il est piquant dans la vie ordinaire.

Toutefois, je dois avouer que je n'arrive pas à me délivrer de la sensation que je vis avec une créature capricieuse, qui gronde souvent et qui peut mordre à l'occasion.

Bon, il ne se passera pas longtemps avant que je vous écrive de nouveau, et cette fois je saurai probablement si je suis ou non en voie d'obtenir un billet de logement permanent ici.

Je suis très fâché d'apprendre l'indisposition de Mistress Swanborough. Vous savez combien je m'intéresse vivement à tout ce qui vous touche.

On me dit ici que j'ai l'air de faire parfaitement l'affaire, d'être tout à fait l'homme qu'il faut. Je crains seulement d'engraisser à cette vie plus qu'il ne convient.

IX

HUITIÈME LETTRE

De la Promenade n° 1.
Bradfield, 6 Avril 1882.

Je vous écris ceci, mon cher Bertie, sur une petite table qui a été placée dans l'embrasure de la fenêtre de ma chambre à coucher.

Tous les habitants de la maison dorment, excepté moi. Les derniers bruits de la ville se sont éteints.

Cependant mon cerveau est singulièrement actif, et je trouve que mon temps est mieux employé à rester levé et à vous écrire, qu'à me tourner et me retourner dans mon lit.

On m'accuse souvent d'être somnolent pendant le jour, mais de temps à autre la nature rétablit l'équilibre par l'insomnie anormale où elle me tient pendant la nuit.

Vous doutez-vous de l'influence reposante qu'exercent les étoiles ?

Pour moi, il n'y a rien dans la Nature qui soit aussi calmant.

Je suis fier de pouvoir dire que je ne connais le nom d'aucune d'elles. Leur éclat mystérieux, leur côté romanesque disparaîtraient si elles étaient toutes classées et étiquetées dans un cerveau. Mais

quand on est échauffé, énervé, quand on est plein de la rancœur de ses petites fiertés froissées, de ses infinitésimales mésaventures, alors un bain d'étoiles est ce qu'il y a de meilleur au monde.

Elles sont si vastes, si sereines, si charmantes.

Elles me disent que les espaces interplanétaires sont pleins de débris d'astéroïdes réduits en morceaux, et que dès lors il y a peut-être parmi elles, quelque chose qui ressemble à la maladie et à la mort.

Pourtant il n'y a qu'à les regarder pour se rappeler quelle espèce de bacille c'est que l'homme, et que l'espèce humaine, tout entière, n'est qu'un semis d'impalpable poussière à la surface d'un des volants les plus insignifiants d'une monstrueuse machine. Mais il y a l'ordre dans cela, Bertie, il y a l'ordre.

Et partout où on trouve l'ordre, on trouve l'intelligence, et partout où il existe de l'intelligence, il doit y avoir quelque sentiment de justice.

Je n'admets pas qu'on puisse avoir le moindre doute au sujet de l'existence de cette intelligence centrale, ou sur certains attributs qu'elle doit posséder.

Les étoiles m'aident à en concevoir quelques-uns. Quand on les contemple, on trouve étrange que les Églises soient encore occupées ici-bas à se chauffer sur des questions comme celles-ci :

Le Tout Puissant trouve-t-il quelque agrément à ce que nous versions une cuillerée d'eau sur la tête de nos bébés, ou préfère-t-il que nous attendions quelques années avant de les plonger entièrement dans une cuve ? Cela serait comique, si ce n'était pas tragique.

Cet enchaînement d'idées est la dernière vague d'une discussion que j'ai eue ce soir avec Cullingworth.

Il soutient que la race humaine se dégrade mentalement et physiquement. Il fait ressortir la grossièreté qui confond le Créateur avec un jeune philosophe juif.

J'ai essayé de lui prouver que ce n'est point là une preuve de dégénérescence, puisque du moins le philosophe juif représentait une idée morale, et que dès lors il était à un niveau infiniment supérieur à celui des divinités sensuelles des anciens.

Ce sont ses vues sur le Créateur qui me paraissent une preuve plus évidente de dégénérescence. Il déclare que quand on parcourt des yeux la Nature, on n'y voit partout que sauvagerie et brutalité.

Ou bien le Créateur n'est pas tout-puissant, ou bien il n'est pas souverainement bon, dit-il; ou bien il peut mettre un terme à toutes ces atrocités, et ne le veut pas, et dans ce cas, il n'est pas souverainement bon, ou bien il voudrait les arrêter, et ne le peut pas, et alors il n'est pas tout-puissant.

C'était là un dilemme difficile pour un homme qui ne compte que sur la raison pour s'en échapper. Naturellement, si vous faites appel à la Foi, vous pouvez toujours vous tirer de n'importe quoi.

J'ai été obligé de me cacher derrière un coin de ce bouclier au moyen duquel vous avez si souvent paré mes bottes.

J'ai répondu que le dilemme avait pour base cette assertion que ce qui nous paraît être le mal est en effet le mal.

— C'est à vous qu'il incombe de prouver qu'il ne l'est pas, disait-il.

— Nous pouvons espérer qu'il ne l'est pas, répondais-je.

— Attendez qu'un autre vous dise que vous êtes atteint d'un cancer de l'orifice pylorique de l'estomac, me répliquait-il, et il répétait à tue-tête cette phrase chaque fois que j'essayais de renouveler la discussion.

Mais pour parler sérieusement, Bertie, je crois sincèrement que bien des choses de la vie qui nous paraissent fort tristes pourraient être fort différentes, s'il nous était donné de les mettre à leur véritable foyer.

J'ai tâché de vous exposer mes vues à ce sujet en ce qui concerne l'ivrognerie et l'immoralité. Mais je crois que cela se vérifie d'une manière plus évidente dans le monde physique que dans le monde moral.

Tous les maux physiques de la vie semblent atteindre leur point culminant dans la mort, et pourtant, d'après ce que j'ai vu, la mort n'a pas été un moment douloureux, ni terrible.

En bien des cas, un homme meurt sans avoir souffert, à beaucoup près, pendant tout le cours de la maladie mortelle, autant qu'il aurait souffert par suite d'un panaris ou d'un abcès de la mâchoire.

Et souvent les morts, qui paraissent les plus terribles au spectateur, le sont beaucoup moins pour ceux qui les subissent.

Quand un homme est surpris par un train express, qui le réduit en bouillie, ou quand il tombe d'un quatrième étage et qu'on ramasse ses débris dans un sac, les infortunés spectateurs sont stupéfiés d'horreur, et trouvent là un texte à considérations

possimistes sur la Providence qui laisse arriver de pareilles choses.

Et pourtant, il est fort douteux que le défunt, s'il pouvait retrouver sa parole, se rappellât quoi que ce soit de l'événement.

Nos études en médecine nous ont appris que, quoi que la douleur soit un symptôme ordinaire dans les cancers et les maladies de l'abdomen, il n'en est pas moins vrai que dans les diverses fièvres, dans l'apoplexie, dans les empoisonnements du sang, dans les maladies des poumons, bref, dans le plus grand nombre des affections graves, la souffrance est peu de chose.

Je me rappelle combien je fus frappé, quand j'assistai pour la première fois à l'application du cautère actuel, dans un cas de maladie de la cervelle.

Le fer chauffé à blanc fut appliqué fortement sur le dos du patient, sans qu'on eût recours au moindre anesthésique.

Cette vue et cette odeur nauséuse de chair brûlée faillirent me faire évanouir.

Et cependant, quel ne fut pas mon étonnement ? le patient ne faiblit point. Pas un muscle de sa face ne tressaillit, et quand je l'interrogeai ensuite, il m'assura que l'opération ne causait pas la moindre douleur, et cette assertion fut confirmée par le chirurgien.

— Les nerfs sont détruits d'une façon si complète, si instantanée, expliquait-il, qu'ils n'ont pas le temps de transmettre une impression douloureuse.

Mais s'il en est ainsi, que penser de tous les martyrs qui sont morts sur le bûcher, des victimes des Peaux Rouges et des pauvres gens dont nous avons admiré la constance dans la douleur ?

Il peut se faire que non seulement la Providence ne soit point cruelle elle-même, mais encore qu'elle ne permette point à l'homme de l'être de son côté.

Faites le pire que vous pourrez, et elle intervient pour dire :

— Non, je ne veux pas permettre que mon pauvre enfant soit torturé.

Et alors les nerfs tombent dans l'engourdissement, et survient la léthargie qui met la victime hors de l'atteinte du bourreau.

En voyant David Livingstone entre les griffes du lion, on croit recevoir une leçon de choses qui vous en montre le mauvais côté, et, cependant, il a écrit en toutes lettres que les sensations qu'il éprouva alors, étaient de nature plutôt agréables.

Je suis très convaincu que si le nouveau-né et l'homme qui vient de mourir pouvaient comparer leurs sensations respectives, la souffrance serait plutôt du côté du premier.

Ce n'est pas un fait insignifiant, que quand le nouveau venu sur cette planète ouvre sa bouche sans dents, c'est pour protester énergiquement contre la destinée.

Cullingworth a écrit une parabole qui sera un alinéa pour notre merveilleux nouveau journal hebdomadaire.

« Les petites mites du fromage discutaient, » dit-il, sur le point de savoir qui avait fait le fromage. Certaines pensaient que faute de données, il était impossible de faire faire un pas à la question. D'autres étaient d'avis qu'il avait été formé par la condensation et la solidification d'une vapeur, ou par l'attraction centrifuge des atomes. Un petit nombre hasardèrent que l'as-

» siette pouvait bien y être pour quelque chose,
» mais les plus avisées d'entre-elles ne purent
» déduire l'existence d'une vache. »

Nous sommes d'accord, lui et moi, pour reconnaître que l'infini échappe à notre perception. Nous différâmes d'avis en ce qu'il voit le mal, et que je vois le bien dans le fonctionnement de l'univers. Ah ! comme tout cela est mystérieux ! Soyons honnêtes et humbles, pensons avec bienveillance les uns aux autres.

Il y a une ligne d'étoiles qui me font signe de leurs clignotements par-dessus le toit d'en face et qui regardent avec des clins d'œil malicieux le sot petit être qui, avec sa plume et son papier, prend des airs si sérieux au sujet de choses qu'il ne saurait comprendre.

Eh bien, enfin, me voilà arrivé à quelque chose de pratique.

Il y a près d'un mois que j'en ne vous ai écrit. La date est gravée dans ma mémoire, parce que ce fut le lendemain du jour où Cullingworth me planta une flèche dans le doigt.

La blessure s'envenima et m'empêcha d'écrire pendant une semaine ou deux, mais maintenant cela va parfaitement bien.

J'ai à vous entretenir de bien de choses différentes, mais vraiment, quand j'y regarde d'un peu près, cela ne fait pas un total bien gros.

Tout d'abord, parlons de la clientèle. Je vous ai dit que je devais avoir une chambre tout en face de celle de Cullingworth, et qu'on m'enverrait tous les cas chirurgicaux.

J'en eus rien à faire pendant plusieurs jours, sinon de l'écouter pendant qu'il se démenait avec

ses patients, qu'il les bourrait, ou qu'il leur faisait des discours du haut de l'escalier.

Pourtant les mots : « Docteur Stark Munro » avaient été fixés en grandes lettres sur un des côtés de la porte, faisant pendant à la plaque de Cullingworth, et j'eus un mouvement d'orgueil en voyant cela pour la première fois.

Enfin, le quatrième jour, un patient arriva.

Il ne se doutait guère qu'il était le premier client qui s'adressât à moi. Peut-être n'aurait-il pas eu l'air si confiant s'il s'en était rendu compte.

Pauvre garçon ! il n'eut guère sujet d'en être content, d'ailleurs.

C'était un vieux soldat, qui avait perdu un bon nombre de dents, mais qui avait continué à trouver entre son nez et son menton une place pour une courte pipe noire.

Depuis peu de temps était apparue sur son nez une petite écorchure. Elle s'était étendue et couverte d'une croûte.

En la tâtant, je la trouvai dure comme une bande de colle. Elle était accompagnée de douleurs lancinantes qui la traversaient continuellement.

Naturellement, il ne pouvait pas y avoir de doute sur le diagnostic : c'était un épithéliome cancéreux dû à l'irritation que causait la fumée chaude.

Je le renvoyai à son village, ou je me rendis deux jours après dans le dog-cart de Cullingworth, où j'enlevai la tumeur ; pour cela je ne reçus qu'un souverain. Mais c'était peut-être un embryon de clientèle.

Le vieux gaillard se tira admirablement d'affaire, et il revint tout exprès pour me dire, avec un aristocratique froissement des narines qu'il

avait apporté une boîte de poires de garde.

C'était ma première opération, et je puis dire qu'elle m'agita plus que mon malade, mais le résultat m'avait inspiré confiance.

J'étais tout à fait résolu à ne jamais laisser échapper une occasion. Peut venir qui voudra, je suis prêt à m'en charger.

A quoi bon attendre ? Naturellement, je sais que bien des gens le font, mais il est certain que l'on a les nerfs plus forts et les idées plus nettes qu'on ne les aura dans vingt ans.

Les cas arrivèrent et se multiplièrent de jour en jour.

C'étaient toujours de pauvres gens, et qui ne pouvaient pas payer des honoraires bien élevés, mais enfin tout cela m'arrivait fort à point.

La première semaine (y compris les honoraires pour l'opération) je fis une livre dix-sept shillings six pence.

La seconde se monta à deux livres juste.

La troisième je reçus deux livres cinq shillings, et maintenant je constate que je suis arrivé à deux livres dix-huit shillings : donc je marche dans la bonne direction.

Naturellement ces chiffres sont d'une faiblesse ridicule, à côté des vingt livres par jour que fait Cullingworth, et mon petit filet d'eau tranquille, forme un étrange contraste avec le torrent bruyant qui ne cesse de passer par son cabinet de consultation.

Malgré tout, je suis content, et je suis convaincu que sa première évaluation de trois cents livres, pour la première année, sera amplement justifiée.

Il me serait vraiment doux de penser que s'il venait à se produire un malheur à la maison, je serais en mesure d'être de quelque utilité aux miens. Si cela continue à marcher ainsi, je serai bientôt solidement planté.

Pour le dire en passant je me suis vu forcé de refuser une situation qui aurait, il y a quelques mois, comblé tous mes désirs d'ambition.

Vous saurez donc (je vous l'ai peut-être dit) qu'aussitôt après avoir passé mes examens, je m'inscrivis, comme candidat à l'emploi de chirurgien, sur les livres de plusieurs grandes compagnies de navigation à vapeur.

Je fis ces démarches par acquit de conscience, car d'ordinaire il faut attendre son tour pendant plusieurs années.

Eh bien, juste une semaine après mon début ici, je reçus, un soir, un télégramme de Liverpool « Embarquez-vous demain sur la *Decia* comme chirurgien, pas plus tard qu'à huit heures du soir. »

L'envoyeur c'étaient Staunton et MÉRIVALE, la fameuse maison sud-américaine, et la *Decia* est un beau paquebot de six mille tonnes, qui fait le service de Bahia et Buenos-Ayres, à Rio et Valparaiso.

Je passai un quart d'heure bien désagréable, je puis vous le dire. Je ne crois pas avoir jamais été aussi indécis en ma vie.

Cullingworth ne voulut pas entendre parler de mon départ, et son influence l'emporta.

— Mon vieux camarade, dit-il, vous vous verrez dans l'obligation d'assommer le premier lieutenant, et il vous étendrait d'un coup d'anspec. Vous seriez

lié par les pouces aux agrès ; on vous nourrirait d'eau sale et de biscuit moisi. J'ai lu un roman sur la marine marchande et j'en sais à quoi m'en tenir.

Comme je riais des idées qu'il se faisait de la vie moderne à bord, il essaya d'une autre corde.

— Si vous parlez, me dit-il, vous serez encore plus sot que je ne le croyais. Voyons, à quoi cela peut-il conduire ? Tout l'argent que vous gagnerez, vous le dépenserez à acheter un habit bleu, et à l'orner de galons. Vous croyez que vous allez à Valparaiso, et vous vous trouvez dans un asile de pauvres. Vous avez trouvé une position superbe ici, et vous avez tout sous la main. Jamais vous n'en trouverez une autre pareille.

Bref, j'envoyai une dépêche pour dire que je ne pouvais pas venir.

C'est chose bien étrange, lorsque vous êtes arrivé à un point où la route de votre existence bifurque de la façon la plus évidente, et qu'il vous faut choisir entre les deux directions, après avoir inutilement cherché un poteau indicateur.

Après tout, je crois que j'ai choisi le bon parti.

Un chirurgien de marine doit rester chirurgien de marine, tandis qu'ici j'ai devant moi un horizon illimité.

Quand à ce vieux Cullingworth, il est plus remuant, plus bruyant que jamais.

Dans votre dernière lettre, vous me dites que vous ne pouvez comprendre comment il a pu gagner la faveur du public en aussi peu de temps.

C'est aussi sur ce point là que j'ai eu de la peine à voir un peu clair.

Il m'a raconté qu'après son arrivée, il est resté

un mois sans avoir un malade et qu'il était si découragé qu'il a été sur le point de déménager en sourdine.

A la fin pourtant, quelques patients se présentèrent ; il fit sur eux des cures si extraordinaires, ou bien il leur fit une telle impression par son excentricité, qu'ils ne purent faire autrement que de parler de lui.

Plusieurs de ses guérisons, les plus surprenantes, furent enregistrées par la presse locale, toutefois, d'après ce que j'avais vu à Avonmouth, je serais peu disposé à affirmer qu'il ne les porta pas lui-même aux journaux.

Il me montra un almanach qui avait dans le pays une grande circulation, et où se trouvait une éphéméride enchâssée comme voici :

« 15 août : Vote du Bill de réforme, 1867.

« 16 août : Naissance de Jules César.

« 17 août : Guérison extraordinaire d'un cas d'hydropisie par le Docteur Cullingworth à Bradfield. 1881.

« 18 août : Bataille de Gravelotte.

A voir cela, on croirait que l'événement est un des points culminants de l'histoire dans la seconde moitié du siècle.

Je lui demandai comment diable cette mention s'était faufilée là. Tout ce que je pus savoir, ce fut que la malade avait cinquante-six pouces de tour à la taille, et qu'il l'avait traitée par l'élattrium.

Cela m'amène à entamer un autre point.

Vous me demandez si ses cures sont vraiment remarquables, et en ce cas, en quoi consiste son système.

Je réponds sans l'ombre d'une hésitation, que

ses cures sont, en effet, des plus remarquables et que je le regarde en quelque sorte comme le Napoléon de la médecine.

Son opinion est que dans le plus grand nombre des cas, les doses pharmaceutiques sont trop faibles. Par suite d'une timidité excessive, on en est arrivé à réduire les doses au point qu'elles ont cessé de produire un effet sensible sur la maladie.

Selon lui, les médecins ont eu peur de déterminer des empoisonnements avec leurs remèdes, tandis que tout l'art de la médecine, tel qu'il le conçoit, consiste en un judicieux empoisonnement, et quand le cas est grave, il emploie des remèdes héroïques.

Dans l'épilepsie, alors que, moi, j'aurais ordonné trente grammes de bromure ou de chloral à prendre en quatre heures, il en donnerait deux drachmes toutes les trois heures.

Naturellement cela vous paraîtra tout à fait le système du *tout ou rien*, et j'en viens à craindre qu'une série d'enquêtes de coroners ne coupe court à la carrière de Cullingworth, mais jusqu'à ce jour il n'a pas eu de scandale public, tandis que les cas où il a opéré des résurrections ont été nombreux.

C'est un gaillard qui ne recule devant rien.

Je l'ai vu verser à un client dysentérique de l'opium en quantité telle que mes cheveux se hérissaient. Mais il s'en est tiré à force de science ou à force de chance.

Puis il y a des cures d'un autre genre, celle qui, je crois, sont l'effet de son magnétisme personnel.

Il est si robuste, il a la voix si forte, si cordiale,

qu'un malade nerveux et faible, en le quittant, est rechargé de fluide vital. Il est si parfaitement convaincu de son pouvoir de guérir qu'il leur inspire la confiance absolue dans la possibilité de la guérison et vous savez combien l'esprit réagit sur le corps dans les maladies nerveuses.

S'il lui venait à l'esprit de collectionner les béquilles et les cannes comme on le fait dans les églises médiévales, je crois qu'il pourrait en garnir les murs du cabinet où il donne ses consultations.

Un de ses procédés favoris, quand il a affaire à des malades impressionnables, consiste à leur dire l'heure exacte où ils seront guéris.

— Ma chère enfant, dira-t-il à une jeune fille, tout en la secouant par les épaules et la tenant à trois pouces de son nez, vous vous sentirez mieux demain à dix heures et quart, et à dix heures vingt, vous vous porterez comme vous ne vous êtes jamais portée de votre vie. Maintenant, ayez l'œil sur la pendule, et vous verrez si j'ai raison.

Le lendemain, il pouvait fort bien parfois arriver qu'on vit venir la mère pleurant de joie, et voilà un autre miracle à porter au crédit de Cullingworth.

Il se peut que cela sente son charlatan, mais cela fait le plus grand bien au malade.

Malgré tout, je l'avoue, rien ne me choque plus chez Cullingworth que l'idée méprisante qu'il se fait de notre profession.

Il m'est impossible d'accepter sa manière de voir, et cependant je ne puis le convertir à la mienne; il se creuse ainsi entre nous un abîme, qui tôt ou tard, sera béant entre nous et nous séparera entièrement.

Il se refuse à reconnaître à la question un aspect

philanthropique quelconque. Selon lui, une profession, c'est un moyen de gagner, de faire fortune et quant à faire du bien à nos semblables, c'est un côté tout à fait secondaire.

— Pourquoi diable serait-ce à nous de faire tout le bien, Munro ? s'écriait-il ? Un boucher rendrait service à l'espèce, n'est-ce pas, s'il distribuait gratis par la fenêtre ses côtelettes ? Ce serait un bienfaiteur pour tout de bon, mais ça ne l'empêche pas de les vendre un shilling la livre, n'est-ce pas ? Supposez un médecin qui se dévoue à l'hygiène. Il nettoie les égouts, il tient en respect l'épidémie. Vous appelez ça un philanthrope. Eh bien ! moi, je l'appelle un traître, Munro. C'est un renégat. Avez-vous jamais entendu parler de légistes se réunissant au congrès pour simplifier les lois et diminuer les procès ? A quoi servent l'Association des Médecins et le Conseil général et tous les corps de ce genre ? Eh ! mon garçon ? A soutenir pour le mieux les intérêts professionnels. Supposez-vous qu'ils y arriveront, en rendant la population bien portante ? Il n'est que temps que les médecins en général se révoltent. Si je disposais seulement de la moitié du capital que possède l'Association, j'en emploierais une partie à boucher les conduites, et le reste à cultiver les germes des maladies et à contaminer des eaux potables.

Naturellement, je lui disais que ses opinions étaient diaboliques, mais surtout depuis que j'ai été mis en garde par sa femme, je réduis ses propos à leur juste valeur.

Il est sérieux quand il commence, mais peu à peu, la pente à l'exagération s'accroît chez lui, et il finit par dire des choses que jamais il n'é-

mettrait, étant de sang-froid. Mais il n'en reste pas moins un fait, c'est que nous différons énormément dans notre façon de considérer la vie médicale, et je crains que cela ne nous cause un jour des difficultés.

Vous ne vous imagineriez guère ce que nous avons fait tout dernièrement. Eh bien, nous avons bâti une écurie, rien que cela.

Cullingworth voulait en avoir une seconde dans sa maison d'affaires, autant pour les malades que pour ses chevaux, je crois, et comme il met de l'audace en tout ce qu'il fait, il a décidé qu'il la bâtirait lui-même.

Nous nous y sommes donc mis, lui, moi, le cocher, Mistress Cullingworth, et la femme du cocher.

Nous avons creusé les fondations, apporté des briques par charretées, fabriqué nous-même le mortier, et je crois que nous ne nous en tirerons pas trop mal.

Ça n'est pas aussi régulier que nous l'aurions désiré, et si j'étais cheval, et que j'y loge, je tâcherais de ne pas frôler de trop près les murs, mais enfin le vent et la pluie n'y entreront pas quand ce sera fini.

Cullingworth parle de bâtir une autre maison pour nous loger, mais comme nous en avons déjà trois, et fort grandes, il ne semble pas que cela presse beaucoup.

Puisque je parle de chevaux, je vous dirai que l'autre jour nous avons eu des histoires à n'en plus finir.

Cullingworth s'était mis dans la tête qu'il avait besoin d'un cheval de selle de premier ordre, et

comme aucun des chevaux d'attelage que nous avons ne le contentait, il a chargé un maquignon de lui en trouver un.

L'individu nous a parlé d'un cheval de selle, dont un des officiers de la garnison cherchait à se défaire. Il ne nous a point caché le motif qui portait le militaire à prendre ce parti : c'est qu'il regarde l'animal comme dangereux, mais il a ajouté que le capitaine Lucas l'avait payé cent cinquante livres, et qu'il consentirait à le laisser à soixantedix.

Cela a emballé Cullingworth.

Il a donné l'ordre de seller l'animal et de l'amener.

C'était une belle bête, noire comme le charbon, encolure et garrot magnifiques, mais avec une façon inquiétante de porter les oreilles en arrière et une façon non moins déplaisante de vous regarder.

Le maquignon disait que notre cour était trop petite pour y essayer l'animal, mais Cullingworth lui grimpa sur le dos et se rendit maître de lui, en lui appliquant un coup sec, entre les deux oreilles, avec le gros bout de sa cravache.

Aussitôt nous eûmes pendant dix minutes la scène la plus animée dont j'aie gardé souvenir.

L'animal était à la hauteur de sa réputation. Mais Cullingworth, bien qu'il ne soit pas homme de cheval, resta collé sur son dos comme une patelle.

Le cheval se pencha en arrière, en avant, de côté, se dressa sur ses pieds de derrière, de devant, fit gros dos, rentra le dos, prit cent postures, lança des ruades. Bref, il essaya de tous les tours que peut faire un cheval.

Cullingworth se tenait tantôt sur la crinière, tantôt à la naissance de la queue, et toutefois jamais sur la selle. Il avait lâché les deux étriers, il avait les genoux ployés, les talons plantés dans les côtes de l'animal, mais il empoignait la crinière, ou la selle, ou les oreilles, tout ce qu'il trouvait devant lui, et il n'avait pas lâché la cravache, et toutes les fois que la bête ralentissait ses efforts, Cullingworth le frappait avec le gros bout.

Ils'était mis en tête, je suppose, de briser sa résistance, mais il avait pris là un engagement au-dessus de ses forces.

L'animal rassembla les quatre pieds, baissa la tête, arqua son dos comme un chat qui baille, et fit trois bonds convulsifs dans l'air.

Au premier, les genoux de Cullingworth se trouvèrent au niveau des poches de la selle, au second, ses chevilles se serraient désespérément, au troisième il partit en avant comme la pierre lancée par une fronde, faillit heurter du front le couronnement du mur, mais il brisa du choc de sa tête, la tige de fer qui servait de support à un treillage de fil de fer, et finit par s'abattre lourdement sur le sol de la cour.

Il se remit aussitôt debout, ruisselant de sang, et courut dans notre écurie à demi terminée, où il prit une hachette, et poussant des mugissements de rage, il s'élança vers le cheval.

Je le saisis par l'habit en exerçant une pression de huit quintaux, pendant que le maquignon, la figure blanche comme un fromage, regagnait la rue avec la bête.

Cullingworth échappa à mon étreinte, lâcha des jurons incohérents, et la figure toute inondée de

sang, brandissant la hachette au-dessus de sa tête, il sortit de la cour au pas de course.

Il avait bien l'air du bandit le plus déterminé qu'on pût imaginer. Heureusement, le maquignon avait gagné une bonne avance.

Nous pûmes décider Cullingworth à rentrer et à se laver la figure. Nous bandâmes sa coupure, et nous trouvâmes qu'à part son accès, il ne s'en portait guère plus mal. Je crois bien qu'il aurait volontiers payé des soixante-dix livres cette explosion de rage insensée contre l'animal.

Je suis convaincu que vous trouverez étrange, que j'entre dans de si longs détails sur ce gaillard et que je parle si peu de toute autre personne, mais le fait est que je ne connais personne autre, et tout mon cercle de relations se réduit à mes malades, à Cullingworth, et à sa femme.

Ils ne font aucune visite, et ils n'en reçoivent aucune. Et comme j'habite chez eux, je suis assujéti au même *tabou* de la part des autres médecins, bien que je n'aie commis, moi-même, aucun acte contraire aux règles de la profession.

Vous ne devineriez jamais qui j'ai vu l'autre jour dans la rue ? Eh bien, ce sont les Mac Farlanes de Linlithgow, vous vous rappelez ? J'ai été assez sot jadis pour proposer de l'épouser à Maimie Mac Farlane, et elle a été assez raisonnable pour m'éconduire.

Qu'aurais-je fait, si elle m'avait agréé ? C'est ce que je ne puis m'imaginer, car il y a trois ans de cela, et j'ai maintenant plus de charges et moins de perspectives matrimoniales que je n'en avais alors.

Bah ! à quoi bon soupirer après ce qu'on ne peut atteindre, et il n'y a pas une autre personne au monde

à qui je voudrais dire un seul mot à ce sujet, mais la vie est chose terrible, dans sa solitude, quand on ne peut compter que sur soi.

Comment se fait-il que je reste là, au clair de lune, à vous écrire, si ce n'est parce que j'éprouve un besoin de sympathie et de camaraderie ? Je trouve cela en vous, et pourtant il y a dans mon caractère des côtés par lesquels ni femme, ni ami, ni personne ne peut entrer en contact avec moi.

Quand on se coupe à soi-même la route, on doit s'attendre à s'y trouver seul.

Oh ! Oh ! voici que l'aurore approche, et j'ai moins que jamais envie de dormir. Il fait froid, et j'ai drapé une couverture autour de moi. J'ai entendu dire que c'est l'heure qu'on préfère pour se suicider, et je vois que j'ai dérivé dans la direction des idées mélancoliques.

Attaquons une corde plus gaie en citant le dernier article de Cullingworth. Je dois vous dire qu'il est encore tout échauffé de l'idée d'avoir son journal à lui et que son cerveau est en pleine éruption, qu'il en sort un courant continu d'entrefilets agressifs, de pièces de vers en langage populaire, de traits sur la société, de parodies, d'articles.

Il m'apporte tout cela, et j'en ai déjà un tas sur ma table.

Voici sa dernière production, qu'il est venu m'apporter dans ma chambre, après s'être déshabillé. C'était le résultat de quelques remarques que j'avais faites sur la difficulté que pourront éprouver nos lointains descendants, quand ils voudront déterminer le sens de quelques-uns des objets les plus communs de notre civilisation, et cela tend à faire voir combien nous devons être réservés

°

avant d'émettre des opinions dogmatiques, au sujet des Romains ou des Egyptiens d'autrefois.

« A la troisième réunion annuelle de la Société Archéologique de la Nouvelle Guinée, il a été lu un essai au sujet des recherches récentes sur l'emplacement supposé de Londres, accompagné de quelques observations sur certains cylindres creux en usage chez les anciens Londoniens.

« Plusieurs spécimens de ces cylindres ou tubes métalliques étaient exposés dans le Hall et ont été soumis à l'examen de l'assistance.

« Le savant conférencier a commencé par faire remarquer que, vu l'énorme intervalle de temps qui nous séparait de l'époque où Londres était une cité florissante, il convenait d'observer la plus grande réserve dans les conclusions auxquelles on pourrait arriver sur les usages de ses habitants.

« Les recherches récentes ont paru établir d'une manière satisfaisante, que la date de la chute définitive de Londres est un peu postérieure à celle où furent élevées les Pyramides d'Egypte.

« Un vaste édifice a été déterrée près du lit desséché du fleuve dit la Tamise, et il a été impossible de douter que ce ne fût là l'endroit où siégeait le conseil législatif des anciens Bretons — ou Anglicans, ainsi qu'on les nommait parfois.

« Le conférencier a continué en exposant qu'un tunnel avait été creusé sous le lit de la Tamise, par un monarque nommé Brunel, que selon quelques autorités a succédé à Alfred le Grand.

« Les espaces découverts de Londres, a-t-il remarqué ensuite, devaient être loin d'offrir de la sécurité, car on a découvert dans Régent's Park, des

ossements de lions, de tigres et d'autres espèces carnivores disparues.

« Après avoir fait une brève mention des objets mystérieux, connus sous le nom de *colonnes à boîtes*, qui sont disséminées en grand nombre dans la cité, et qui ont peut-être une origine religieuse, ou qui peuvent être regardées comme des signes indiquant les tombes de chefs Anglicans, le conférencier s'est occupé des tubes cylindriques.

« L'école de Patagonie y voit un système universel de conducteurs électriques. Quant à lui (le conférencier,) il ne pouvait accepter cette théorie.

« Dans une série d'observations poursuivies pendant plusieurs mois, il a découvert un fait important, à savoir que ces lignes de tubes, quand on les suivait jusqu'au bout, se terminaient invariablement à de vastes réservoirs creux en métal, qui étaient en rapport avec des fourneaux.

« Quiconque sait combien les anciens Bretons étaient adonnés à l'usage du tabac, ne peut avoir de doute sur l'interprétation à donner à ce fait. Evidemment, on brûlait de grandes quantités de cette herbe, dans la chambre centrale ; la vapeur aromatique et narcotique était transportée par les tubes dans la maison de chaque citoyen, pour qu'il pût la respirer à son gré.

« Après avoir expliqué ses remarques par une série de diagrammes, le conférencier a conclu en disant que la vraie science, tout en étant pleine de réserve et ennemie des assertions dogmatiques, n'en permettait pas moins d'établir ce fait que l'on avait répandu tant de lumière sur les antiquités de Londres, qu'on était en mesure de connaître, dans le moindre détail, la vie journalière de ses

habitants, depuis le moment de la matinée où ils prenaient leur tub, jusqu'à l'heure de la soirée où ils s'enivraient au moyen d'une bonne dose de porter avant d'aller se coucher. »

Après tout, je puis bien dire que cette façon d'interpréter les conduites de gaz de Londres, n'est pas plus absurde que les cocasseries émises par nous, au sujet des Pyramides, ou que nos idées sur la manière de vivre des Babyloniens.

Mais adieu, vieux camarade, voilà une lettre stupidement décousue, mais l'existence a été plus tranquille et moins intéressante dans ces derniers temps.

J'aurai peut-être quelque chose d'un peu plus mouvementé à mettre dans ma prochaine lettre.

X

NEUVIÈME LETTRE

De la Promenade n° 1.
Bradfield, 23 avril 1882.

Je me souviens vaguement, mon cher Bertie, qu'en vous écrivant, il y a environ trois semaines une lettre tout en divagations décousues, je vous disais vers la fin que j'aurais peut-être quelque chose de plus intéressant à vous écrire la prochaine fois.

Eh bien ! c'est ce qui est arrivé.

Ici la partie est jouée, et je suis lancé désormais sur une ligne de rails toute nouvelle.

Cullingworth doit aller dans un sens et moi dans un autre, et pourtant je suis heureux de pouvoir dire qu'il n'y a point eu de brouille entre nous.

Selon mon habitude, j'ai commencé ma lettre par la fin, mais je vais continuer plus posément maintenant et vous faire savoir exactement comment la chose est arrivée.

Et tout d'abord, mille remerciements pour vos deux longues lettres ; je les ai sous les yeux en vous écrivant.

Elles contiennent assez peu de nouvelles personnelles, mais je me figure parfaitement que l'heureux train-train de votre existence se poursuit sans cahots d'une semaine à l'autre.

D'autre part, vous me donnez les preuves les plus convaincantes de cette vie intérieure qui est d'un si grand intérêt pour moi.

Après tout, nous pouvons fort bien nous entendre, pour n'être pas du même avis. Vous regardez comme démontrées certaines choses auxquelles je ne crois pas, vous trouvez édifiantes certaines choses qui me semblent ne l'être point. Mais, je sais que vous êtes parfaitement de bonne foi dans votre croyance, et je suis convaincu que vous me faites l'honneur de me croire de même.

L'avenir décidera lequel de nous a raison. La survivance des plus sincères est une loi constante, à ce qui je me figure ; quoi qu'elle soit bien lente dans son action, il faut le reconnaître.

Toutefois, vous vous trompez en admettant que

ceux qui pensent comme moi formant une misérable minorité.

Ce qui fait l'essence complète de notre pensée, c'est l'indépendance, c'est le jugement individuel, de sorte que nous ne sommes point agglomérés en corps distincts, comme le sont vos Eglises, et que nous n'avons point l'occasion de prendre conscience de notre force.

Sans doute, il y a parmi nous toutes les nuances d'opinions, mais si même vous vous borniez à nous attribuer ceux qui, du fond du cœur, refusent leur assentiment aux doctrines habituellement acceptées, et qui croient que les Eglises sectaires tendent au mal plutôt qu'au bien, je crois que cela ferait un chiffre total de nature à surprendre.

Quand j'eus lu votre lettre, je fis une liste de tous les hommes avec lesquels j'ai causé, à cœur ouvert, sur ce sujet. J'ai trouvé dix-sept noms pour quatre orthodoxes.

Cullingworth a fait le même essai et a trouvé douze noms et un orthodoxe.

Partout on entend chaque Eglise se plaindre de l'absence d'homme dans les réunions. Les femmes y prédominent, dans la proportion de trois contre un.

Est-ce que les femmes seraient plus sérieuses que les hommes ?

Je crois que c'est le contraire qui est vrai. Mais les hommes obéissent à leur raison, les femmes à leur sensibilité.

C'est grâce aux femmes seules que l'orthodoxie doit vivre encore.

Non, il ne faut pas que vous comptiez sur cette

majorité que vous dites avoir. Prenons les classes instruites, les médecins, les professions libérales, je doute fort qu'on l'y trouve.

Le clergé, qui s'enferme dans le cercle restreint de ses occupations, et qui n'entre en contact qu'avec ceux qui vont à lui, ne s'est pas rendu exactement compte à quel point la génération nouvelle s'est affranchie de lui.

Et (sauf des exceptions, vous en êtes une) ce ne sont pas les plus relâchés, c'est l'élite des jeunes gens, ceux qui ont le cerveau développé, le cœur élargi, qui se sont échappés des entraves de la vieille théologie.

Ils ne peuvent la souffrir avec son manque de charité, sa façon de restreindre les faveurs divines, sa prétention à une Providence spéciale, son dogmatisme sur des assertions qui ont l'air d'être fausses, son hostilité à l'égard de ce que nous savons être vrai.

Nous savons que l'homme est allé en montant et non en descendant ; donc, que peut valoir un système de doctrine qui a pour base la chute prétendue.

Nous savons que le monde n'a pas été fait en six jours, que le soleil n'a pu être arrêté depuis qu'a commencé son mouvement, que jamais un homme n'a vécu trois jours dans un poisson : dès lors que devient l'inspiration d'un livre où se trouvent de telles assertions ?

« La vérité quand bien même elle m'écraserait ».

Eh bien, vous voyez, maintenant quel résultat on obtient en agitant le morceau d'étoffe rouge ! je veux faire une concession pour vous apaiser.

Je crois que le Christianisme, sous ses différentes formes, a été ce qu'il y avait de mieux pour le monde pendant cette longue époque de barbarie. Certes, il a été ce qu'il y avait de mieux, sans quoi la Providence ne l'eût pas permis.

Le mécanicien sait mieux que personne de quels outils il doit se servir pour consolider sa machine.

Mais quand vous dites que c'est le meilleur et le *dernier* outil dont il se servira, vous donnez à la loi un sens un peu trop large.

Maintenant pour commencer, il faut que je vous dise ce que devient la clientèle.

La semaine qui suivit ma lettre il y eut une légère baisse. Je ne reçus que deux livres, mais la semaine d'après, je montai brusquement à trois livres sept shillings, et cette dernière semaine j'ai fait trois livres dix shillings.

Ainsi donc cela montait peu à peu et je croyais voir la route s'ouvrir librement devant moi, quand le tonnerre tomba soudain du ciel bleu. Néanmoins certaines raisons firent que je ne fus pas très surpris de le voir descendre et c'est ce que j'ai à vous expliquer.

Je crois qu'en vous esquissant le portrait succinct de ma bonne vieille mère, je vous ai dit qu'elle se fait une très haute idée de l'honneur de la famille.

Elle s'efforce véritablement de réaliser dans sa vie ce mélange du type Percy Plantagenet qui, dit-on, coule dans nos veines, et c'est seulement la vacuité de nos poches qui s'oppose à ce qu'elle aille, toutes voiles déployées à travers la vie, comme une *grande dame* qu'elle est, semant des *largesses* à droite et à gauche, la tête levée, l'âme dans les nuages.

Je l'ai souvent entendue dire (et je suis très convaincu qu'elle le disait pour tout de bon) qu'elle aimerait mieux voir l'un de nous dans la tombe que d'apprendre que nous avions commis quelque acte déshonnête.

Oui, si douce, si vraiment femme qu'elle fût, elle était capable de prendre la froideur et la dureté de l'acier au moindre soupçon de la bassesse, et j'ai vu sa figure rougir depuis le haut de sa coiffure blanche jusqu'à son col de dentelle, en entendant parler d'une vilénie.

Or, elle avait appris, au sujet des Cullingworth, certains détails qui lui déplurent, lorsque je fis leur connaissance. Puis, survint l'échec bruyant d'Avonmouth, qui les fit aimer encore un peu moins de ma mère. Elle n'était donc pas d'avis que j'aie m'associer avec eux à Bradfield, et ce ne fut que par une brusque manœuvre au dernier moment que j'esquivai une interdiction en règle.

Lorsque je fus arrivé à Bradfield, la question qu'elle me posa tout d'abord (quand je lui eus fait part de leur succès) fût s'ils avaient payé leurs créanciers d'Avonmouth.

Je fus obligé de répondre qu'ils ne l'avaient pas fait.

Elle m'écrivit aussitôt pour me supplier de revenir et me dire que, si pauvre que fût notre famille, aucun de ses membres n'était déchu au point d'entrer en association avec un personnage aussi dépourvu de scrupules et ayant des antécédents suspects.

Je répondis que Cullingworth parlait quelquefois de payer ses créanciers, que Mistress Cullingworth l'y encourageait, et qu'il me semblait peu

raisonnable de sacrifier une bonne situation à des considérations qui ne me regardaient pas.

Je lui assurai que si Cullingworth commettait désormais quoi que ce fût qui me parût peu honorable, je romprais mon association avec lui, et j'ajoutai que j'avais déjà refusé d'adopter certains de ses procédés professionnels.

Or, comme réponse à cette lettre, ma mère m'en écrivit une autre qui était fort violente, et où elle disait tout ce qu'elle pensait de Cullingworth.

Il en résulta une réplique, où je prenais sa défense, et montrais ce qu'il y avait de profond et de noble dans certains traits de son caractère.

A cela, nouvelle lettre où ma mère étala tout son franc parler, et la correspondance se prolongea ainsi, par des attaques de sa part, des apologies de la mienne, au point qu'une brouille sérieuse fut sur le point d'éclater entre nous.

Je finis par m'abstenir d'écrire, non point par mauvaise humeur, mais parce que je pensais qu'elle reviendrait à plus de sang-froid, si on lui en donnait le temps, et qu'alors elle envisagerait la situation d'une façon plus raisonnable.

Mon père, à en juger par le court billet qu'il m'écrivit, semblait trouver la chose tout à fait irrégulière et refuser toute créance aux détails que je lui donnais sur la clientèle de Cullingworth et ses recettes.

Cette double opposition venant des personnes mêmes dont les intérêts me tenaient le plus au cœur dans toute cette affaire, fit que j'éprouvai un désappointement moins vif qu'il ne l'eût été, sans cela, quand la fin survint.

En réalité, j'étais surtout disposé à précipiter

ce dénouement, lorsque le destin s'en chargea à ma place.

Maintenant revenons aux Cullingworth.

Madame est plus aimable que jamais ; pourtant, si je ne me fais pas illusion, ses sentiments à mon égard paraissent avoir changé depuis peu de temps.

Plus d'une fois, en me retournant brusquement de son côté, j'ai saisi une imperceptible nuance dans son regard, qui me paraissait presque empreint de malveillance. Dans un ou deux petits incidents, j'ai trouvé chez elle une raideur que je n'avais pas encore remarquée jusque-là.

Est-ce que je suis entré trop avant dans leur intérieur familial ?

Me serais-je entremis entre le mari et la femme ?

Dieu sait que j'ai employé tout le peu de tact que je possède à éviter cela. Et cependant j'ai senti maintes fois que je me trouvais dans une position fausse. Peut-être un jeune homme attache-t-il trop d'importance aux regards et aux gestes d'une femme. Il cherche à attacher à chacun d'eux une signification, alors qu'ils peuvent n'être que le caprice passager d'un instant.

En tout cas, je n'ai rien à me reprocher, quoi qu'il arrive : plus tôt la chose se fera, mieux cela vaudra.

Puis, j'ai remarqué certains détails du même genre chez Cullingworth, mais c'est un être si étrange, que je n'attache jamais beaucoup d'importance à ses variations.

Parfois il me jette des regards pareils à ceux d'un taureau en colère, puis quand j'en lui demande ce qu'il y a, il répond d'un ton bourru : « Oh ! rien ! » et fait demi-tour.

Dans d'autres moments, il est si cordial, si amical, que vraiment il dépasse la mesure, et je me demande s'il ne joue pas un rôle.

Vous trouverez peut-être fort mal de ma part que je parle aussi d'un homme qui a été mon bienfaiteur, et je le trouve ainsi, mais enfin c'est l'impression qu'il me laisse parfois.

C'est une idée absurde, aussi, car dans quel but sa femme et lui simuleraient-ils la bienveillance alors qu'ils ne l'éprouveraient pas ?

Et cependant vous connaissez la sensation qu'on a quand un homme vous sourit des lèvres et non des yeux.

Un soir, nous étions allés faire une partie de billard dans la salle de l'Hôtel Central. Nous sommes exactement de la même force, et nous nous serions beaucoup amusés sans cette étrange bizarrerie de caractère qu'il a.

Il s'était montré fort maussade pendant tout le jour ; il faisait semblant de ne pas entendre ce que je lui disais, ou bien il répondait par des monosyllabes et avait l'air d'un nuage chargé de foudre.

J'étais résolu à ne pas avoir de querelle, de sorte que je ne faisais aucune attention à ses provocations incessantes et au lieu de le calmer, on eût dit que cette manière d'agir ne le rendait que plus agressif.

A la fin de la partie, n'ayant plus que deux points à faire pour gagner, je fis tomber la bille blanche qui était sur le bord de la blouse. Il s'écria que c'était de la supercherie. Je soutins que ce serait agir en dupe que de s'abstenir de faire cela, quand on était presque à points égaux, et comme il continuait à faire des observations j'en appelai au mar-

queur, qui exprima la même opinion que moi.

Cette opposition accrut sa mauvaise humeur, il s'emporta jusqu'au langage le plus violent, et m'apostropha dans les termes les moins mesurés.

Je lui dis :

— Si vous avez quelque chose à me dire, Cullingworth, sortez dans la rue, et dites-le alors. C'est une goujaterie de parler ainsi devant le marqueur.

Il leva sa queue, et je crus qu'il allait m'en frapper, mais il la jeta à terre à grand bruit et lança une demi-couronne à l'homme.

Lorsque nous fûmes dans la rue, il reprit un ton plus hargneux que jamais.

— En voilà assez, Cullingworth, lui dis-je, j'ai toléré jusqu'à présent plus que je ne saurais en souffrir.

Nous étions à ce moment dans la zone brillamment éclairée d'une fenêtre de magasin.

Il me regarda, une première fois, puis une seconde, comme s'il ne savait pas quel parti prendre.

A chaque instant je m'attendais à me voir obligé de me colleter en pleine rue avec un homme qui était mon associé dans l'exercice de la médecine.

Je me gardai de toute provocation, mais je me tins attentivement sur le qui-vive.

Soudain, à mon grand étonnement, il éclata de rire (et d'un rire qui fit que les gens s'arrêtèrent de l'autre côté de la chaussée) et passant son bras sous le mien, il m'entraîna au bout de la rue.

— Quel diable de caractère vous avez, Munro, dit-il. Par Dieu, il ne fait pas bon sortir avec vous. Je ne sais jamais ce que vous êtes sur le point de faire. Eh mais, vous avez tort de vous emporter

avec moi, car je suis tout disposé à vous rendre service, comme vous le verrez bien avant d'en avoir fini avec moi.

Je vous ai conté cette petite scène triviale, Bertie, pour vous montrer de quelle étrange façon Cullingworth fait surgir des querelles avec moi.

Soudain, sans l'ombre d'une provocation, il prend le ton le plus blessant, et quand il voit que je suis sur le point de perdre patience, il tourne la chose en blague.

Cela s'est répété plus d'une fois depuis peu de temps, et quand je place à côté de ces procédés les changements dans l'attitude de Mistress Cullingworth, il y a bien quelque raison de croire qu'il est arrivé quelque chose qui a produit cette modification dans nos rapports.

Que peut bien être ce quelque chose ? Je vous donne ma parole que je ne m'en doute pas plus que vous. Mais d'une part leur froideur, et de l'autre ma désagréable correspondance avec ma mère, me font souvent regretter vivement de n'avoir point accepté l'offre de la compagnie sud-américaine.

Cullingworth est occupé à préparer le numéro de notre nouveau journal. Il a poussé l'affaire avec son énergie coutumière, mais il n'est pas assez au courant des affaires locales pour pouvoir écrire sur ce sujet, et on peut se demander si il trouvera le moyen d'intéresser les gens d'ici avec autre chose.

Pour le moment nous sommes décidés à faire marcher le journal à nous seuls.

La clientèle nous prend sept heures par jour, nous bâtissons une écurie, et à nos moments per-

dus nous tirons à la cible sur notre bouclier magnétique de marine, dont Cullingworth est encore enchanté, bien qu'il parle de le perfectionner encore avant de le soumettre à l'Amirauté.

Son esprit est lancé plutôt dans la direction de l'architecture navale pour le moment, et il s'est occupé d'une invention ingénieuse pour empêcher les navires en bois d'être mis hors de combat par le feu de l'artillerie.

Je ne faisais pas grand cas de son bouclier magnétique, parce que selon moi, en admettant qu'il obtint tout les résultats qu'il en attendait, cela n'aboutirait qu'à faire substituer à l'acier un autre métal pour la fabrication des obus.

Le nouveau projet a toutefois quelque chose de plus pour se faire agréer. Voici l'idée, exprimée dans son propre langage, et comme il n'a guère parlé d'autre chose pendant ces deux derniers jours, je dois bien me le rappeler.

— Mon garçon, si vous avez placé votre cuirasse ici, elle sera percée, dit-il. Faites-là en acier, d'une épaisseur de quarante pieds, et je fabriquerai un canon qui la réduira en poudre dentifrice. Elle se dissiperait de tous côtés, et ferait tousser les gens dès que j'aurais tiré un coup dessus. Mais vous ne pouvez pas percer une cuirasse qui ne se met en place que quand le coup l'a traversée. A quoi cela sert-il ? Eh bien, ça sert à empêcher l'eau d'entrer. Voilà l'essentiel, après tout, j'appelle cela l'écran à ressort Cullingworth. Eh ! Munro, qu'en dites-vous. Je ne donnerais pas cette idée-là pour un quart de million sterling. Vous voyez comment ça agit. Des volets à ressort sont fixés tout le long du haut des bastingages, à l'endroit où

on mettait jusqu'à présent les hamacs. Ils sont divisés par sections, mettons trois pieds de large, et on peut les faire descendre jusqu'au niveau de la quille. Très bien. L'ennemi lance un projectile à travers la section A du bord. Le volet de la section A est descendu. Ce n'est qu'une mince pellicule, comme vous voyez, mais cela suffit pour remplir temporairement le rôle d'obturateur. L'ennemi donne des coups de bélier dans les sections B, C, D du flanc. Qu'arrivera-t-il? Que vous coulez à pic? Pas du tout, vous abaissez les sections B, C, D, de l'écran à ressort Cullingworth, ou bien vous arrive-t-il de vous crever contre un récif? Même manœuvre. C'est un plaisant spectacle de voir couler un gros navire, alors qu'il suffirait de cette simple précaution pour le mettre entièrement en sûreté. Et c'est tout aussi bon pour les cuirassés. Souvent un projectile étoile leur blindage et fait entrer l'eau sans qu'ils aient été brisés. Descendez vos écrans, et tout ira bien.

Voilà son idée. Il est tout occupé de construire un modèle, qu'il fabrique avec les ressorts des corsets de sa femme.

Cela vous a un air de vraisemblance, mais il a une façon de donner à n'importe quoi un air de vraisemblance, pour peu qu'il puisse battre des mains et pousser des mugissements.

Nous écrivons tous les deux des feuilletons, mais je crains bien que le résultat ne donne un démenti à sa théorie, qu'on peut faire n'importe quoi, avec la volonté de le faire.

Je trouvais le mien par trop mauvais (j'ai fait neuf chapitres) mais Cullingworth déclare qu'il a déjà lu tout cela, et que c'est beaucoup trop conventionnel.

— Il faut que nous saisissons l'attention dès le début, dit-il.

Certainement, le sien est construit de manière à obtenir ce résultat, car cela me fait l'effet d'un fouillis monstrueux. La fin de son premier chapitre est le seul passage supportable qu'il ait écrit.

Un vieux baronnet filou fait courir des chevaux et joue contre lui-même. Son fils, qui va justement atteindre sa majorité, est un innocent jeune homme. On vient d'apprendre le résultat de la grande course de l'année.

« Sir Robert entra dans la pièce d'un pas chancelant, les lèvres sèches.

« — Mon pauvre enfant ! s'écria-t-il, préparez-vous au pire.

« — Notre cheval a perdu ! s'écria le jeune héritier, en s'élançant de sa chaise.

« Le vieillard, dans l'excès de son angoisse, se jeta sur le tapis.

« — Non, non, cria-t-il, il a gagné.

Mais la plus grande partie de ce feuilleton ne vaut pas grand'chose, et chacun de nous est d'avis que l'autre n'a aucun talent pour le roman.

Voilà l'état de nos relations, voilà de ces menus détails comme vous les aimez, dites-vous. Mais il faut en venir à vous parler du grand, grand changement dans mes affaires, et à vous dire comment il est arrivé.

Je vous ai dit les étranges accès de bouderie de Cullingworth et comment il devenait de jour en jour plus maussade.

Eh bien, ce matin, je crois que la chose a atteint son point culminant.

Pendant que nous nous rendions dans nos cabi-

nets de consultation, je ne pus tirer un seul mot de lui.

La maison était bondée de clients, mais ce qui m'en revenait était plutôt au-dessous de la moyenne.

Quand j'eus fini, j'ajoutai un chapitre à mon feuilleton, et j'attendis que lui et sa femme fussent prêts à rapporter à la maison le sac d'argent quotidien.

Il était trois heures et demie quand ils eurent fini.

Je l'entendis trépigner dans le corridor.

Un instant après, il entra chez moi en faisant claquer la porte.

Je vis aussitôt qu'un dénoûment quelconque allait se produire.

— Munro, cria-t-il, la clientèle s'en va au diable.

— Ah ! fis-je, et comment cela ?

— Elle s'en va par petits morceaux, Munro. J'ai noté les chiffres, et je sais ce que je dis. Il y a un mois, je faisais six cents livres par semaine, puis je suis descendu à cinq cent quatre-vingts, puis à cinq cent soixante-quinze ; j'en suis maintenant à cinq cent soixante, que dites-vous de cela ?

— A parler franchement, répondis-je, je n'en dis pas grand'chose. Voici l'été qui vient. Vous perdez tous vos refroidissements, vos rhumes, vos maux de gorge. Il n'est pas de clientèle qui ne baisse en ce moment de l'année.

— Tout cela, c'est fort bon, dit-il en arpentant la pièce, les mains enfoncées dans ses poches, et ses gros sourcils broussailleux joints ensemble, vous pouvez expliquer la chose ainsi, mais je suis d'un tout autre avis.

— A quoi donc attribuez-vous cela, alors ?

— A vous !

— En quoi ? demandai-je.

— Eh bien ! dit-il, vous voudrez bien reconnaître que c'est là une étrange coïncidence, — si toutefois c'est une coïncidence, mais à partir du jour où vous avez mis votre plaque, la clientèle s'est modifiée dans un sens défavorable.

— Je serais désolé qu'il me faille voir là la cause et l'effet, répondis-je. En quoi pensez-vous que ma présence ait pu vous faire du tort ?

— Je vais vous le dire franchement, mon vieux, dit-il, en prenant cette espèce de sourire forcé où je trouve toujours, quoi que je fasse, quelque chose de narquois, vous savez un grand nombre de mes clients sont de simples campagnards, à moitié idiots, je le veux bien, mais enfin la demi-couronne d'un imbécile vaut autant qu'une autre demi-couronne. Ils viennent à ma porte, ils y voient deux noms, et alors leur gueule d'imbéciles s'allonge, et ils se disent entre eux : « Voilà qu'ils sont deux. C'est le Docteur Cullingworth que nous tenons à voir, mais si nous entrons, nous pourrions tout aussi bien avoir affaire au Docteur Munro », de sorte que parfois ils prennent le parti de ne pas entrer du tout. Puis il y a les femmes. Les femmes, ça ne se soucie pas plus que d'un fétu que vous soyez Salomon en personne ou un échappé d'une maison de fous. C'est pour elles une affaire de personne. Vous les attirez, ou bien vous ne les attirez pas. Je sais comment les manier, mais elle ne viendront pas, si elles supposent qu'elles auront affaire à quelque autre. Voilà à quoi j'attribue la baisse.

— Eh bien, dis-je, voilà qui est aisé à arranger.

Je sortis de la chambre, et descendis, ayant derrière moi Cullingworth et sa femme.

Je me rendis dans la cour, je pris un gros marteau, et allai à la porte de la façade, toujours suivi du couple.

Je passai sous la plaque le bout fendu du marteau, j'exerçai une forte pesée qui descella l'objet, et le fit tomber à terre avec un grand bruit de ferraille.

— Voilà qui n'interviendra plus dans vos affaires, dis-je.

— Que comptez-vous faire maintenant ? demanda-t-il.

— Oh ! je trouverai de l'occupation de reste. Ne vous tourmentez pas de cela, répondis-je.

— Oh ! mais voilà qui est bien ennuyeux, dit-il, en ramassant la plaque. Montons, et voyons où nous en sommes.

Nous nous remîmes en file, lui, ouvrant la marche, et ayant sous le bras la grande plaque de laiton, avec l'inscription « Docteur Munro » puis la petite femme, et en arrière votre serviteur fort troublé, fort embarrassé.

Lui et sa femme s'assirent sur la table de bois blanc, dans la chambre des consultations, on eût cru voir un faucon et une tourterelle sur le même perchoir. Moi j'étais adossé à la cheminée, les mains dans les poches.

Rien de plus prosaïque, de plus sans-façon que cette scène, mais je savais bien que j'étais dans un moment critique de ma vie.

Jusqu'alors, il s'était agi seulement de choisir entre deux routes, mais maintenant ma piste principale avait disparu soudain, et il me fallait

revenir sur mes pas et trouver un chemin de traverse.

— Voilà où nous en sommes, Cullingworth, dis-je, je vous suis très reconnaissant, ainsi qu'à vous, Mistress Cullingworth, de toute votre bonté et de vos souhaits bienveillants, mais je ne suis pas venu ici pour faire baisser votre clientèle, et après ce que vous m'avez dit, il m'est absolument impossible de continuer à travailler avec vous.

— Eh bien, mon garçon, dit-il, de mon côté, je suis porté à croire que nous nous tirerons mieux d'affaire séparément, et c'est aussi l'avis de Hetty. Seulement, elle est trop polie pour le dire.

— Le moment est venu de parler clairement, répondis-je, et nous pouvons nous comprendre parfaitement l'un l'autre. Si j'ai causé quelque tort à votre clientèle, je vous assure que j'en suis très sincèrement fâché et je ferai tout mon possible pour le réparer. Je ne saurais en dire davantage.

— Quelles sont vos intentions maintenant ? demanda Cullingworth.

— Ou bien je m'embarquerai, ou bien je tâcherai de me créer une clientèle à moi seul.~

— Mais vous n'avez pas d'argent.

— Vous n'en aviez pas non plus quand vous avez commencé.

— Ah ! c'était différent. Toutefois, il peut se faire que vous ayez raison. Vous trouverez qu'il y a bien du tirage pour débiter.

— Oh ! j'y suis tout à fait préparé.

— Eh ! bien, Munro, vous savez que, je me sens responsable à votre égard jusqu'à un certain point, puisque je vous ai décidé l'autre jour à refuser cette place à bord.

— C'était dommage, mais on n'y peut plus rien.

— Nous devons faire de notre mieux pour que vous ayez une compensation. Maintenant je vais vous dire ce que je suis prêt à faire. J'en causais ce matin même avec Hetty, et elle a été de mon avis. Si nous vous avançons une livre par semaine, jusqu'au jour où vous pourrez marcher tout seul, cela vous encouragerait à vous créer une clientèle, et vous nous rembourseriez dès que vous seriez en état de le faire.

— Voilà qui est bien bon de votre part, dis-je, si vous le voulez bien, nous en resterons là pour le moment. J'irai faire tout seul une petite promenade et j'y réfléchirai.

Ce jour-là, les Cullingworth firent tous seuls le parcours du quartier des médecins avec le sac de la recette.

Pour moi, j'allai au parc.

Je m'assis sur un des bancs. J'allumai un cigare et je me mis à réfléchir sur la situation.

Mon sort me consterna tout d'abord, mais l'air embaumé, les parfums du printemps, les fleurs qui s'entr'ouvraient, tout cela me remonta.

J'ai commencé ma dernière lettre à la lueur des étoiles, et je suis tout disposé à finir celle-ci au milieu des fleurs, car c'est là une société bien précieuse à qui se sent abattu.

La plupart des choses de ce monde, depuis la beauté féminine jusqu'à la saveur d'une pêche, semblent être les amorces avec lesquelles la Nature attire ses sots goujons. Ils mangent, ils se multiplient, et ils s'empressent de s'engager, de leur propre gré, par plaisir dans la route qui a été tracée devant eux. Mais le parfum et la beauté de la

fleur ne recèlent aucune amorce. Elle n'a point d'arrière-pensée dans son charme.

J'étais donc assis et en train de ruminer.

Au fond du cœur je ne croyais pas qu'une baisse aussi insignifiante eût donné l'alarme à Cullingworth.

Il était impossible que ce fût la raison réelle qui le poussât à me faire abandonner la pratique. Sans doute il avait trouvé que je le gênais dans sa vie domestique, et il avait inventé ce prétexte pour me renvoyer.

Quel que fût le motif, il n'en restait pas moins suffisamment clair que toutes mes espérances de créer une clientèle chirurgicale, qui devrait se développer parallèlement à la sienne, étaient détruites.

Tout bien considéré, et après avoir songé à l'opposition de ma mère, aux discussions continuelles que nous avions eues pendant les dernières semaines, je n'étais pas très fâché.

Au contraire, j'éprouvai dans la région de la rate un brusque et singulier frisson de contentement, et comme une bande de corneilles passait au-dessus de moi en croassant, dans mon débordement de gaité, je joignais mes croassements aux leurs.

En revenant, je me demandai jusqu'à quel point je devais profiter de l'offre d'argent que m'avait faite Cullingworth.

Ce n'était pas grand'chose, mais ce serait commettre une folie que débiter sans cela, car j'avais envoyé à la maison le peu que j'avais mis de côté chez Horton.

Je n'avais pas plus de six livres à moi. Je me dis que cet argent serait une somme insignifiante

pour Cullingworth, avec ses forts revenus, tandis que pour moi, il n'en serait pas de même, tant s'en fallait.

Je le lui rembourserais dans un an ou deux au plus tard.

Peut-être me tirerais-je assez bien d'affaire pour être tout de suite en état de m'en passer.

Il était absolument hors de doute que c'était grâce aux représentations de Cullingworth, où il faisait miroiter l'avenir qui m'attendait à Bradfield que j'avais refusé l'avantageuse nomination à bord de la *Decia*. Je pouvais donc écarter tous scrupules à accepter de lui une aide passagère.

A mon retour, je lui dis que je m'étais décidé à agir ainsi, et je le remerciai en même temps de sa générosité.

— C'est très bien, dit-il. Hetty, ma chère, faites venir une bouteille de champagne: Que nous buvions à la nouvelle entreprise du docteur Munro!

On eut dit qu'il ne s'était passé que quelques jours depuis qu'il avait bu à mon entrée dans l'association, et voilà que nous étions trois, les trois mêmes personnes, à boire encore au succès que j'aurais en le quittant.

J'ai bien peur que cette seconde cérémonie n'ait été accomplie avec plus de sincérité que la première.

— Il faut que maintenant je fasse le choix de l'endroit où je débiterai, remarquai-je. Ce qu'il me faut, c'est une jolie petite ville où toute la population se compose de gens riches et mal portants.

— Je suppose que vous ne tenez guère à vous installer ici, à Bradfield, demanda Cullingworth.

— Je ne trouve pas que ce soit bien opportun. Si je vous ai fait du tort comme associé, je pourrais vous en faire davantage comme concurrent. Si je réussissais, cela pourrait être à vos dépens.

— Eh bien, dit-il, choisissez votre ville. Pour mon offre, je la maintiens toujours.

Nous ouvrîmes un atlas, et nous déployâmes sur la table la carte d'Angleterre.

J'avais là, sous les yeux, des cités et des villages, aussi rapprochés les uns des autres que des tâches de rousseur et pourtant rien ne m'indiquait que j'eusse à choisir telle localité plutôt que telle autre.

— A mon avis, dit-il, il faudrait un endroit où il y ait une population assez forte pour que vous puissiez agrandir votre clientèle.

— Et que ce ne soit pas trop près de Londres, ajouta Mitress Cullingworth.

— Et avant tout, que ce soit une localité où je ne connaisse personne, dis-je. Il me sera aisé de traverser la saison des privations, mais je ne pourrais pas sauver les apparences devant des visiteurs.

— Que diriez-vous de Stockwell, fit Cullingworth en indiquant du bout d'ambre de sa pipe une ville à une trentaine de milles de Bradfield.

J'avais à peine entendu nommer cette localité, mais je levai mon verre.

— Eh bien ! buvons à Stockwell, m'écriai-je. Demain matin je me rends à Stockwell pour prospecter.

Nous portâmes tous le toast, (ainsi que vous le ferez à Lowell, quand vous lirez ceci). La chose est convenue, et vous pouvez compter que je vous enverrai des détails très circonstanciés sur le résultat.

XI

DIXIÈME LETTRE

Cadogan-Terrace, n° 1.
Birchesspool, 21 mai 1882.

Mon cher vieux camarade, il est arrivé quantité de choses, et il faut que je vous mette entièrement au fait.

La sympathie est une étrange chose, car je ne vous vois jamais, et le fait que vous, habitant lointain de la Nouvelle-Angleterre, vous prenez un intérêt si vif à mes actions et à mes pensées, me rend l'existence bien plus intéressante à moi-même dans la vieille Angleterre.

Quand je pense à vous, je me sens un bon bâton dans la main droite.

L'inattendu est survenu d'une façon si persistante dans mon existence, qu'il ne mérite plus que je l'appelle ainsi.

Vous vous rappelez, que, dans ma dernière lettre, j'avais reçu mon congé et que j'étais à la veille de partir pour la petite ville campagnarde de Stockwell, pour voir s'il y avait quelques indices de possibilité de s'y faire une clientèle.

Eh bien ! dans la matinée, pendant que je mettais quelques effets dans un sac de voyage, j'entends

frapper timidement à ma porte, et je vois entrer Mistress Cullingworth en camisole et ses cheveux répandus sur son dos.

— Auriez-vous la bonté de descendre, et de venir voir James, Docteur Munro, dit-elle. Il a passé une nuit bien étrange et je crains qu'il ne soit malade.

Je descendis, et je vis que Cullingworth avait la figure assez rouge et un regard quelque peu égaré.

Il était assis dans son lit, le devant de sa chemise de nuit ouverte et montrant un triangle de poitrine velue.

Il avait sur la couverture, devant lui, une feuille de papier, un crayon et un thermomètre médical.

— Une chose diablement intéressante, Munro, dit-il. Venez, regardez-moi cette courbe de la température. Je l'ai prise de quart d'heure en quart d'heure, depuis que le sommeil m'a fui, et avec ses hauts et ses bas, on dirait une chaîne de montagnes dans les livres de géographie. Nous allons droguer ça, et, Munro, je vous réponds, par Crums, que nous allons faire une révolution dans toutes leurs théories sur la fièvre. J'écirai, d'après mes observations personnelles, une brochure qui mettra au rancart tous leurs livres; il faudra qu'ils les dépècent et les emploient à envelopper des sandwiches.

Il parlait de l'accent rapide et confus d'un homme dont l'état va devenir grave.

J'examinai la courbe, et vis qu'il dépassait 102 degrés¹. Son pouls bondissait sous mes doigts et sa peau échauffait fortement la mienne.

1. Fahrenheit, soit 38° 88 centigrade. (Note du traducteur).

— Quels symptômes? dis-je en m'asseyant près de son lit.

— Langue comme une râpe de noix muscade, dit-il en la tirant, céphalalgie frontale, douleurs rénales, défaut d'appétit, et sensation d'un rat qui mordillerait mon coude gauche. C'est tout ce que nous avons noté pour le moment.

— Je vais vous dire ce qu'il en est, Cullingworth, répondis-je. Vous avez un léger accès de fièvre rhumatismale, et il vous faudra rester couché un peu de temps.

— Rester couché! Qu'on me pendre plutôt, s'écria-t-il. J'ai cent personnes à voir aujourd'hui. Mon garçon, il faudrait que je descende, quand même la mort me tiendrait à la gorge. Je n'ai pas créé une clientèle pour la voir détruite par un peu d'acide lactique.

— Mon cher James, dit sa femme de sa voix roucouillante, vous n'auriez pas de peine à vous en faire une autre. Il faut suivre le conseil du Docteur Munro.

— Eh bien, dis-je, vous avez besoin qu'on vous soigne, et votre clientèle a besoin d'être soignée. Je suis parfaitement prêt à faire l'un et l'autre. Mais je ne veux pas en prendre la responsabilité, à moins que vous ne me donniez votre parole que vous ferez ce qu'on vous dira.

— S'il me faut être drogué, ce doit être par vous, mon garçon, dit-il, car si je venais à tourner de l'œil sur la place publique, il n'y a pas un collègue ici qui voudrait faire quelque chose de plus que de signer mon certificat. Par Crums, s'ils venaient ici pour me soigner, ils seraient capable de faire un mélange des sels et d'acide oxalique, car

il ne se gaspille pas beaucoup d'affection entre nous. Mais il faut tout de même que je descende pour la clientèle.

— Il ne saurait en être question ! Vous voyez d'ici la série des phénomènes ! Vous aurez l'endocardite, la thrombose, les abcès métastatiques. Vous connaissez le danger aussi bien que moi.

Il se laissa tomber sur son lit, en riant.

— Je prends mes maux un à un, pas davantage, merci, dit-il, je ne suis pas avide au point de les vouloir tous à la fois. Eh ! Munro, quel est le pauvre diable qui n'a pas eu mal aux reins un jour ou l'autre.

Son rire secouait les quatre montants de son lit.

— Faites ce que vous voudrez, mon garçon, mais je vous le dis, faites-y bien attention, s'il arrive quelque accident, pas de singeries sur ma tombe. Si vous vous permettez seulement d'y placer une pierre, Munro, je reviendrai en pleine nuit me planter sur le creux de votre estomac.

Il se passa près de trois semaines avant qu'il fût en état de se lever.

Après tout, comme malade, il n'était point si désagréable. Toutefois il compliquait assez souvent mon traitement en y introduisant toutes sortes de potions et de poudres, et en faisant des expériences sur ses propres symptômes.

Il était impossible de le tenir tranquille, et nous n'arrivions à lui faire garder le lit qu'en lui permettant de faire tout le travail qu'il pouvait faire dans cette position.

Il écrivait beaucoup, faisait des modèles de son écran breveté, tirait des coups de pistolet sur son

bouclier magnétique, qu'il avait fait installer sur la cheminée. Mais la nature lui avait donné une constitution d'acier, et il se débarrassa de sa maladie plus promptement, plus complètement que ne l'eût fait le plus docile de ses malades.

Pendant ce temps-là, Mistress Cullingworth et moi, nous nous occupâmes de la clientèle.

J'étais condamné à un échec piteux dans le rôle de son remplaçant. Les gens n'avaient aucune confiance en moi. Je sentais que je faisais l'effet de l'eau claire bue après le champagne.

Je ne savais pas les haranguer du haut de l'escalier, ni les bousculer, ni faire des prédictions aux femmes anémiques.

J'étais beaucoup trop solennel, trop réservé, après ce qu'ils étaient accoutumés à voir.

Néanmoins je pratiquai le système de mon mieux, et je ne crois pas que quand il fut en mesure de reprendre son travail, il ait trouvé un changement inquiétant dans la clientèle.

Il m'était impossible de m'abaisser à des moyens qui ne fussent point professionnels, mais je fis de mon mieux pour maintenir le mécanisme en marche.

Oui, j'en conviens, je suis un fort mauvais conteur, mais je tâche de serrer la vérité d'aussi près que possible.

Si, seulement, je savais lui donner des couleurs voyantes, je pourrais faire d'une partie de cela une lecture agréable. Je puis marcher très bien quand je n'ai à suivre qu'une route, mais quand je me vois obligé de bifurquer sur une autre série d'événements, alors je comprends ce que Cullingworth veut dire, quand il affirme que je ne serai

jamais en état d'acheter seulement des plumes, avec ce que je gagnerai comme littérateur.

La seconde série consiste en ceci : c'est que j'ai écrit à ma mère, ce même soir où je vous ai écrit ma dernière lettre. Je lui disais que désormais il n'y aurait plus l'ombre d'un désaccord entre nous, parce que tout était arrangé et que j'allais, sans retard, me séparer de Cullingworth.

Puis, à deux ou trois courriers d'intervalle, il me fallut écrire de nouveau pour annoncer que mon départ était ajourné à une époque indéfinie, et qu'en ce moment-là, j'avais toute la clientèle sur les bras. Et cela irrita vivement la bonne vieille dame.

Je ne suppose pas qu'elle ait bien compris que c'était là une nécessité passagère, et qu'il m'était absolument impossible de laisser Cullingworth dans le pétrin.

Elle garda le silence pendant près de trois semaines, puis elle écrivit une lettre fort piquante (et elle manie les adjectifs avec dextérité, quand elle s'en mêle.) Elle alla jusqu'à traiter Cullingworth de banqueroutier frauduleux, et à dire que j'avais entraîné dans la boue l'honneur de la famille par mon association prolongée avec lui.

Cette lettre arriva le matin même du dernier jour où mon malade dut rester à la maison.

Lorsque je rentrai, après le travail, je le trouvai assis en bas, vêtu de sa robe de chambre.

Sa femme, qui était rentrée en voiture, était à côté de lui.

A ma grande surprise, lorsque je le félicitai d'être en état de reprendre le travail, ses façons, qui avaient été pleines de cordialité pendant sa ma-

ladio, furent aussi renfrognées qu'avant notre dernière explication.

Sa femme, elle-même, avait l'air d'éviter mon regard et, en me parlant, elle relevait le menton.

— Oui, je m'y remettrai demain, dit-il. Combien vous dois-je pour vous en être occupé ?

— Oh ! cela rentrait dans la besogne quotidienne, dis-je.

— Merci, mais je préférerais parler strictement d'affaires, répondit-il. De cette manière, on sait où l'on en est, tandis qu'une faveur, c'est une chose qui n'a pas de limites précises. A combien estimez-vous cela ?

— Je n'ai jamais envisagé la chose à ce point de vue.

— Eh bien ! pensez-y maintenant. Un remplaçant m'aurait coûté quatre guinées par semaine ; quatre fois quatre font seize. Mettons vingt. Eh bien, je vous ai promis de vous avancer une livre par semaine, et vous deviez rembourser. Je porte vingt livres à votre crédit, et vous recevrez cela chaque semaine exactement tous les samedis.

— Merci, dis-je, puisque vous vous préoccupez à ce point du côté affaires, vous pouvez arranger la chose ainsi.

Il me fut impossible alors, il m'a été impossible depuis, de savoir ce qui était arrivé, et ce qui a pu le geler ainsi, mais je suppose que le couple avait causé, qu'il en était arrivé à conclure que je m'émancipais trop, que je comptais trop sur la camaraderie, et qu'il fallait rappeler à mon souvenir mon renvoi.

Ils auraient pu y mettre plus de tact.

J'abrège ce long récit, le jour même où Culling-

worth fut en état de reprendre son travail, je partis pour Stockwell, en n'emportant qu'une valise, car il ne s'agissait que d'un voyage d'exploration, et je comptais revenir avec mes bagages, si je voyais quelque sujet d'espérer.

Hélas ! Je n'en vis pas même l'ombre.

Le premier coup d'œil jeté sur cette localité eût glacé l'imagination la plus échauffée.

C'était une de ces petites villes pittoresques d'Angleterre, qui ont une histoire et pas autre chose. Une tranchée romaine et un donjon normand sont ses produits principaux. Mais ce qui m'abasourdit, ce fut de voir la nuée de médecins qui s'était abattue sur cette localité.

Une double rangée de plaques de laiton bordait la rue principale. D'où leur venaient les malades ? Je n'arrivais pas à le concevoir, à moins qu'ils ne fussent les clients les uns des autres.

Le patron du « Taureau », où je fis un modeste déjeuner, m'expliqua jusqu'à un certain point ce mystère, en disant que comme la campagne proprement dite, sans un hameau, s'étendait à vingt milles à la ronde, c'était dans ces fermes isolées que les médecins de Stockwell trouvaient leurs malades.

Pendant que je faisais la causerie avec lui, je vis un homme d'âge moyen, en bottes poussiéreuses, arpenter la rue.

— Voici le docteur Adam, me dit-il. C'est un nouveau venu, mais on dit qu'un de ces jours il aura sa voiture.

— Qu'entendez-vous par un nouveau venu ? demandai-je.

— Oh ! il y a à peine une dizaine d'années qu'il est ici, répondit le propriétaire.

— Merci, fis-je, savez-vous à quelle heure part le premier train pour Bradfield ?

Je revins ainsi, le cœur gros, après avoir fait une dépense de dix ou douze shillings dont je me serais bien passé.

Mon voyage inutile me parut un mince ennui, quand je me rappelai le Stockwellien aux bottes poudreuses, qui commençait à percer après un stage de dix ans.

Je suis capable de parcourir un sentier, si raboteux qu'il soit, mais encore faut-il qu'il conduise quelque part. Quant aux impasses, que le Destin m'en préserve, s'il me veut quelque bien.

Les Cullingworth me reçurent sans cordialité quand je revins.

Il y avait dans la physionomie de l'un et de l'autre une expression singulière, qui me fit croire qu'ils étaient très désappointés de n'avoir point réussi dans cette tentative pour me pousser dehors.

Quand je pense à leur bonne humeur, à leur bonhomie d'il y a quelques jours, et d'autre part, à la réserve qu'ils affectent maintenant, je cherche en vain une explication.

J'ai demandé à brûle pourpoint, à Cullingworth ce que cela signifiait.

Je n'ai obtenu de lui pour toute réponse qu'un rire contraint et quelques sottises au sujet de la finesse de mon épiderme. Je crois bien être l'homme le moins disposé à se fâcher qu'il y ait au monde, quand il n'y a pas de quoi ; en tout cas il est certain que j'en finirai en quittant Bradfield tout de suite.

Pendant que je faisais le trajet de retour de Stockwell, il m'était venu à la pensée que Birches-

pool serait un endroit favorable, il en résulta que dès le lendemain je me mis en route, en emportant mes bagages, après avoir définitivement pris congé de Cullingworth et de sa femme.

— Vous pouvez compter sur moi, mon garçon, dit Cullingworth, avec un reste de sa cordialité d'autrefois, comme nous nous serrions les mains en partant, cherchez une maison convenable, dans un quartier central. Faites poser votre plaque et tenez-vous agrippé de tous vos ongles. Ne demandez rien jusqu'au jour où vous aurez un engagement, et surtout point de ces scrupules professionnels, sinon vous êtes un homme coulé. Je pourvoirai à ce que vous n'arrêtiez pas la machine faute de charbon.

Muni de cette assertion rassurante, je les quittai sur le quai de la gare de Bradfield.

Ce langage a l'air bienveillant, n'est-ce pas ?

Et cependant, à l'idée de prendre cet argent, j'éprouve un frémissement nerveux dans tout le corps. Si je trouve que je puis vivre de pain et d'eau sans avoir recours à lui, je n'en accepterai plus. Mais m'en priver actuellement, ce serait agir comme l'homme qui, ne sachant pas nager, jetterait sa ceinture de sauvetage.

J'eus du temps de reste, pendant que je me rendais à Birchespool, pour réfléchir à mon avenir et à ma situation présente.

Mes bagages se composaient d'une grande plaque de laiton, d'une petite malle de cuir et d'un carton à chapeau.

La plaque, sur laquelle était gravé mon nom, était placée dans le filet au-dessus de ma tête ; ma malle contenait un stéthoscope, quelques livres de médecine.

cine, mon autre paire de bottes, deux habillements complets, mon linge et mon nécessaire de toilette.

Avec cela et les cinq livres dix-huit shillings qui restent dans ma bourse, je me mettais en route pour me faire une place au soleil, et gagner le droit de vivre de mes semblables. Mais au moins avais-je devant moi la perspective de me créer une situation un peu stable, et si cela me faisait entrevoir une phase de pauvreté et de privations, du moins cette phase serait aussi celle de la liberté.

Je n'aurais pas devant moi une Lady Saltire, prenant de grands airs, parce que j'aurais mes idées personnelles sur les choses, pas de Cullingworth pour fondre sur moi à propos de riens. Je m'appartiendrais... en toute propriété.

Je fis des cabrioles dans toute la largeur du wagon, à cette pensée.

Après tout, j'avais tout à gagner, rien à perdre, dans ce vaste monde. Et je possédais jeunesse, vigueur, énergie, toute la science médicale tassée entre mes deux oreilles. Je me sentais aussi plein d'ardeur que si j'allais prendre possession d'une clientèle toute prête à me recevoir.

Il était environ quatre heures du soir, quand j'arrivai à Birchespool, qui est situé à cinquante-trois milles par chemin de fer de Bradfield.

Il peut se faire que ce ne soit là pour vous qu'un nom, et en effet, avant d'y avoir mis le pied, je n'en savais pas davantage. Mais maintenant, je puis vous apprendre que c'est une ville d'environ cent trente mille âmes (à peu près de l'importance de Bradfield) qu'elle est quelque peu manufacturière, qu'elle est située à une heure de distance de la mer, qu'elle a, dans un faubourg aristocratique

de l'ouest, une source minérale, et que le pays environnant est remarquablement beau.

C'est un endroit assez petit pour avoir sa physiologie propre et assez grand pour qu'on y ait de la solitude, et c'est toujours un avantage considérable que possèdent les villes par rapport à la campagne avec sa publicité de commérages désagréables.

Quand je fus descendu sur le quai de la gare de Birchespool, avec ma plaque de laiton, ma malle et ma boîte à chapeau, je m'assis et je me demandai par où je devais commencer.

Chaque penny devait être pour moi de l'importance la plus essentielle et il me fallait combiner des plans proportionnés à la minceur de ma bourse.

Comme j'étais en train de réfléchir, il se présenta un spectacle intéressant : j'entendis une explosion de bravos, le tintamarre d'une fanfare, de l'autre côté de la gare, puis je vis les sapeurs et les premiers rangs d'un régiment, s'avancant d'un pas régulier sur le quai. Ils portaient des casques de liège et allaient partir pour Malte, en prévision d'une guerre possible en Egypte.

C'étaient de jeunes soldats, des Anglais, à en juger par leurs parements blancs; ils avaient un colonel dont les moustaches allaient jusqu'à ses épaules, et nombre de sous-officiers aux figures fraîches, aux longues jambes.

Je me rappelle surtout un des sergents de la garde du drapeau. C'était un homme d'une taille immense, à la figure féroce, qui s'appuyait sur son fusil Martini, pendant que deux petits minets blancs sortaient la tête des poches de son havresac, par dessus son épaule.

Je fus si ému à la vue de ces adolescents qui partaient faire de leur mieux pour leur cher et vieux pays, que je sautai sur ma malle, ôtai mon chapeau, et leur lançai trois bravos.

Au premier, les gens qui se trouvaient près de moi me jetèrent des regards de bœufs. On eût dit une rangée de vaches par-dessus un mur. Au second, plusieurs m'imitèrent, et au troisième, ma voix fut complètement couverte.

Alors je fis demi-tour pour revenir à mes affaires, laissant les petits soldats aller aux leurs, et je me demandai qui, d'eux ou de moi, aurait à soutenir la lutte la plus dure et la plus obstinée.

Je laissai mes bagages à la consigne, et sautai dans un tramway qui passait devant la gare. J'avais l'intention de chercher un logement, car cela me paraissait devoir être moins cher que l'hôtel.

Le conducteur s'intéressa à mes besoins, de cette façon toute personnelle, qui me porte à penser qu'en Angleterre, les classes les plus pauvres doivent figurer parmi les êtres les plus bienveillants de la création.

Gens de police, facteurs, employés de chemins de fer, conducteurs d'omnibus, comme tous sont bons garçons et bons camarades !

Celui-là n'eut plus que la préoccupation de bien calculer toute chose. Cette rue-ci était centrale, mais chère ; cette autre était peu fréquentée, mais bon marché. A la fin, il me déposa dans une sorte de passage d'une élégance modeste, qu'on appelait Cadogan Terrace et il m'engagea à le parcourir dans toute sa longueur et à voir si j'y trouverais mon affaire.

Je ne pouvais me plaindre de n'avoir qu'un

choix restreint ; les écriteaux « à louer » ou « logement » s'étalaient à une fenêtre sur deux.

J'entrai dans la première maison qui me parut séduisante et j'interviewai la vieille dame, d'intelligence un peu obtuse et de dispositions un peu cupides, qui en était la propriétaire. J'y pouvais avoir une chambre à coucher-salon pour treize shillings par semaine.

Comme c'était la première fois que je louais une chambre, je n'étais nullement capable d'apprécier si c'était cher ou bon marché, mais après réflexion, je conclus pour la première hypothèse. Je levai les sourcils, pour voir ce que produirait ce signe de surprise et aussitôt la vieille dame descendit à dix shillings six pence.

J'essayai un nouveau coup d'œil et une exclamation d'étonnement, et comme cette fois elle en demeura à ce prix, je me rendis compte que j'avais touché le fond.

— Vos chambres sont-elles très propres ? demandai-je, car j'apercevais des panneaux lambrissés qui rendaient beaucoup d'hypothèses admissibles.

— Très propres, monsieur.

— Pas de punaises ?

— Les officiers de la garnison viennent ici de temps en temps.

Cela leva tous mes scrupules. Cela sonnait mal mais j'interprétai qu'elle voulait dire qu'il n'y avait pas à discuter la propreté de son logis, puisque messieurs les militaires s'en accommodaient.

Le marché fut donc conclu, et je demandai qu'on me fit du thé dans une heure, pendant que je retournerais à la gare prendre mes bagages.

Un commissionnaire s'en chargea pour huit pence

(ce qui était une économie de quatre pence, sur le prix d'un cab, mon cher) et je me trouvai alors au cœur même de Birchespool, avec une base d'opérations assurée.

De la petite fenêtre de mon logis, je contemplai les cheminées fumantes, les pentes grises des toits d'entre lesquels surgissait çà et là un clocher, et je brandis ma cuiller à thé d'un air de défi dans leur direction : « Vous aurez à venir à bout de moi, dis-je, ou bien je suis homme à faire votre conquête. »

Vous ne vous attendez guère, n'est-ce pas, à ce qu'on ait une aventure le premier soir de l'arrivée dans un pays inconnu ; eh bien, j'en eus une — triviale, je le veux bien, mais assez émouvante tant qu'elle dura.

Certainement, à la lecture, elle vous fera l'effet de celles qu'on trouve dans les livres, mais je puis vous assurer qu'elle se déroula exactement de la façon que je vais vous conter.

Après avoir fini mon thé, j'écrivis quelques lettres, une à Cullingworth, une autre à Horton.

Puis, comme la soirée était superbe, je pris le parti d'aller faire un tour dehors, pour me faire quelque idée de l'endroit où le Destin m'avait déposé.

« Commençons comme nous devons continuer », me dis-je.

En conséquence, j'arborai mon habit noir, je me coiffai de mon haut de forme le plus luisant, et je partis, avec ma canne à poignée de métal qui avait un air fort convenable.

J'allai jusqu'au Parc, qui est le vrai centre de la localité, et tout ce que je vis me parut à mon goût.

La soirée était charmante, l'air d'une douce fraîcheur. Je m'assis et écoutai l'orchestre pendant une heure, en jetant les yeux sur les familles groupées, et me sentant bien seul.

La musique me met presque toujours dans le mode mineur. Il arriva donc un moment où cet état me parut insupportable. Je me levai donc pour rentrer chez moi.

Somme toute, il me semblait que Birchespool était une localité où on pouvait parfaitement vivre heureux.

A un bout de Cadogan-Terrace (où je demeure) il y a un grand espace découvert où se rencontrent plusieurs rues. Le centre de cet espace est occupé par un grand candélabre, placé au milieu d'un large piédestal de pierre, qui a environ un pied de haut, et dix ou douze de large.

Comme je passais près de là, je m'aperçus qu'il se passait quelque chose autour de ce bec de gaz. Un rassemblement s'y était formé. Le milieu de ce groupe était animé d'un mouvement de rotation. Certes, j'étais tout à fait résolu à ne pas me trouver mêlé à une scène de désordre, mais je ne pus m'empêcher de me frayer passage à travers le rassemblement, pour voir ce qu'il y avait.

Ce n'était guère beau à voir.

C'était une femme émaciée, aux vêtements souillés de boue, avec un petit enfant dans les bras. Elle recevait des coups d'une grosse brute que je jugeai être son mari, d'après la façon dont il la caressait.

C'était un de ces gaillards à figure rouge, aux regards noirs qui savent prendre, quand ils veulent, une physionomie des plus méchantes. Evidem-

ment il était à moitié fou d'ivresse, et elle avait cherché à l'entraîner hors de quelque antre.

J'arrivai juste à temps pour le voir lancer un coup de pied à toute volée à la femme, pendant que la foule criait : « C'est honteux ! » en même temps qu'il prenait position avec l'intention évidente d'en lancer un second, malgré les vagues protestations de la foule.

Si cela s'était passé au temps où nous étions étudiants, Bertie, j'aurais foncé droit sur lui, comme vous l'eussiez fait, vous ou n'importe qui.

L'horreur que m'inspira cette brute me donna la chair de poule. Mais je devais songer aussi à ce que j'étais, à l'endroit où j'étais, et à ce que j'y étais venu faire.

Pourtant il y a de ces choses qu'un homme ne saurait endurer.

Aussi je m'avançai d'un pas ou deux, je mis la main sur l'épaule de l'individu, et je lui dis du ton le plus conciliant, le plus bonhomme que je pus prendre.

— Allons, voyons, mon garçon, reprenez possession de vous-même. »

Au lieu de « reprendre possession de lui-même », il me lança un coup à m'assommer.

Pendant un moment je ne sus plus où j'étais.

Il s'était retourné vers moi, prompt comme l'éclair et m'avait frappé à la gorge juste au-dessous du menton, car à cette instant là justement je relevais un peu la tête.

Cela me fit faire une ou deux fois le mouvement d'avaler, je vous en réponds.

Si rapide qu'eût été le coup, je m'étais mis en position de parer, par cette impulsion automati-

que qui vous dirige, pour peu que vous connaissiez un peu de boxe.

Je l'avais fait simplement avec le coude, sans que mon corps fût derrière, mais cela suffit pour le retarder pendant que je m'enquerais de l'état de mon larynx.

Puis, il revint sur moi avec élan.

La foule grossit, avec des cris de joie, et nous fûmes poussés presque dans les bras l'un et l'autre jusqu'à ce grand piédestal dont j'ai parlé.

— Va-z-y, petit... Flanque lui des pains... hurlait la populace, qui ne songeait déjà plus au début de la rixe, et ne voyait qu'une chose, savoir que mon adversaire avait deux pouces de moins que moi.

Voilà donc où j'en étais, mon cher Bertie, quelques heures à peine après mon arrivée en ville, mon haut de forme enfoncé jusqu'aux oreilles, vêtu de l'habit noir qui convient si bien à ma profession, et ganté de chevreau, sur le point de livrer bataille à je ne sais quel butor de bas étage, sur un piédestal, dans un des endroits les plus fréquentés, au milieu d'une cohue hurlante et hostile !

Je vous le demande, était-ce ou n'était-ce pas une déveine cruelle ?

Avant mon départ, Cullingworth m'avait averti que Birchespool était une localité pleine d'animation.

Pendant les quelques minutes qui suivirent, il me parut que c'était la plus animée que j'eusse jamais vue.

L'individu était de ceux qui donnent des coups à tour de bras, mais il était si vigoureux qu'il fallait se tenir sur ses gardes.

Un coup lancé à tour de bras, comme vous le savez, est plus dangereux qu'un coup droit, quand il porte, car l'angle de la mâchoire, l'oreille et la tempe, sont les trois points les plus faibles que vous présentez. Mais je pris toutes mes précautions pour qu'aucun de ses coups n'arrivât à destination ; et d'autre part, je crains bien de ne lui avoir pas fait beaucoup de mal.

Il fonçait sur moi en baissant la tête, et moi, comme un imbécile, je me brisais les poignets sur le sommet de son crâne impénétrable.

Certes, j'aurais dû reculer un peu et lui lancer un coup en dessous, ou bien j'aurais dû le mettre dans une position désavantageuse, mais je dois avouer que je me sentais quelque peu étourdi, secoué par le coup que j'avais reçu, ainsi que par la rapidité avec laquelle s'était engagée l'affaire.

Néanmoins, je reprenais mon sang-froid peu à peu, et je puis dire que j'aurais agi au bon moment d'une façon sensée, si la bataille n'avait pas tourné brusquement dans un autre sens fort inattendu.

Cela fut dû à l'impatience et à l'agitation de la foule.

Les gens qui étaient derrière, et qui voulaient voir tout ce qui se passait, poussaient ceux de devant, de telle sorte qu'une demi-douzaine de ceux qui se trouvaient au premier rang (et parmi eux une femme, à ce que je crois) furent rejetés presque sur nous.

L'un d'eux, un rude gaillard, qui avait l'air d'un matelot, vêtu d'un tricot à manches, se trouva bloqué entre nous.

Dans sa rage aveugle, mon antagoniste lança

à toute volée un coup qui alla tout droit s'abattre sur l'oreille de ce nouveau venu.

— Ah ! bien, espèce de..., hurla le marin.

Et sans perdre un instant, il prit l'affaire à son compte, et se mit à travailler mon adversaire du marteau et de la pinco.

Je ramassai ma canne, qui était tombée parmi la foule, et je me frayai passage jusqu'au dehors d'elle, quelque peu fripé, mais fort content de m'en tirer à si bon compte.

A en juger par les cris que j'entendis, pendant quelques instants avant d'arriver à la porte de mon logis, la bataille continuait plus acharnée que jamais.

Comme vous le voyez, ce fut par le plus grand hasard du monde que je fis ma première apparition, à Birchespool, ailleurs qu'à la barre d'un tribunal de police.

Je n'aurais eu personne pour répondre de moi, si j'avais été arrêté, et j'aurais été traité absolument comme mon antagoniste. Vous devez certainement vous dire que je me suis conduit comme un grand imbécile, mais je serais curieux de savoir s'il m'était possible d'agir autrement.

La seule sensation que j'éprouve maintenant est celle de mon isolement.

Quel heureux gaillard vous êtes, avec votre femme et votre enfant !

Après tout, je vois de plus en plus clairement que l'homme, que la femme sont des créatures incomplètes, fragmentaires, mutilées, tant qu'elles sont séparées. Elles auront beau s'évertuer à se persuader que leur état est le plus heureux, elle ne sont pas moins pleines de vagues inquiétudes, de mé-

contentements obscurs, mal définis, avec de la tendance aux manies mesquines, aux pensées égoïstes. Chacune d'elles, seule, est une créature à moitié faite, en laquelle chaque instinct, chaque sentiment est celui du désir de la moitié qui lui manque. Réunies, elles forment un tout complet, symétrique, et l'esprit de l'un possède la force sur les points où celui de l'autre a besoin d'être étayé.

Souvent je pense que si nos âmes survivent à la mort (et j'en suis convaincu, bien que ma croyance ne repose pas sur les mêmes bases que la vôtre) chaque âme mâle aura une âme femelle attachée à elle ou combinée avec elle, pour la parfaire et lui donner de la symétrie.

C'était l'opinion du vieux Mormon, qui, vous vous le rappelez, en faisait un argument en faveur de sa religion :

— Vous ne pouvez pas emporter vos actions de chemins de fer dans le monde futur, disait-il, mais nous, avec toutes nos femmes et tous nos enfants, nous aurons de quoi faire un bon début dans le monde à venir.

Je suis sûr que vous souriez de moi en lisant ces lignes, du haut de la situation avantageuse que vous donnent vos deux ans de mariage. Il se passera bien du temps avant que je puisse mettre mes idées en pratique.

Allons, bonjour, mon cher vieux camarade. Comme je l'ai dit au commencement, de ma lettre, rien que de penser à vous, cela me fait du bien, et jamais cela n'a été plus vrai qu'en ce moment, maintenant que me voilà seul, dans une ville inconnue, avec les projets les plus vagues, et en face d'un avenir incertain.

Nous différons autant que les deux pôles, vous et moi, et il en a toujours été ainsi, depuis que je vous ai connu. Vous êtes fidèle à votre croyance, je le suis à ma raison, mais votre amitié prouve que les qualités essentielles d'un homme, que ses sympathies pour autrui, dépendent de tout autre chose que d'opinions sur des questions abstraites.

En tout cas, je puis dire, avec une parfaite sincérité de cœur, que je voudrais bien vous voir, avec votre vieux fourneau de pipe de racine de maïs entre les dents, assis dans ce fauteuil de cuir américain à moitié disloqué, avec une odieuse tête de d'hôtel garni derrière vous.

C'est très bien de votre part, de me dire combien vous prenez d'intérêt aux aventures plutôt banales que sont les miennes ; et pourtant si je n'avais pas été assuré de vos dispositions, vous pouvez être certain que je ne me serais jamais hasardé à vous infliger le récit d'aucune d'elles.

Maintenant, mon avenir est tout entier plongé dans l'obscurité, mais il est évident, que la première chose que j'aurai à faire, sera de trouver un logis convenable, et la seconde, de persuader par mon éloquence, mon propriétaire qu'il me laisse m'y installer sans payer d'avance.

Je vais me mettre à cette tâche dès demain matin et vous connaîtrez le résultat.

Croiriez-vous que l'autre jour, j'ai reçu des nouvelles d'Archie Mac-Lagan ? Naturellement il m'écrivait pour me demander de l'argent. Vous devez bien penser si je suis en état de perdre de l'argent. Mais dans un moment d'impulsion hâtive, je lui ai envoyé dix shillings, que je regrette amèrement, la réflexion revenue.

Recevez mes meilleurs souhaits pour vous et pour tous les vôtres, y compris votre ville, votre Etat et votre grand pays.

A vous comme toujours.

J. STARK MUNRO.

XII

ONZIÈME LETTRE

N° 1. Oakley Villas.
Birchepool, 20 Mai 1882.

Birchepool est décidément un endroit charmant, mon cher Bertie, et je devrais le bien savoir, vu que j'ai fait une bonne centaine de milles à pied dans les rues de la ville pendant ces sept derniers jours.

Ses sources minérales étaient fort en vogue, il y a environ un siècle ou plus, et elle a conservé bien des traces de son passé aristocratique, qui n'est pas dépourvu de certaines grâces, comparables à celles d'une comtesse émigrée qui porterait encore la toilette fanée qui, jadis, froufroulait à Versailles.

Je laisse de côté les nouveaux faubourgs, pleins de bruit, avec leurs usines qui sortent de terre, avec

les fortunes qui s'y font, et je vis dans la vieille ville pittoresque et salubre.

La vague de la mode a depuis bien longtemps déjà passé par-dessus, mais en laissant derrière elle un dépôt de morno respectabilité.

On peut voir encore, dans la Grand'Rue, les longs éteignoirs de fer sur les grilles, où les porteurs de torches avaient coutume d'éteindre leurs flambeaux, au lieu de les éteindre en marchant dessus, ou en les frappant sur le pavé, comme c'était l'usage dans les quartiers moins distingués.

On y voit aussi de hautes bornes qui auraient pu servir à Lady Teazle, à Mistress Sneerwell, pour descendre de leur carrosse ou de leur chaise à porteur, sans risquer de salir leurs mignons souliers de satin.

Cela me fait songer combien l'homme est instable dans sa composition chimique. Les accessoires scéniques sont restés en place, en aussi bon état que jadis, tandis que les acteurs se sont dissociés en hydrogène, oxygène, azote et carbone, avec traces de fer, de silice, de phosphore.

Une soucoupe de produits chimiques et trois seaux d'eau, voilà les matières premières dont est faite la belle dame de la chaise à porteurs !

Ce serait un curieux diptyque, si l'on pouvait évoquer cette représentation. D'un côté les beaux de haute naissance, les dames maniérées, les courtisanes intrigants, se poussant, tirant des plans, s'efforçant chacun pour son compte, d'atteindre le but mesquin qu'il a en vue. Puis, faisant un bond par-dessus une centaine d'années, que trouvons-nous dans le coin de ce vieux caveau ? De la margarine, de la cholestérine, des carbonates, des sul-

fates, et des ptomaines. Nous nous en détournons avec dégoût, et en nous éloignant, nous emportons avec nous de ce qui nous a fait fuir.

Toutefois, ne l'oubliez pas, Bortie, j'ai un très profond respect pour le corps humain, et je tiens qu'il a été fort injustement tenu à l'écart et calomnié par les prêtres et les théologiens. « Nos grossières charpentes » ; « notre misérable argile mortelle » ce sont là des façons de parler qui me donnent l'impression du blasphème plutôt que de la pitié.

Ce n'est point faire un compliment au Créateur que de déprécier l'œuvre de ses mains.

Quelle que soit la théorie, ou la croyance qu'on professe au sujet de l'âme, il ne saurait, je suppose, y avoir le moindre doute quant à l'immortalité du corps. La matière peut être transformée (et en ce cas elle peut subir une nouvelle transformation) mais elle ne peut jamais être détruite.

Si une comète venait à heurter ce globule que nous habitons, et à le briser en un milliard de fragments, qui seraient éparpillés à travers tout le système solaire, — si son souffle de feu, en léchant la surface terrestre, la faisait éclater comme la peau d'une orange, eh bien, au bout de cent millions d'années, la plus ténue particule de nos corps existerait, sous d'autres formes et combinaisons, il est vrai, mais ce seraient encore ces mêmes atomes qui composent actuellement le doigt avec lequel je trace ces mots.

C'est ainsi qu'un enfant se sert des mêmes briques de bois pour construire un mur, puis les disperse sur la table, puis en fait une tour, les éparpille de nouveau, et ainsi de suite, avec les mêmes briques.

Mais alors notre individualité ? Je me demande souvent s'il en restera quelque chose d'adhérent à nos atomes, — si la poussière de Johnnie Munro gardera encore quelque chose de lui, et pourra ainsi se distinguer de celle de Bertie Swanborough.

Je crois possible que nous imprégnons de quelque chose de nous-mêmes les unités dont nous sommes construits. Il y a des faits qui tendent à prouver que toute cellule organique, si tenue qu'elle soit, qui entre dans la composition d'un être humain, contient en son microcosme une reproduction en miniature, mais complète de l'individu dont elle fait partie. L'œuf, dont nous sortons tous, est, comme vous le savez, trop petit pour qu'on puisse le traverser avec la pointe d'une fine aiguille, et pourtant dans ce petit globule il existe, en puissance, la faculté de reproduire non seulement les traits de deux individus, mais encore les tics les plus légers des habitudes et de la pensée. Eh bien, si une cellule isolée contient tant de choses, peut-être une molécule, un atome en contiennent-ils plus que nous ne croyons.

Vous êtes-vous jamais trouvé en présence de kystes dermoïdes ? Il s'en est présenté un cas dans la clientèle de Cullingworth, précisément avant sa maladie, et nous nous sommes vivement échauffés à ce sujet.

Il me semble que ces cas sont comme de minces fentes à travers lesquelles on peut voir très avant dans le travail de la Nature.

Dans le cas dont il s'agit, celui d'un employé de la poste, l'homme vint nous trouver avec un gonflement au-dessus de l'œil.

Nous l'ouvrîmes, pensant avoir affaire à un ab-

cès, et nous trouvâmes à l'intérieur du poil, une mâchoire rudimentaire avec des dents. Vous savez que ces cas sont assez communs en chirurgie, et qu'il n'est pas de musée pathologique qui n'en possède un spécimen.

Mais qu'est-ce que cela doit nous faire comprendre ?

Un phénomène aussi surprenant doit avoir une signification profonde. La seule possible, à mon avis, c'est que *toute* cellule du corps possède en soi la faculté latente de reproduire l'individu en entier, et qu'à l'occasion, dans certaines circonstances spéciales — quelque obscure excitation nerveuse ou vasculaire, — une de ces unités microscopique de structure fait un effort maladroit dans ce sens.

Mais, grands Dieux, où vais-je en arriver ? Tout cela a pour point de départ les becs de gaz et les bornes de Birchespool. Et moi qui me suis mis à écrire une lettre pleine de choses aussi pratiques ! Mais je vous donne toute permission d'être aussi dogmatique et didactique que vous voudrez.

Cullingworth dit que j'ai la tête comme une capsule qui éclate, et qui lance de toutes parts les graines qu'elle contient. Pauvres graines ! je les plains, mais peut-être qu'une d'elles trouvera à se loger quelque part, — ou ne le trouvera pas — le Destin en décidera.

Je vous ai écrit ma dernière lettre la nuit même de mon arrivée ici.

Le lendemain matin, je me mis à la besogne que je m'étais assignée... Vous seriez étonné (moi du moins je le fus) de voir à quel point je puis être pratique et méthodique.

En premier lieu, je me rendis au bureau de poste, et j'achetai pour un shilling une grande carte de la ville. De retour chez moi, je la fixai avec des épingles sur la table de la maison.

Cela fait, je me mis à l'étudier et à combiner une série de promenades qui me fit passer par toutes les rues de la localité. Vous ne vous ferez aucune idée de ce que cela signifie, tant que vous ne l'aurez pas essayé.

Je commençais ordinairement par déjeuner. Je sortais à dix heures. Je marchais jusqu'à une heure. Je lunchais à bon marché (je m'en tire fort bien pour trois pence) puis je marchais de nouveau jusqu'à quatre heures. Je rentrais et prenais note des résultats. Je marquais sur ma carte une croix à chaque logis vacant, et un cercle à celui qui était occupé par un médecin, si bien qu'au bout de la semaine j'avais une carte complète de la ville et pouvais voir d'un coup d'œil l'endroit le plus favorable pour débiter et juger de l'obstacle que je rencontrerais sur tel point donné.

En même temps, je m'étais acquis un allié inattendu.

Le second soir, une carte me fut solennellement apportée par la fille de la propriétaire, de la part du locataire qui occupait la chambre au-dessous.

Sur cette carte était imprimé ce nom : « Capitaine Whitehall » et au-dessous entre crochets « Transports armés ».

Sur le dos de la carte, ces mots : « Le Capitaine Whitehall. (Transports armés) présente ses compliments au Docteur Munro et sera heureux de l'avoir à souper, à huit heures trente ».

Je répondis en ces termes : « Le Docteur Munro

présente ses compliments au Capitaine Whitehall (Transports armés) et sera très heureux d'accepter sa bienveillante invitation ».

Que signifiaient ces « transports armés » ? Je n'en avais pas la moindre idée, mais je crus bien faire en répétant l'indication, car il me semblait y tenir tout particulièrement.

Quand je descendis, je me trouvai en présence d'un curieux personnage, vêtu d'une robe de chambre avec cordon de couleur pourpre.

C'était un homme d'un certain âge. Ses cheveux n'étaient pas encore blancs, mais fortement grisonnants. Toutefois il avait la barbe et la moustache d'un brun jaune, sa figure toute ratatinée, toute rayée de rides, maigre et cependant bouffie, avec des poches pendantes sous ses singuliers yeux bleu clair.

— Par Dieu, monsieur Munro, dit-il en me serrant la main, je trouve que c'est bien de la bonté de votre part, d'accepter une invitation aussi sans façon, je le trouve, pardieu.

Cette phrase, ainsi que je le reconnus était une phrase des plus typiques ; presque toujours il commençait et finissait chacune d'elles par un juron, et intercalait entre les deux, presque invariablement, les expressions d'une suave politesse.

Il employait si régulièrement cette formule que je puis l'omettre, et que vous aurez à la supposer, toutes les fois qu'il prenait la parole. Un trait par-ci par-là suffira pour vous le rappeler.

— Une des règles que je me suis faites pendant toute ma vie, Docteur Munro, c'est de me faire des amis de mes voisins ; et j'en ai eu d'étranges. Par Dieu, monsieur, si peu que je sois à vos yeux, je me

suis trouvé à table avec un général à ma droite, un amiral à ma gauche, et les pieds contre ceux d'un ambassadeur d'Angleterre. C'était au temps où je commandais le transport armé l'*Hégire* dans la Mer Noire en 1855. Englouti dans la grande tempête de la baie de Balaklava, monsieur, il n'en resta pas seulement de quoi faire un cure-dent.

Il régnait dans la pièce une forte odeur de whisky, et il y en avait une bouteille débouchée, sur la cheminée.

Le capitaine parlait avec un singulier bafouillement, que je pris d'abord pour un défaut naturel, mais l'oscillation qu'il éprouva en se tournant pour s'asseoir dans son fauteuil me prouva qu'il était chargé jusqu'à la dernière limite.

— Pas grand'chose à vous offrir, Docteur Munro, monsieur, la cuisse d'un canard, et la bienvenue d'un marin. Non pas de la Marine Royale, monsieur, bien que j'aie à... première vue, de meilleures manières que beaucoup de gens qui en font partie. Non, monsieur, je n'arbore pas de faux pavillons, et je ne mets pas M. R. après mon nom, Mais je suis au service de la Reine, par Dieu, et je n'ai rien de la marine marchande. Un petit verre, monsieur ; c'est de première qualité, et j'ai bu assez pour connaître la différence.

Pendant le souper, la boisson et la nourriture m'échauffant, je mis ma nouvelle connaissance au courant de mes plans et de mes intentions. Je ne me rendis compte de la sensation d'isolement que j'éprouvais, que quand j'eus le plaisir de pouvoir causer.

Il écouta avec beaucoup de sympathie tout ce que je lui dis, et je fus terrifié de le voir ingurgi-

ter un plein verre de whisky pur pour boire à mon succès.

Il se montrait si enthousiaste que je dus l'empêcher d'en avaler un second et que je n'y arrivai qu'avec peine.

— Vous réussirez, Docteur Munro, s'écria-t-il. Je reconnais un homme quand j'en vois un, et vous réussirez. Voici ma main, monsieur. Je suis avec vous. N'ayez pas honte de la serrer, car, par Dieu, bien que je le dise moi-même, elle a été ouverte au pauvre, et elle est restée fermée devant plus d'un fanfaron, depuis que j'étais en nourrice... Oui, monsieur, vous ferez un bon compagnon de voyage en mer, et je suis content de vous avoir sur ma poupe.

Pendant tout le reste de la soirée, il fut en proie à l'idée fixe que j'étais venu pour servir sous ses ordres, et il me fit en un langage incohérent de longues leçons sur la discipline à bord, toujours en me traitant de « Docteur Munro », et de « monsieur ».

A la fin pourtant, sa conversation devint insupportable.

Un jeune homme ivre est odieux, mais un vieillard ivre est assurément l'être le plus écœurant qu'il y ait au monde. On se dit que la blancheur qui couronne sa tête, comme celle de la montagne devrait être la preuve de la hauteur atteinte.

Je me levai et lui souhaitai le bonsoir. Je le laissai là, étendu sur son fauteuil, dans sa robe de chambre, un bout de cigare mâchonné dans l'angle de sa bouche, sa barbe toute trempée de whisky, et ses yeux, presque éteints, se tournant de côté vers moi avec l'expression narquoise d'un satyre.

Il me fallut aller dans la rue et me promener pendant une demi-heure, avant de me sentir assez propre pour me mettre au lit.

Je ne tenais guère à revoir mon voisin ; mais pendant que je déjeunais, il entra, traînant après lui l'odeur de tout un comptoir, et le whisky éventé sortant par tous les pores.

— Bonjour, Docteur Munro, monsieur, dit-il en me tendant une main agitée de secousses, mes compliments, monsieur. Vous avez l'air rafraîchi, — diablement rafraîchi, et moi j'ai la tête comme un magasin de jouets. Nous avons passé une soirée agréable, tranquille, mais c'est l'air affadissant de cette localité qui m'arrange ainsi. Je ne peux pas y résister. L'année passée, ça m'a donné les horreurs, et je m'attends à ce que ça produise le même effet cette année. Vous allez vous mettre en quête d'une maison, je suppose.

— Je pars aussitôt après déjeuner.

— Je m'intéresse diablement à tout ça. Vous trouverez peut-être que c'est une... impertinence, mais voilà comment je suis fait. Tant que j'ai de la vapeur, je jette un câble à tous ceux qui ont besoin d'être remorqués. Je vais vous dire ce que je compte faire, Docteur Munro, monsieur. Je vais me mettre en chasse d'un côté, pendant que vous en ferez autant d'un autre, et je vous mettrai au courant, si je trouve quelque chose qui fasse l'affaire.

Il n'y avait, à ce que je jugeai, d'autre alternative que de l'emmener avec moi, ou de le laisser opérer seul. Je ne pus que le remercier et lui laisser carte blanche.

Tous les soirs, il reparaisait, régulièrement à

moitié ivre, après avoir fait ses dix ou quinze milles à pied aussi consciencieusement que moi. Et il rapportait les suggestions les plus grotesques.

Une fois il avait bel et bien engagé des pourparlers avec le propriétaire d'un immense magasin, qui avait servi à un marchand de nouveautés, et qui était pourvu d'un comptoir de soixante pieds environ. Son mobile déterminant, c'était qu'il connaissait un aubergiste qui avait parfaitement réussi un peu plus loin de l'autre côté de la rue.

Le pauvre vieux « Transport armé » se donnait tant de mal que je ne pouvais que me sentir ému et reconnaissant, tout en désirant du fond du cœur qu'il s'arrêtât enfin.

C'était un représentant fort peu engageant, et je ne savais jamais quelle démarche extraordinaire il était capable de faire en mon nom.

Il me présenta à deux autres personnages.

L'un d'eux était un particulier à mine étrange, qui se nommait Turpey, qui se tirait d'affaire tant bien que mal avec une pension pour blessure ; ayant perdu la vue d'un côté, alors qu'il n'était que premier enseigne, et perdu aussi l'usage d'un bras par suite des blessures reçues dans une campagne dont le nom était impossible à prononcer, à une guerre contre les Pah, les Maoris.

L'autre avait une figure de poète mélancolique. Il était de bonne famille à ce qu'on me dit, mais il avait été désavoué par elle, parce qu'il s'était sauvé avec la cuisinière. Il se nommait Carr.

Sa particularité distinctive consistait en ce qu'il était si régulier dans ses irrégularités, qu'il pouvait toujours dire l'heure exacte d'après l'état de plénitude où il se trouvait. Il redressait la tête un

peu de côté, analysait ses symptômes, et alors il vous disait l'heure sans se tromper de beaucoup.

Toutefois, lorsqu'il buvait plus que d'habitude, il se dérangeait, et si vous l'obligiez à doubler la dose dans la matinée, il se déshabillait et se couchait dès l'heure du thé, parfaitement certain que toutes les horloges étaient détraquées.

Ces deux étranges épaves étaient du nombre des êtres auxquels le vieux Whitehall avait, selon son expression, « jeté un cable » et bien longtemps après m'être couché, j'entendais le choc de leurs verres et le bruit de leurs pipes qu'ils secouaient contre les chenêts, dans la chambre de dessous.

Quand j'eus enfin terminé ma carte des maisons vacantes et des médecins, je vis que je pouvais louer une villa qui, sans le moindre doute, convenait le mieux à mes projets.

En premier lieu, le loyer était raisonnable : quarante livres, soit cinquante y compris les impôts. La façade avait un aspect engageant ; il n'y avait pas de jardin. Elle confinait d'un côté au quartier riche, de l'autre, au quartier pauvre. Enfin, elle était située presque à l'intersection de quatre rues, dont l'une était une artère importante de la ville.

En somme, si j'avais commandé une maison conformément à mes plans, j'aurais eu peine à trouver mieux, et je frissonnais d'appréhension à la seule pensée qu'un autre pût aller trouver le gérant avant moi. Je me hâtai de m'y rendre, et j'entrai dans le bureau avec une précipitation qui surprit beaucoup le timide employé qui s'y trouvait.

Toutefois ses réponses me rassurèrent.

La maison était encore à louer. Le terme n'était pas encore tout à fait échu, mais je pouvais entrer en possession. Je devais signer un engagement pour un an, et l'usage était de payer un trimestre d'avance.

Je ne sais si je ne changeai pas un peu de couleur.

— D'avance, dis-je d'un air aussi détaché que possible.

— C'est l'habitude.

— Sauf le cas des références ?

— Ah ! pour cela, naturellement, cela dépend des références.

— Ce n'est pas que cela me fasse grand'chose ! dis-je, (que le ciel me pardonne !) néanmoins, si la chose importe peu à la maison, je préférerais payer à l'échéance, comme je le ferai toujours.

— Quelles personnes comptez-vous indiquer ? demanda-t-il.

Mon cœur fit un bond, car je savais que tout s'arrangerait. Mon oncle, comme vous savez, a gagné son titre de chevalier dans l'artillerie, et bien que je ne l'aie jamais vu, j'étais certain qu'il était homme à me tirer de cette situation embarrassante.

— D'abord mon oncle, Sir Alexandre Munro, à Lismore House, Dublin, dis-je. Il s'empresserait de répondre à toute demande de renseignements. Il en serait de même de mon ami le Docteur Cullingworth, de Bradfield.

Je braquais sur lui les deux canons : cela le dompta.

Je pus le deviner dans ses yeux et à la courbure de son échine.

— Je suis certain que cela sera tout à fait satisfaisant, dit-il. Peut-être aurez-vous la bonté de signer l'engagement ?

Je le fis, et je posai une patte de derrière sur l'autre bord du Rubicon.

Le sort en était jeté.

Quoi qu'il arrive j'aurai le numéro des Oakley Villas sur les bras pendant un an.

— Tenez-vous à avoir les clefs tout de suite ?

Je fus sur le point de les lui arracher des mains. Et je me sauvai pour prendre possession de ma propriété.

Jamais, mon cher Bertie, je n'oublierai la sensation que j'éprouvai quand la clef grinça dans la serrure et que la porte s'ouvrit toute grande. Cette maison était à moi, bien à moi.

Je refermai la porte. Les bruits de la rue s'éteignirent et je ressentis, dans ce vestibule vide et poussiéreux, une impression de solitude calmante que je n'avais jamais connue jusqu'alors.

Pendant toute ma vie, il ne m'était pas encore arrivé de me voir sur un plancher dont le loyer ne fût pas payé par un autre.

Puis, je parcourus la maison, j'allai d'une pièce à l'autre, éprouvant toutes les délices de la découverte.

Il en avait deux pièces au rez-de-chaussée, chacune de seize pieds carrés, et je vis avec satisfaction que le papier des murs était en bon état.

La chambre de devant deviendrait mon cabinet de consultation ; celle de derrière me servirait de salle d'attente, bien que je ne songeasse guère qui pourrait remplir la fonction de recevoir les clients.

J'étais plein d'entrain, et je fis un pas de danse dans chaque pièce en manière d'inauguration officielle.

Puis, je descendis dans le sous-sol par un escalier tournant; il y avait là une cuisine et un office, le tout peu éclairé, avec le sol en bitume.

En entrant dans le débarras, je restai abasourdi : dans tous les coins des piles de mâchoires humaines me regardaient grimaçantes. Cet endroit était un Golgotha.

Dans le demi-jour, cela faisait un effet sépulcral. Mais je m'approchai, j'en ramassai une, et aussitôt le mystère s'évanouit. Ces mâchoires étaient en plâtre de Paris; elles avaient évidemment été abandonnées là par le dentiste qui avait été le dernier occupant.

Une trouvaille qui me fit plus de plaisir, ce fut celle d'un vaste dressoir en bois avec tiroirs, et une belle commode dans le coin. Il ne manquait plus qu'une table et une chaise pour que l'aménagement fût complet.

Alors je remontai, et je pris l'escalier qui conduisait au premier étage.

Il y avait là deux autres pièces assez spacieuses.

L'une d'elles me servirait de chambre à coucher, l'autre resterait disponible.

Encore un étage, et deux autres chambres : une pour le domestique, si j'en avais un, et l'autre pour un hôte.

Des fenêtres, ma vue s'étendait sur le dos gris et ondulé de la cité, d'où montaient des pointes de verdure.

Il faisait du vent et les nuages traversaient rapidement le ciel, en laissant entrevoir des espaces

bleus. Je ne sais comment cela se fit, mais pendant que je regardais par les vitres brouillées des chambres vides, j'éprouvai soudain la sensation de mon indépendance et de ma responsabilité à l'égard d'une puissance supérieure et cette sensation entra en moi avec une clarté souveraine.

C'était donc un nouveau chapitre qui allait s'ouvrir dans ma vie. Comment cela finirait-il ? J'avais la force, j'avais des talents. Qu'allais-je en faire ? Il me sembla que le monde entier, la rue, les voitures, les maisons, tout enfin s'évanouissait, laissant, face à face, pendant un instant, une chétive créature et l'Etre insondable qui dirige l'Univers.

Je tombai à genoux.

J'y fus contraint, en quelque sorte malgré ma résistance. Et même alors je ne trouvai pas un mot à dire. Rien, que de vagues aspirations, de vagues émotions, et un désir profondément sincère de donner mon coup d'épaule à la grande roue du Bien. Que pouvais-je dire ? Il semblait que toute prière eût pour base l'idée que Dieu était un homme agrandi, — qu'il éprouvait le besoin de se voir adresser prières, éloges, remerciements. Était-ce à la dent de la roue de grincer un éloge à l'Ingénieur ? Ne valait-il pas mieux pour lui de mordre mieux et de grincer moins. Et pourtant, j'avoue que je fis un effort pour exprimer par des paroles l'agitation de mon âme. Je voulais que ce fût une prière, mais plus tard, en me rappelant les « supposant que » et les « en cas de... » dont ces paroles étaient parsemées, ce langage devait avoir l'air d'une pièce de procès.

Néanmoins quand je descendis, je me sentis calmé et plus heureux.

Si je vous dis cela, Bertie, c'est parce que, tout en mettant la raison au-dessus de l'émotion, je ne voudrais pas vous laisser croire que je suis inaccessible aux assauts de celle-ci. Je sens que mes propos sur la religion pèchent par la froideur, par le ton académique. Je sens qu'il devrait y avoir quelque chose de plus chaud, de plus doux, de plus fortifiant. Mais si vous me demandez de payer cela en m'imposant l'obligation de croire, comme étant la vérité, à une assertion combattue par tout ce qu'il y a en moi de plus voisin de la divinité, alors vous me vendez trop cher vos opiateurs. Je m'offre comme volontaire « pour les enfants perdus de Dieu » et je monterai à la brèche tant que je croirai voir flotter devant moi le drapeau de la vérité.

Puis, je me préoccupai de deux choses nécessaires; les médicaments et les meubles. Pour la première de ces choses, j'étais certain de pouvoir obtenir un long crédit; pour la seconde, j'étais absolument décidé à ne pas m'endetter.

J'écrivis à la Société des Pharmaciens, en lui donnant les noms de Cullingworth et de mon père, et je commandai pour une somme de douze livres, teintures, infusions, pilules, poudres, onguents et flacons. Cullingworth devait être un de ses clients les plus importants, je pense. Aussi étais-je très certain que ma commande serait accueillie avec empressement.

Restait l'affaire la plus sérieuse, celle de l'ameublement.

Je calculai qu'après avoir payé mon logement, je pourrais sans vider complètement ma bourse, consacrer quatre livres à l'achat de meubles, ce

qui n'était pas une avance bien considérable pour une villa de cette étendue. Il me resterait quelques shillings pour marcher, et avant qu'ils fussent épuisés, arriverait la livre de Cullingworth. Toutefois cette livre devrait assurer le loyer, en sorte qu'il m'était bien difficile de compter sur cette somme pour pourvoir à mes besoins immédiats.

Je trouvai dans les colonnes du *Birchespool Post* l'annonce d'une vente de mobilier, et je me rendis à la salle des enchères, accompagné, bien contre mon gré, du capitaine Whitehall, toujours gris et affectueux.

— Par Dieu, Docteur Munro, monsieur, je suis homme à ne plus vous lâcher. Je ne suis qu'un vieux matelot, monsieur, et un matelot qui tient plus de boisson que de jugement, mais je suis au service de la Reine, et je touche ma pension tous les trimestres. Je ne prétends pas pouvoir me dire de la Marine Royale, mais je ne suis pas non plus de la marine marchande. Me voilà donc à moisir dans mon logis, mais par Dieu, Docteur Munro, monsieur, j'ai charrié sept mille de ces Turcs infects de Varna à la Baie de Balaklava. Je suis avec vous, Docteur Munro, et nous allons arranger cette affaire-là ensemble.

Nous allâmes à la salle des ventes, et nous mîmes au premier rang de la foule pour attendre l'occasion qu'il nous fallait.

Bientôt parut une très jolie petite table. Je fis un signe de tête, et j'eus l'objet pour neuf shillings. Puis vinrent trois chaises d'apparence majestueuse, bois noir et siège canné : je les eus pour quatre shillings la pièce. Puis un porte-parapluie en métal : quatre shillings six pence.

Cela c'était du luxe, tout simplement, mais je m'échauffais à ce jeu.

Un lot de tentures liées en paquet fut mis en vente; quelqu'un fit offre de cinq shillings. Les yeux du commissaire-priseur se portèrent sur moi, et j'acquiesçai d'un signe de tête. Je l'emportai, pour cinq shillings six pence.

Puis, j'achetai un carré de droguet rouge pour une demi-couronne; un petit lit de fer pour neuf shillings, trois aquarelles, « *le Printemps*, » le « *Joueur de banjo* » et « *Le Château de Windsor* » pour cinq shillings; un petit garde-feu, pour une demi-couronne; une table de toilette, cinq shillings; une autre toute petite table à dessus carré, trois shillings six pence.

Toutes les fois que je faisais une offre quelconque, Whitehall brandissait sa canne d'épine noire, et je m'aperçus bientôt qu'il le faisait pour mon compte même quand je n'avais point l'intention de faire un achat.

Il s'en fallut de bien peu que je fisse, aussi pour quatorze shillings six pence, l'acquisition d'un singe empaillé dans une cage de verre.

— Cela ferait bon effet, en le suspendant dans votre vestibule, Docteur Munro, monsieur, dit-il, lorsque je fis des objections.

— Je mériterais d'être pendu moi-même dans mon vestibule, que d'employer ainsi mon argent, dis-je. D'ailleurs j'ai acheté tout ce que mes moyens me permettaient d'acheter et il faut que je m'en tienne là.

Quand la vente aux enchères fut terminée, je payai mon compte et fis charger mes acquisitions sur une voiture à bras.

Le commissionnaire consentit à les porter à domicile pour deux shillings.

Je reconnus que je m'étais exagéré la dépense nécessaire pour l'ameublement, car elle ne dépassait pas de beaucoup trois livres. Nous nous rendîmes tout droit aux Oakley Villas, et je déposai fièrement mes marchandises dans le vestibule. J'eus alors une preuve nouvelle, extraordinaire de la bonté qu'on trouve dans les classes inférieures.

Quand j'eus payé le commissionnaire, il retourna vers sa voiture à bras et revint avec une immense natte de filasse tressée, la chose la plus laide que j'eusse vue au monde. Il l'étendit en dedans, derrière ma porte, puis sans mot dire, sans accepter aucune sorte de remerciement, il revint à sa voiture, et disparut dans la nuit.

Le lendemain matin, je me rendis tout droit chez moi, — dans *ma* maison, mon cher, — je m'y établis pour tout de bon, après avoir payé ma propriétaire.

Son compte se montait à une somme plus forte que je ne m'y attendais, car je n'avais pris chez elle que le déjeuner et le thé, attendu que je *dis* toujours *en ville*, ainsi que je le prétendais majestueusement.

Néanmoins je me sentis soulagé quand j'eus réglé ce compte, et que je fus rentré avec ma malle aux Oakley Villas.

La veille au soir, un quincaillier avait fixé ma plaque à la grille pour une demi-couronne. Je la retrouvai en place brillant au soleil, quand je rentrai. Je me sentis comme intimidé en la regardant, et je me glissai furtivement chez moi, me

figurant qu'à toutes les fenêtres apparaissait quelqu'un pour la regarder.

Mais dès que je fus dedans, il restait tant de choses à faire, que je ne savais par où commencer.

J'achetai un balai d'un shilling neuf pence, et me mis à la besogne. Vous remarquerez que je note les moindres sommes. C'est que là justement se trouve la clef de la situation.

Je trouvai dans la cour un seau de zinc qui était percé, mais qui me fut fort utile pour transporter les mâchoires dont ma cuisine était encombrée.

Puis, ayant suspendu mon habit à un bec de gaz, je retournai jusqu'aux coudes mes manches de chemise, je pris le balai et je nettoyai les chambres du rez-de-chaussée et le vestibule, en poussant les balayures dans la cour.

Ensuite, j'en fis autant pour les chambres du premier étage. Il en résulta que je fis tomber la poussière de plusieurs yards carrés dans le vestibule et que j'eus à en recommencer le balayage.

C'était décourageant, mais au moins cela m'apprit que désormais il faudrait débiter par l'endroit le plus éloigné. Quand j'eus fini, j'avais aussi chaud et je m'étais sali autant que si j'avais pris part à une partie de foot-ball.

Je pensai à notre propre femme de ménage, à la maison, et je me rendis compte de la superbe éducation professionnelle qu'elle avait dû acquérir.

Puis, il fallait mettre les meubles en place.

Pour le vestibule, je m'en tirai aisément, car le parquet était de couleur sombre, et cela suffisait pour lui donner un bel aspect. Il n'y avait d'au-

tres objets que mon paillason de filasse et mon porte-parapluie, mais j'achetai pour six pence trois crochets que je plantai sur un des murs, et sur lesquels je plaçai mes deux chapeaux pour compléter l'effet.

Finalement, comme cette vaste étendue de parquet me faisait peine à voir, je coupai cet espace en deux, au moyen d'un de mes rideaux tendu à moitié de la longueur, en le drapant par derrière, de façon à lui donner un air vaguement oriental et à faire croire que de l'autre côté commençait une enfilade de pièces. Cela faisait très bon effet, et j'en fus très fier.

Ensuite, je m'occupai du point le plus important de tous, l'arrangement de mon cabinet de consultation.

Le temps que j'avais passé avec Cullingworth m'avait appris du moins cette chose, que les clients ne se préoccupent nullement de la façon dont vous êtes logé, du moment qu'ils vous croient capables de les guérir.

Si vous arrivez à leur faire entrer cela dans la tête, vous pouvez vous installer dans le premier box qui sera libre dans une écurie, et écrire vos ordonnances avec la mangeoire comme bureau.

Mais, enfin, comme cette pièce était, et devait être bien longtemps encore, la seule de ma maison qui fût meublée, elle méritait bien quelques instants de réflexion pour en tirer le meilleur parti possible.

J'étendis au centre mon carré de droguet, et le fixai en place avec des clous à tête de cuivre. Il avait l'air plus petit que je ne l'aurais cru : il formait un petit îlot rouge au milieu d'un océan

de parquet nu ou bien d'un timbre-poste sur une enveloppe.

Je posai ma table au milieu. Sur un côté je mis trois livres de médecine, mon stéthoscope et ma trousse à pansements de l'autre côté.

Une chaise fut mise près de la table, puis je passai dix minutes à me demander si les deux autres feraient meilleure figure étant groupées — pour représenter une grande masse de chaises, — ou bien s'il valait mieux les disperser de façon qu'un regard superficiel eût l'impression de voir des chaises en grand nombre.

Enfin je les mis devant la table, l'une à droite, l'autre à gauche.

Ensuite, je mis en place mon garde-feu, je clouai sur trois des murs le « *Printemps* », le « *Joueur de Banjo* » et le « *Château de Windsor* », en me promettant mentalement que ma première demi-couronne disponible serait consacrée à l'achat d'un tableau pour le quatrième mur.

Je plaçai dans l'embrasure de la fenêtre ma petite table carrée, et j'y fis tenir en équilibre une photographie montée sur ivoire et encadrée de belle pe'uche, que j'avais apportée dans ma malle.

Je finis par découvrir dans le lot de tentures que j'avais achetées à la vente une paire de rideaux brun foncé. Je les posai à la fenêtre, et je les rapprochai de façon à ne laisser pénétrer dans la pièce qu'un demi-jour propre à atténuer les tons des objets, et à faire croire qu'il y avait des meubles dans les coins sombres. Quand j'eus terminé, je crois que vraiment personne ne se serait douté que tout le contenu de cette pièce me revenait à environ trente shillings.

Ensuite, je hissai mon lit de fer à l'étage supérieur et le mis dans la pièce que j'avais déjà choisie comme chambre à coucher.

Je trouvai dans la cour une vieille caisse d'emballage, abandonnée par mon prédécesseur dans son déménagement et cela me fit un excellent support pour ma cuvette et mon pot à eau.

Tout cela arrangé, je m'en allai, très fier de moi, faire un tour dans mes autres appartements, pour donner un dernier coup de main ici ou là, jusqu'à ce que tout fût à mon gré.

Je voudrais que ma mère pût voir cela — ou plutôt non, tout bien considéré, — car je sais que sa première pensée serait de préparer des gallons d'eau chaude, et de passer toute la maison à la pierre ponce, du grenier à la cave, et si peu que je le sache, je sais quelle besogne c'est là.

Bref, voilà où j'en suis resté pour le moment. Quels sujets ! comme c'est trivial ? Est-il seulement une âme qui s'y intéresse en ce monde. Il en est à peine trois. Et pourtant je trouverai du plaisir à écrire, tant que vous en prendrez à lire. Je vous en prie, rappelez-moi au bon souvenir de votre femme, comme à celui de Camelford, si par hasard il se trouvait sur votre chemin. La dernière fois que j'ai entendu parler de lui, il voyageait sur le Mississippi.

XIII

DOUZIÈME LETTRE

1. Oakley Villas.
Birchespool, 5 juin 1882.

Lorsque j'en eus fini avec tous ces arrangements dont je vous ai fait la description avec une prolixité si pénible dans ma dernière lettre, mon cher Bertie, je m'assis sur la chaise de mon cabinet et j'étalai devant moi sur la table toute la fortune que je possédais en ce monde.

Je tressaillis en la comptant : trois demi-couronnes, un florin, quatre pièces de six pence, soit onze shillings six pence en tout.

Je m'attendais à recevoir plus tôt des nouvelles de Cullingworth, mais du moins il était toujours là pour me soutenir, en fidèle ami.

Aussitôt, après avoir signé l'engagement de location, je lui avais écrit une très longue lettre, où je lui disais que j'avais assumé cette charge pour un an, mais je lui assurai que j'étais certain de pouvoir remplir aisément cet engagement, grâce à l'aide qu'il m'avait promise. Je lui décrivais la situation favorable de la maison, et lui donnai de longs détails sur le loyer, sur le voisinage.

Cette lettre, j'en étais sûr, aurait pour effet l'en-

voilà d'une réponse où il me ferait parvenir mon allocation hebdomadaire.

Il était une chose à laquelle j'étais absolument décidé. Quelques privations qui me furent imposées, je lutterais contre elles sans demander quoi que ce fût à la maison. Je savais bien que ma mère aurait tout vendu, jusqu'à son pince-nez en or, afin de me venir en aide, et qu'elle aurait à l'instant chassé tout souvenir de notre récent désaccord. Mais enfin on a son amour-propre et je n'étais pas homme à agir contrairement à ses idées, pour venir ensuite solliciter du secours à grands cris.

Je passai toute cette journée chez moi, sous l'influence constante de cette sensation toute nouvelle d'être chez soi, qui m'avait fait vibrer de plaisir quand j'avais pour la première fois fermé derrière moi la porte de la rue.

Le soir venu, je sortis, j'achetai un pain, une demi-livre de thé (du thé en poudre, comme on l'appelle ; cela coûte huit pence), une bouilloire en fer-blanc (cinq pence) une livre de sucre, une boîte de lait concentré, et une boîte de viande américaine en conserve.

J'avais souvent entendu ma mère gémir sur les dépenses que cause la tenue du ménage. Je commençais à comprendre ce qu'elle voulait dire. Deux shillings neuf pence filèrent comme un éclair, mais j'eus du moins de quoi subsister pendant quelques jours.

Il y avait un bec de gaz placé fort à propos dans la pièce de derrière. J'enfonçai à coup de marteau un éclat de bois dans le mur, au-dessus, et j'eus ainsi un piton de suspension qui me pre-

mettait de placer ma petite bouilloire au-dessus de la flamme et de la faire chauffer.

Ce qui me séduisait en cela, c'était que la dépense n'était pas à payer comptant, et que bien des choses pourraient survenir avant qu'on me présentât la note du gaz.

La chambre de derrière fut transformée à la fois en cuisine et en salle à manger. L'ameublement se composait tout simplement de ma caisse, qui me servait à la fois d'armoire, de table et de chaise. Je mettais mes provisions dans l'intérieur. Quand je voulais faire un repas, je n'avais qu'à les en tirer, et à les mettre sur le couvercle. Il me restait assez de place pour m'asseoir à côté.

Ce fut seulement quand je me rendis dans ma chambre à coucher, que je m'aperçus des oublis que j'avais commis dans mes achats de meubles.

Il n'y avait ni matelas, ni oreiller, ni draps. J'avais si bien concentré mon esprit sur les objets nécessaires à ma profession, que je n'avais aucunement songé à mes besoins personnels.

Cette nuit-là, je couchai sur le fond de fer de mon lit et le lendemain, je me levai dans l'état de saint Laurent sur son gril. Mon second complet, rembourré avec les « Principes de médecine » de Bristow, faisait un excellent oreiller, et pendant une chaude nuit de juin, on peut fort bien dormir enveloppé dans son pardessus.

Je ne tenais guère à de la literie d'occasion, je me décidai donc, jusqu'au jour où je pourrais en acheter de la neuve, à me faire un oreiller avec de la paille, et à me couvrir pendant les nuits plus froides, avec mes deux vêtements. Mais deux jours plus tard, le problème fut résolu d'une façon plus

confortable, par l'envoi que me fit ma mère, d'une grande caisse en fer-blanc peint en brun, et qui fut la bienvenue, autant que le fut pour Robinson Crusôé l'épave opportune du vaisseau espagnol.

Il y avait là dedans deux paires d'épaisses couvertures, deux draps, une courtepointe, un oreiller, une chaise pliante, deux pattes d'ours empaillées (quelle singulière idée), deux vases en terre cuite, une boîte à thé, deux gravures encadrées, un encrier de luxe, nombre de têtes et de tapis de table de couleur.

C'est seulement quand vous avez une table à dessus de bois blanc avec des pieds d'acajou que vous commencez à comprendre la portée intime d'un tapis de table décoratif. Et pour couronner ce trésor, il arriva un énorme ballot de médicaments envoyés par la Société des Pharmaciens, et contenant les remèdes que j'avais commandés.

Lorsque tout cela fut arrangé à la file, les flacons formaient une rangée sur tout un mur de la salle à manger, et une partie de l'autre mur.

En me promenant dans ma maison et passant en revue les divers objets que je possédais, je me sentis des idées moins radicales, et je commençai à croire que le droit de propriété est, après tout, fondé sur quelque chose.

Et j'augmentai étonnamment mon stock de mobilier.

Je me fis un excellent matelas avec la toile à sacs et la paille qui avaient servi à l'emballage des flacons. En outre, avec un des trois volets de la pièce, je me fabriquai une table supplémentaire qui remplissait fort bien son rôle le long d'un des murs de ma tanière, et quand elle fut

couverte d'un tapis rouge, et ornée des pattes d'ours, elle aurait fort bien pu coûter vingt guinées, quoi qu'en pût dire le client.

J'avais fait tout cela, le cœur léger, l'esprit en train, avant que tombât sur moi le coup qui devait me paralyser, comme je vais vous le conter. Naturellement, il était de toute évidence que je ne pouvais songer, dès lors, à avoir un domestique. J'étais hors d'état de le nourrir, et à plus forte raison, de le payer, et je n'avais pas de batterie de cuisine.

J'étais donc obligé d'aller ouvrir moi-même aux clients, quoi qu'ils pussent en penser. J'étais obligé de frotter ma plaque, de balayer le devant de ma porte, et ces corvées là, il fallait absolument les exécuter d'une manière convenable, car j'étais tenu de montrer au public des dehors convenables.

En somme, cela n'était pas bien pénible, car je pouvais le faire à l'abri des ombres de la nuit. Mais ma mère me donna une idée qui simplifia énormément les choses.

Elle m'avait écrit pour me demander s'il me plairait que mon jeune frère Paul vint me tenir compagnie.

C'était un charmant et joyeux gamin de neuf ans, qui, j'en étais sûr, s'accommoderait avec bonne humeur aux difficultés que j'aurais à traverser, d'ailleurs, si elles dépassaient les bornes convenables, je pourrais toujours le renvoyer à la maison.

Il devait se passer quelques semaines avant qu'il arrivât, mais la seule pensée de l'avoir avec moi me réjouissait. Car, sans compter qu'il me

tiendrait compagnie, il pouvait m'être utile de mille façons.

Et le second jour, qui vint donc me rendre visite ? Le croiriez-vous ? Le vieux capitaine Whitehall. J'étais dans la chambre de derrière, à me demander combien de tranches je pourrais tirer d'une livre de viande en conserve, quand ma sonnette tinta, et je n'eus que le temps de fermer la bouche pour que mon cœur ne s'envolât point.

Comme cette sonnerie tintait dans le vide de la maison !

Néanmoins, dès que je fus dans le vestibule du milieu, je vis qui c'était, car les panneaux de ma porte sont vitrés, de sorte que je suis toujours en mesure de distinguer la silhouette de mes visiteurs, avant de les avoir à courte portée.

Je n'étais pas bien sûr du sentiment qu'il m'inspirait : était-ce de la répugnance ou de la sympathie ? En lui se mêlaient de façon la plus extraordinaire que j'aie jamais rencontré, la charité, l'ivrognerie, la crapule et l'abnégation. Mais il amenait dans la maison une bouffée de bonne humeur et d'espérance, et je ne pouvais que lui en savoir gré.

Il avait sous le bras un gros paquet enveloppé de papier d'emballage, qu'il défit sur ma table, pour en tirer une grande cruche brune.

Il traversa la pièce et posa l'objet sur ma cheminée.

— Vous me permettrez, docteur Munro, monsieur, de mettre ce bibelot dans votre chambre. C'est de la lave, monsieur, de la lave du Vésuve, et ça a été fait à Naples. Par Dieu vous croyez peut-être qu'il est vide, Docteur Munro, monsieur, non,

il est plein de mes meilleurs souhaits, et quand vous vous serez fait la plus belle clientèle de la ville, vous pourrez montrer ce vase et dire comment vous le tenez d'un... patron de transport armé, qui a ponté sur vous dès vos débuts.

Je vous l'assure, Bertie, les larmes me vinrent aux yeux, et je pus à peine bafouiller un ou deux mots de remerciement. Quel méli-mélo de qualités il y a dans une âme humaine ! Ce qui me touchait, ce n'était point l'acte, ce n'étaient point les paroles, c'était le regard presque féminin que je voyais dans les yeux de ce vieux bohème usé jusqu'à la corde par la boisson, cette sympathie et ce besoin de sympathie que j'y lisais. Mais cela ne dura qu'un instant. Il se rendurcit, reprenant bientôt, avec ses façons ordinaires, l'effronterie et l'air presque provocant.

— Il y a autre chose encore, monsieur. Voilà quelque temps que je pense à consulter un médecin pour savoir où j'en suis. Je serais heureux de me mettre entre vos mains, si vous voulez bien faire un relevé de mon état.

— De quoi s'agit-il ? demandai-je.

— Docteur Munro, monsieur, dit-il, je suis un... musée ambulante. Vous pourriez faire tenir sur le dos d'une carte de visite tout ce qui ne se rapporte pas à mon cas. S'il y a quelque maladie que vous vouliez étudier, vous n'avez qu'à venir me trouver, monsieur, et à me demander ce que je puis faire pour vous. Ce n'est pas le premier venu qui peut vous dire : j'ai eu le choléra trois fois, et je m'en suis guéri en me nourrissant de poivre rouge et d'eau-de-vie. Si vous réussissez seulement à faire éternuer ces... petits germes, ils vous lais-

seront tranquilles. Voilà ma théorie sur le choléra ; vous pouvez en prendre note, Docteur Munro, monsieur, car j'ai voyagé de conserve avec cinquante défunts, alors que je commandais le transport armé l'*Hégire*, dans la Mer Noire, et je connais... bien la chose dont je parle.

Je laisse en blanc les jurons de Whitehall, parce que je comprends l'impossibilité d'en rendre l'énergie et la variété. Je fus abasourdi quand il se fut déshabillé, car son corps était un véritable panorama de tatouages, avec une grande Vénus dessinée en bleu sur son cœur.

— Vous pouvez taper, dit-il, quand j'eus commencé à percuter sa poitrine, mais je suis... sûr qu'il n'y a personne à la maison. Ils sont tous partis pour se visiter mutuellement. Sir John Hutton en a fait l'épreuve il y a des années de cela. « Eh bien, mon homme, qu'il dit, où est-il votre foie ? Il me semble que quelqu'un vous a remué avec un bâton à bouillie, qu'il dit, il n'y a pas un organe à sa place. — Excepté mon cœur, Sir John » que je réponds. Ah ! oui, par Dieu, il ne rompra jamais son cable tant qu'il lui restera de quoi l'attacher.

Eh bien, je l'examinai, et je trouvai que sa description n'était pas très loin de la vérité. Je l'inspectai minutieusement de la tête aux pieds ; il ne restait pas grand'chose de ce que la nature y avait mis. Il avait de la régurgitation mitrale, une cirrhose du foie, la maladie de Bright, une dilatation de la rate, et un commencement d'ascite. Je lui fis une leçon sur la nécessité de se modérer, si non de s'abstenir totalement, mais je crains que mes paroles ne lui aient pas fait beaucoup d'effet. Il eut un rire muet,

accompagné d'une sorte de gargouillement dans la gorge, pendant que je lui parlai : — était-ce pour m'approuver ou pour protester ? Je l'ignore.

Il tira son porte-monnaie quand j'eus fini, mais je le priai de regarder ce petit service comme une simple preuve d'amitié. Mais ce fut vain, il se montrait si résolu à ce sujet que je fus obligé de céder.

— Mon prix est de cinq shillings, alors, puisque vous tenez absolument à vous placer sur le terrain des affaires.

— Docteur Munro, monsieur, interrompit-il, j'ai été examiné par des gens, sur qui je ne jetterais pas un sceau d'eau si je les voyais en feu, et je ne leur ai jamais payé moins d'une guinée. Et maintenant que j'ai devant moi un gentleman, je veux qu'on m'étrangle si je paie un liard de moins.

Ainsi donc, après bien des discussions, finalement le brave homme partit en laissant sur le bord de ma table un souverain et un shilling. Cet argent me brûlait les doigts, car je savais que sa pension n'était pas des plus grosses, mais je ne pouvais éviter de le prendre, et il était incontestable que cela me serait extrêmement utile.

Je fis aussitôt une sortie et j'employai seize shillings de cette somme à l'achat d'une paillasse neuve que je mettrais sous le matelas de paille de mon lit. Comme vous le voyez, j'en venais à des mesures d'un luxe, qui touchait à la faiblesse, dans mes arrangements domestiques, et je dus faire un effort pour endormir ma conscience, en me disant que le petit Paul serait obligé de coucher avec moi quand il viendrait.

Mais je n'en avais pas encore fini avec la visite de Whitehall.

A mon retour, je pris le beau vase de lave, et au fond j'y trouvai sa carte. Sur le dos étaient écrits ces mots : « Vous voilà entré dans la mêlée, monsieur. Le sort peut avoir décidé que vous couleriez ou que vous surnageriez, mais vous ne vous dégraderez jamais si vous luttez. Mourez sur votre dernière planche, et allez au diable, ou bien rentrez au port avec votre pavillon flottant à votre mât. »

N'était-ce pas beau ? Cela m'agita le sang : ces mots retentirent dans ma tête comme un appel de clairs. Ils me rendirent de la force, et un temps approchait où je n'aurais jamais trop de force pour tenir bon.

Je copiai cette phrase et la piquai d'un côté de ma cheminée, comme pendant, j'y piquai un passage de Carlyle qui est, sans aucun doute, aussi familier à vous qu'à moi : « D'une façon ou d'une autre, toute la lumière, toute l'énergie, toute la vertu disponible que nous possédons, sort de nous et va très infailliblement dans le trésor de Dieu, pour y vivre et y agir pendant des éternités. Nous ne sommes point anéantis — pas un de nos atomes ne se perd — pas un de nous ne se perd. » Or, c'est là une phrase religieuse qui satisfait l'intelligence, et qui par conséquent est saine au point de vue moral.

Cette dernière citation m'amène à mon second visiteur. Quelle querelle nous avons eue ! Je commets une maladresse en vous racontant cela, car je sais que vos sympathies se tourneront contre moi, mais au moins cela produira un effet salutaire : vous entrerez en une ébullition dont il sortira une lettre de reproches et d'argumentation

qui sera la chose du monde la plus agréable pour moi.

Eh bien ! la seconde personne à laquelle j'ouvris ma porte, ce fut le vicaire de la Haute Eglise de la paroisse. Du moins j'imaginai qu'il était de la Haute Eglise à voir son faux-col et la croix qui servait de breloque à sa chaîne de montre. Il me fit l'effet d'un homme solide, bien planté dans ses principes, — en fait je me crois tenu de reconnaître que je n'ai jamais vu, ailleurs que dans *le Punch*, le curé noyé de thé mondain.

Si je les considère dans leur ensemble, je crois que par leur énergie de caractère, sinon par leur développement intellectuel, nos clergymen feraient bonne figure à côté de nos jeunes avocats ou médecins. Néanmoins je n'ai aucune sympathie pour le drap noir. Il en est de cela comme du coton, la substance la plus inoffensive qu'il y ait au monde : elle devient dangereuse quand vous l'avez plongée dans l'acide nitrique ; de même le plus indulgent des mortels est à craindre quand il a été baigné dans une religion sectaire. Tout ce qu'il y a en lui de rancune ou de dureté, cela le fera sortir. Je n'étais donc point enchanté de recevoir sa visite. Cependant je crois que je l'ai reçu avec toute la politesse qu'il fallait. Le rapide regard de surprise qu'il jeta autour de lui en entrant dans mon cabinet de consultation, me prouva qu'il ne le trouvait pas tel qu'il s'attendait à le voir.

— Le curé, m'expliqua-t-il, est parti depuis deux ans, et nous sommes chargés des affaires pendant son absence. Il a la poitrine faible, et il ne peut pas supporter l'air de Birchespool. Je demeure juste en face, et comme j'ai vu votre pla-

que, j'ai cru devoir venir vous souhaiter la bienvenue dans notre paroisse.

Je lui répondis que je lui étais fort obligé de cette attention. S'ils'en était tenu là, tout aurait été le mieux du monde, et nous aurions eu un instant d'agréable causerie. Mais le sentiment qu'il avait de son devoir ne le lui permit pas, sans doute.

— J'espère, dit-il, que nous nous verrons à Saint Joseph.

Je fus obligé de déclarer que la chose n'était point probable.

— Vous êtes Catholique romain ? demanda-t-il, d'un ton qui n'avait rien de malveillant.

Je secouai la tête, mais rien n'était capable de le décourager.

— Vous n'êtes pas un dissident ? s'écria-t-il pendant que sa figure pleine de bonhomie prenait une soudaine expression de dureté.

Je secouai de nouveau la tête.

— Ah ! un peu de laisser-aller !... un peu d'indifférence, dit-il d'un air gai et d'un ton de soulagement. C'est assez ordinaire dans les professions libérales. Oh ! y a bien des préoccupations absorbantes, mais enfin, sans doute, vous adhérez fermement aux vérités fondamentales du Christianisme ?

— Je crois du fond du cœur, répondis-je, que son fondateur fut le meilleur, le plus doux des hommes, dont l'histoire ait conservé le souvenir sur cette planète.

Mais cette réponse conciliante, loin de le calmer, parut lui faire l'effet d'une provocation.

— J'espère, dit-il sévèrement, que votre croyance va plus loin que cela. Vous êtes certainement

disposé à admettre qu'il était une incarnation de la Divinité.

Je commencai à me sentir de l'humeur du vieux blaireau qui, dans son trou, guette le moment d'allonger un coup de griffe au museau noir qui est si empressé à vouloir l'en arracher.

— Est-ce que, dis-je, vous n'êtes point frappé de cette idée que s'il n'est rien de plus qu'un fragile mortel comme nous, sa vie en prend une signification bien plus profonde ? Elle devient alors un modèle vers lequel nous pouvons tendre. Si, au contraire, il était d'une nature essentiellement différente de la nôtre, alors sa vie perd toute valeur, puisque lui et nous, nous sommes sur des terrains différents. A mon sens, il est évident qu'une telle supposition fait disparaître la beauté et la moralité de sa vie. S'il était divin, il lui était dès lors impossible de *pécher*, et dans ce cas n'en parlons plus. Nous qui sommes mortels et qui pouvons pécher, nous n'avons pas grand'chose à apprendre d'une existence comme celle-là.

— Il a triomphé du péché, dit mon visiteur, comme si un texte ou une phrase constituaient un argument.

— Un triomphe à bon compte, dis-je ; vous vous rappelez cet empereur romain qui avait l'habitude de descendre dans l'arène, armé de pied en cap, pour se mesurer avec un pauvre diable pourvu d'un simple sabre de plomb qui se ployait au moindre coup. D'après votre façon de concevoir la vie de votre Maître, on dirait qu'il affrontait les tentations de ce monde avec une telle supériorité qu'elles n'étaient plus pour lui que de vaines armes de plomb, et non point les lames acérées qui nous assaillent.

J'avoue pour mon compte que ma sympathie est aussi forte quand je pense à sa faiblesse que quand je songe à sa sagesse et à sa vertu. Cela me touche de plus près, je suppose, à cause de ma propre faiblesse.

— Peut-être, dit avec raideur mon visiteur, aurez-vous la bonté de me dire ce qui vous a fait l'effet de la faiblesse dans sa conduite.

— Eh bien, ce sont quelques traits plus humains.... Le mot de faiblesse n'est pas celui que j'aurais dû employer. La manière dont il blâme les observateurs du sabbat, les violences personnelles qu'il exerce contre les revendeurs, ses emportements contre les Pharisiens, l'étourderie dont il fait preuve dans ses objurgations déplacées au sujet du figuier qui ne porte pas de fruits, alors que ce n'est point la saison des fruits, sa façon de sentir si purement humaine, au sujet de la ménagère qui va et vient avec fracas pendant qu'il parle, le plaisir qu'il manifeste en voyant qu'on dépense le parfum sur sa personne, au lieu d'en donner le prix aux pauvres, la défiance de soi-même qu'il éprouve à l'approche de la crise, voilà des traits qui me montrent l'homme et me le font aimer.

— Alors vous êtes un Unitaire, ou plutôt peut-être un simple déiste, dit le vicaire, tout rouge d'ardeur combative.

— Vous pouvez m'étiqueter comme il vous plaira, dis-je (et je crains qu'à ce moment le cran de sûreté contre ma disposition à prêcher ne fût point à sa place) : je ne prétends point savoir ce qu'est la vérité, car je suis un être fini, et elle est infinie. Mais je sais particulièrement bien ce qu'elle *n'est pas*. Il n'est point vrai que la religion ait

atteint son point culminant il y a dix-huit cents ans, et que nous soyons obligés de nous en rapporter continuellement à ce qui a été écrit et dit alors. Non, monsieur, la religion est chose essentiellement vivante, qui continue à croître, à agir, qui est capable de s'étendre et de se développer sans fin, comme tous les autres domaines de la pensée. Il y eut bien des vérités éternelles qui ont été formulées il y a longtemps, et nous ont été transmises dans un livre dont certaines parties peuvent à juste titre être qualifiées de saintes. Mais il en reste d'autres à révéler, et si nous devons les rejeter parce qu'elles ne se trouvent point dans ces pages, nous agirions aussi sagement que le savant qui prétendrait ignorer l'analyse spectrale de Kirchhoff, parce qu'il n'en est point fait mention dans Albert le Grand. Un prophète moderne peut s'habiller de drap noir et écrire dans les Magazines et n'en être pas moins le mince canal qui fait circuler un menu filet provenant des réservoirs de la vérité. Jetez un coup d'œil sur ceci, m'écriai-je, en me levant et lisant tout haut ma phrase de Carlyle. Ceci ne vient point d'un prophète hébreu, mais d'un contribuable qui habitait Chelsea. Lui et Emerson prennent rang, eux aussi, parmi les prophètes. Le Tout-Puissant n'a pas dit son dernier mot à la race humaine, et il peut s'exprimer par l'organe d'un Ecossais ou d'un habitant de la Nouvelle-Angleterre, aussi aisément que par celui d'un Juif. La Bible, monsieur, est un livre qui paraît par fascicules, et le dernier mot ce n'est pas le mot Fin, ce sont les mots « à suivre ».

Mon visiteur avait manifesté tous les symptô-

mes d'un malaise aigu pendant mon long speech. Il finit par se lever brusquement et prit son chapeau sur la table.

— Vos opinions sont des plus dangereuses, monsieurs, dit-il, il est de mon devoir de vous le dire. Vous ne croyez en rien.

— En rien qui mette des bornes au pouvoir ou à la bonté du Tout-Puissant, répondis-je.

— Vous avez tiré tout cela de votre orgueil et de votre suffisance spirituels, dit-il avec vivacité. Pourquoi ne pas vous adresser à cette Divinité dont vous invoquez le nom ? Pourquoi ne vous humiliez-vous pas devant elle ?

— Comment savez-vous si je ne le fais pas ?

— Vous avez dit vous-même que vous n'alliez jamais à l'église.

— Mon église, je la porte avec moi sous mon chapeau, dis-je. Ce n'est point avec des briques et du mortier qu'on bâtit un escalier pour aller au ciel. Je crois, avec votre Maître, quel cœur humain est le meilleur des temples. Je suis fâché de voir que sur ce point vous n'êtes pas de mon avis.

Peut-être suis-je allé trop loin en parlant ainsi. J'aurais pu parer sans riposter. En tout cas cela eut pour effet de mettre fin à un entretien qui devenait pénible.

Mon visiteur était trop indigné pour répondre ; il sortit bruyamment sans dire mot. De ma fenêtre je pus le voir descendre la rue à grands pas, petite créature noire et de mauvaise humeur, très échauffée, très agitée parce qu'elle ne peut pas mesurer le monde entier avec son équerre et ses compas de poche. Quand on pense à cela, quand on pense à ce qu'il est, atome parmi les atomes,

placé au point de rencontre de deux éternités ! Mais que suis-je, moi, son frère, un autre atome, pour le juger ?

Après tout, je vous l'avoue, j'aurais mieux fait d'écouter ce qu'il avait à dire et de me refuser ensuite à dire ce que je pensais. D'autre part, la vérité *doit* être aussi large que l'univers dont elle donnera l'explication. Par conséquent elle est bien plus large qu'aucune des choses que peut concevoir l'esprit de l'homme. Une protestation contre la pensée sectaire doit toujours être une aspiration vers la vérité. Qui oserait prétendre à posséder le Tout-Puissant en monopole ? Ce serait là une insolence de la part d'un système solaire, et c'est pourtant ce que font journellement cent petites coteries de trafiquants en mystères. C'est en cela que consiste la véritable impiété.

Ce qu'il y a de plus clair dans tout cela, mon cher Bertie, c'est que j'ai débuté dans ma clientèle par me faire un ennemi de celui qui est l'homme de la paroisse le plus en état de me nuire. Je sais ce que penserait mon père, s'il venait à l'apprendre.

Et maintenant j'en arrive au grand événement de ce matin, dont je suis encore tout pantelant.

Ce coquin de Cullingworth m'a planté là et va me laisser tirer d'affaire comme je le pourrai.

Mon courrier arrive à huit heures du matin. J'ai l'habitude d'aller prendre mes lettres et de remonter les lire dans mon lit.

Ce matin il n'y en avait qu'une, dont l'adresse était de sa façon bizarre, qu'on ne peut manquer de reconnaître. J'étais convaincu qu'elle contenait l'allocation promise et je l'ouvris avec une impatience mêlée de plaisir.

Voici copie de ce que je lus :

« Lorsque la bonne s'est arrangée votre chambre après votre départ, elle a retiré de dessous la grille quelques morceaux de papiers déchirés. En y voyant mon nom, elle les a apportés, comme c'était son devoir, à sa maîtresse, qui les a rassemblés et recollés ; elle y a reconnu une lettre que vous écrivait votre mère, et dans laquelle il est fait mention de moi dans les termes les plus méprisants, tels que : « chevalier d'industrie, banqueroutier » ou encore « ce Cullingworth sans scrupules ». Je puis vous dire seulement que nous sommes étonnés que vous ayez entretenu une correspondance de ce genre pendant que vous habitiez sous notre toit, et nous refusons désormais d'avoir aucune relation avec vous, sous quelque forme que ce soit ».

Voilà, n'est-ce pas, une très jolie façon de commencer la matinée ! Et cela alors que, comptant sur sa promesse, je m'étais lancé dans la création d'une clientèle, et que j'avais pris un loyer pour un an, avec quelques shillings en poche.

J'avais renoncé à fumer, par raison d'économie, mais je trouvai que la situation valait bien une pipe. Je quittai donc mon lit, et en retournant mes poches, je parvins à faire un petit tas de poussière de tabac, que je fumai jusqu'au bout.

La ceinture de sauvetage, dont j'avais parlé avec tant de confiance, venait de se rompre et me laissait me débattre de mon mieux dans une eau fort profonde.

Je lus, je relus le billet, et malgré le dilemme où j'étais pris, je ne pus m'empêcher de rire en considérant cette combinaison de bassesse et de bê-

tise. L'idée de mon hôte et mon hôtesse, occupés à rajuster et recoller les lambeaux des lettres de celui qui les avait quittés, me parut une des choses les plus bouffonnes dont j'eusse gardé souvenir.

Et ce qui faisait justement que la chose était idiote, c'est qu'un enfant aurait compris que l'attaque de ma mère était la réponse à une lettre où je le défendais. Pourquoi aurions-nous écrit un duo, si nous avions dit la même chose? Néanmoins j'en suis encore tout abasourdi, et je ne fais pas du tout ce que j'aurai à faire. Je dois m'attendre à mourir sur ma planche plutôt qu'à rentrer au port, avec mon pavillon au haut du mât.

Quoi qu'il puisse arriver, il y a du moins une chose certaine, c'est que dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, je resterai votre sincère et bavard ami.

XIV

TREIZIÈME LETTRE

1, Oakley Villas,
Birchespool, 12 juin 1882.

Lorsque je vous écrivis ma dernière lettre, mon cher Bertie, j'étais encore tout pantelant, comme

une morue sur un banc de sable, après le congé en règle que m'avait signifié Cullingworth.

Le simple fait d'avoir écrit cela en toutes lettres me fit l'effet d'apporter de la clarté dans la situation, et je me sentis de bien meilleure humeur quand j'eus fini ma lettre. J'étais en train de mettre l'adresse sur l'enveloppe (remarquez que je vous raconte mes actions d'une façon extrêmement suivie) quand un coup de sonnette me fit sauter dans mes pantoufles de tapisserie.

Je vis par le carreau vitré que j'avais affaire à un personnage barbu, de tournure respectable et coiffé d'un haut de forme. C'était un malade. Cela *devait* être un malade. Alors je me rendis compte pour la première fois de la différence qu'il y a entre le fait de soigner le malade d'un autre, ainsi que je l'avais fait chez Horton, ou bien de soigner une spécialité distincte dans la clientèle d'un autre (comme je l'avais fait chez Cullingworth), et celui d'avoir affaire pour mon propre compte à un inconnu.

J'avais attendu le premier client avec une sorte de frémissement. Et maintenant qu'il était là, je crus un instant que j'aurais mieux fait de ne point ouvrir. Mais naturellement ce ne fut qu'une faiblesse passagère.

Je répondis à son coup de sonnette en disant, d'un air d'insouciance qui était, je le crains, un acte d'hypocrisie, que me trouvant par hasard dans le vestibule, je n'avais pas cru devoir obliger la bonne à monter l'escalier.

— Docteur Stark Munro ? demanda-t-il.

— Entrez, je vous prie, répondis-je, en le dirigeant doucement vers le cabinet de consultation.

C'était un personnage pompeux, au pas lourd, à la voix épaisse, mais il était à mes yeux un ange venu d'en haut.

J'étais agité, mais en même temps je craignais si fort de lui laisser deviner mon agitation et de lui ôter par là toute confiance en moi, que je me laissai aller à une cordialité extravagante.

Sur mon invitation, il s'assit et eut une toux rauque.

— Ah! — dis-je (je m'étais toujours piqué de porter promptement un diagnostic) ce sont les bronches, à ce que je vois. Ces rhumes d'été sont assez ennuyeux...

— Oui, dit-il, j'en ai eu quelques fois.

— Avec quelques soins et un traitement... suggèrai-je.

Il n'avait pas l'air bien expansif. Il grommelait et hochait la tête.

— Ce n'est pas pour cela que je suis venu, dit-il.

— Non ?

Et mon cœur prit le poids du plomb.

— Non, docteur.

Et il sortit un gros carnet.

— C'est pour une petite somme qui reste due pour le gaz.

Vous allez rire, Bertie, mais il n'y avait pas de quoi rire pour moi.

Il venait réclamer huit shillings six pence, montant d'un reliquat que le dernier occupant avait ou n'avait pas payé. Sinon la Compagnie enlèverait le compteur. Il se doutait bien peu que l'alternative qu'il m'offrait était soit de verser plus de la moitié de mon capital, soit de renoncer à faire cuire ma nourriture. Enfin je l'apaisai en lui

promettant d'examiner l'affaire, et je m'en tirai pour cette fois, rudement secoué, mais restant solvable.

Il me donna avant de partir quantité de renseignements sur l'état de ses tubes (les siens, et non ceux de la Compagnie du gaz) mais j'avais presque cessé de m'intéresser à ce sujet, maintenant que j'avais appris qu'il recevait les soins du médecin de son syndicat.

Ce fut le premier des incidents de ma matinée.

Le second survint comme le premier venait à peine de finir.

Un autre coup de sonnette se fit entendre, et de mon poste d'observation, je vis une voiture de bohémiens, toute chargée de paniers et de chaises d'osier, s'avancer vers ma porte. Il me sembla que deux ou trois personnes s'étaient arrêtées devant elle. Je crus qu'elles venaient m'offrir de me vendre de leurs marchandises. J'entr'ouvris donc la porte de trois pouces seulement. Je leur dis « non, merci » et je la refermai.

Ils parurent ne m'avoir pas entendu, car ils sonnèrent. Alors j'ouvris la porte plus largement et parlai d'un ton plus catégorique.

Figurez-vous ma surprise en entendant sonner une troisième fois.

J'ouvris la porte toute grande et j'étais sur le point de leur demander ce que signifiait une telle effronterie, quand une personne du petit groupe arrêté sur mon seuil dit :

— Pardon, monsieur. C'est pour le petit.

Jamais on ne vit changement pareil du locataire persécuté à l'homme qui exerce sa profession.

— Je vous en prie, entrez, madame, dis-je de mon ton le plus distingué.

Et alors tous entrèrent, mari, frère, femme et bébé. Ce dernier était à la première période de la rougeole. C'étaient de pauvres diables sans feu ni lieu. Aussi après avoir demandé le prix de ma consultation, je finis d'abord par la donner pour rien, et même par y ajouter cinq pence en monnaie, c'était tout ce que j'avais sur moi en petite monnaie.

Encore quelques malades de ce genre et je serai un homme coulé.

Toutefois ces deux incidents réunis eurent pour effet de détourner mon attention et de détourner le coup que m'avait asséné la lettre de Cullingworth.

Je trouvai risible que celui qui avait l'air d'un facheux fût en réalité un malade, tandis que celui que je prenais pour un malade était au contraire le facheux.

Je remontai donc dans ma chambre dans une disposition d'esprit plus propre à juger la situation, afin de relire le précieux document et de chercher ce qu'il y avait lieu de faire.

Ce fut alors pour la première fois que mon regard pénétra jusque dans les profondeurs du caractère de Cullingworth. Je commençai par chercher à me rappeler comment j'avais pu en venir à déchirer la lettre de ma mère, car ce n'est point dans mes habitudes, de détruire ainsi des papiers. On m'a même souvent taquiné sur la manie que j'ai de les accumuler jusqu'à en crever mes poches. Plus j'y pensais, plus j'étais convaincu que je n'avais dû rien faire de ce genre.

Finalement j'allai chercher la petite jaquette d'intérieur que je portais habituellement à Bradfield, et j'examinai les liasses de lettres qu'elle contenait. Elle y était, Bertie ! L'une des premières que j'ouvris était celle-là même dont Cullingworth avait extrait le passage où ma mère l'avait qualifié dans des termes plutôt sévères.

En voyant cela, la respiration me manqua, et je dus m'asseoir. Je suis, à ce qu'il me semble, un des hommes les moins soupçonneux qu'il y ait au monde, et grâce à une certaine nonchalance, ou indifférence, je ne songe pas même à la possibilité d'être trompé par les gens avec qui je me trouve en contact. Mais aussitôt que ma pensée s'est engagée dans cette direction, — aussitôt que j'ai la preuve que mes soupçons sont fondés, — alors toute ma crédulité s'évanouit. Maintenant je trouvais l'explication de bien des choses qui m'avaient intrigué à Bradfield.

Ces crises subites de mauvaise humeur, cette animosité fréquente et mal dissimulée de Cullingworth ne coïncidaient-elles pas régulièrement avec l'arrivée de chaque lettre de ma mère ? J'étais convaincu qu'il en avait été ainsi. Il les avait donc lues, il les avait lues en les prenant dans la poche de la petite jaquette d'intérieur que, sans défiance, je suspendais dans le vestibule, au moment de mettre l'habit professionnel pour sortir.

Je pus me rappeler, par exemple, comment, à la fin de sa maladie, ses dispositions avaient brusquement changé, le jour même où était arrivée la dernière lettre de ma mère. Oui, c'était certain, il les avait toutes lues, depuis la première.

Mais sa trahison avait d'autres abîmes plus pro-

fonds. S'il les avait lues, s'il avait été assez fou pour croire que j'agissais déloyalement envers lui, pourquoi ne me l'avait-il pas dit en ce temps même ? Pourquoi s'était-il borné à me regarder de travers, à prendre des airs farouches, à me chercher des querelles futiles, pour passer soudain, d'ailleurs, à des sourires forcés, lorsque je le mettais brusquement en demeure de me dire ce qu'il y avait ?

Un motif évident de cette conduite, c'est qu'il lui était impossible de me dire les causes de sa mauvaise humeur, sans m'avouer en même temps comment il s'était procuré ses informations. Mais je connaissais assez la fécondité en ressources de Cullingworth pour comprendre qu'il se serait joué d'une telle difficulté.

En fait, dans cette dernière lettre, il avait écarté la difficulté en question avec cette histoire de la grille et de la bonne. S'il s'était gêné, il avait dû le faire pour des raisons plus fortes. Et en réfléchissant à la tournure qu'avaient prises nos relations, j'arrivai à la conviction qu'il se proposait de m'engager par des promesses jusqu'à ce que je fusse entièrement à sa discrétion, puis alors de m'abandonner, de telle sorte que je n'eusse plus d'autre ressource que d'imposer un arrangement à mes créanciers, en d'autres termes, de devenir moi-même, ce que ma mère l'accusait d'être devenu.

Mais dans ce cas-là, il fallait qu'il eût combiné son plan presque depuis le commencement de mon séjour avec lui, car les lettres où ma mère stigmatisait sa conduite ne s'étaient pas fait longtemps attendre.

Pendant quelque temps, il avait hésité sur la

façon dont il agirait. Puis il avait inventé l'excuse (si vous vous le rappelez, elle m'avait paru des plus invraisemblables) d'une légère diminution hebdomadaire dans la recette, pour me signifier mon renvoi.

La seconde mesure avait été de me persuader de m'établir pour mon propre compte, et comme cela m'eût été impossible sans argent, il m'y avait encouragé par la promesse d'un petit prêt hebdomadaire.

Je me rappelai qu'il m'avait conseillé de ne point hésiter à commander des meubles et autres objets, parce que les commerçants accordent de longs crédits aux débutants et que d'ailleurs je pourrais recourir à lui en cas de besoin. Il savait aussi par sa propre expérience que le propriétaire demanderait un engagement de location d'au moins un an. Puis, pour mettre le feu à sa mine, il avait attendu que je lui écrivisse que j'étais engagé à fond, et à cette lettre il avait répondu par le retour du courrier pour couper court à nos relations.

C'était un système de tromperie si long, si compliqué, que j'eus d'abord quelque crainte en pensant à Cullingworth. On eût dit que j'avais mis la main sur quelque être inférieur à l'espèce humaine, travesti sous la figure et le costume d'un homme, — sur un être tellement en dehors de la portée de mon intelligence, que j'étais sans pouvoir contre lui.

Bref, je lui écrivis un court billet, très court, mais qui, je l'espère, n'était pas sans un trait acéré. Je lui dis que sa lettre m'avait fait le plus grand plaisir, parce qu'elle avait coupé court à la seule cause de désaccord qu'il y eût entre ma mère et

moi. Elle l'avait toujours considéré comme une canaille, et j'avais toujours pris sa défense, mais maintenant j'étais forcé de convenir qu'elle avait eu raison dès le premier jour. J'en dis assez pour lui montrer que j'avais vu clair dans tout son complot, et je conclus en lui affirmant que s'il avait cru me faire le moindre tort, il s'était complètement trompé, car j'avais toutes raisons de croire que, sans le vouloir, il m'avait poussé dans la direction où je désirais le plus vivement m'engager.

Après cette petite bravade, je me sentis soulagé, et je réfléchis à la situation.

J'étais seul dans une ville inconnue, sans relations, sans personne pour me présenter. Je n'avais pas même une livre dans la poche, et je n'entrevois aucun moyen de tenir mes engagements. Il n'y avait personne à qui je puisse demander de l'aide, car toutes les lettres que j'avais récemment reçues de la maison m'y montraient la situation sous un aspect menaçant. La santé de mon pauvre père continuait à baisser, et ses revenus baissaient en même temps.

D'autre part, j'avais quelques avantages de mon côté.

J'étais jeune. J'étais plein d'énergie. J'avais été élevé durement et j'étais tout prêt à une vie dure. J'étais bien à la hauteur de ma tâche, et je me croyais en état de satisfaire mes malades. Ma maison était parfaitement choisie pour ce que j'avais en vue, et j'y avais déjà mis les meubles indispensables.

La partie n'était pas encore perdue. Je me dressai brusquement, je serrai les poings, et je fis devant le chandelier le serment de ne pas renoncer à la

partie à moins que je ne fusse dans la nécessité de crier au secours par la fenêtre.

Pendant les trois jours qui suivirent, la sonnette ne se fit pas entendre, — pas une seule fois. Il était impossible d'être plus isolé de son espèce. Je me distrayais en m'asseyant en haut de mon escalier et comptant les passants qui s'arrêtaient pour regarder ma plaque.

Une fois (c'était un dimanche matin) il y en eut plus de cent dans une heure, et souvent, en les voyant s'éloigner en regardant derrière eux, je comprenais qu'ils parlaient du nouveau docteur ou qu'ils pensaient à lui. Cela me ranimait et me faisait supposer que quelque chose se dessinerait.

Chaque soir, entre neuf et dix heures, je me glisse dehors, et je fais mes modestes emplettes, après avoir au préalable rédigé mon *menu* pour le lendemain. Je rentre ordinairement avec un pain, un cornet de poisson frit, ou un paquet de saucisses.

Puis, quand je crois que tout est bien tranquille, je sors et je balaye devant ma porte avec mon balai, que je pose contre le mur, en prenant un air méditatif et contemplant les étoiles, lorsque quelqu'un passe. Puis, plus tard encore, je prends ma pâte à polir, mon chiffon, ma peau de chamois, et je vous assure que s'il suffisait d'avoir une plaque bien brillante pour attirer la clientèle, j'aurais bientôt toute la ville.

Vous ne vous douteriez jamais quel est le premier individu qui a interrompu cette période de silence? Eh bien, c'est le vaurien avec lequel je me suis battu devant le bec de gaz. C'est un repasseur de ciseaux, à ce qu'il paraît, et il a sonné

pour demander si j'avais quelque travail à lui donner. Je n'ai pu m'empêcher de lui rire au nez quand j'ai ouvert et vu qui c'était. Il n'a pas eu l'air de me reconnaître, mais cela n'a rien d'étonnant.

La personne qui s'est présentée ensuite était une malade, une vraie cliente, une cliente fort modeste. C'était une petite vieille fille anémique, une hypochondriaque invétérée, autant que j'en puis juger, qui a probablement fait le tour de tous les médecins de la ville, et qui tenait à compléter la collection par ce nouvel échantillon. Je ne sais si je l'ai satisfaite. Elle a dit qu'elle reviendrait mercredi, mais en parlant elle a détourné les yeux. Un shilling six pence, c'était tout ce qu'elle pouvait donner, mais cette somme a été la bienvenue. Je peux passer trois jours avec un shilling six pence.

Je crois avoir poussé l'économie jusqu'à ses dernières limites. Sans doute, pendant une courte période, j'arrivais à vivre avec une couple de pence par jour, mais ce que je fais maintenant ne doit pas être une simple boutade, cela doit être mon régime régulier pendant bien des mois.

Mon thé avec le sucre et le lait concentré me reviennent ensemble à un penny par jour, le pain me coûte deux pence trois farthings, et il m'en faut un par jour.

Mon dîner se compose tour, à tour, d'un tiers de livre de lard, cuit sur le bec de gaz (deux pence et un demi penny) ou de deux saucisses (deux pence) ou de deux morceaux de poissons frit (deux pence) ou du quart d'une boîte de bœuf en conserve de Chicago de huit pence (soit deux pence). L'un quelconque de ces mets, avec du pain et de l'eau en quantité suffisante, me compose un repas

très substantiel. J'ai supprimé le beurre pour le moment.

Ma pension me revient donc actuellement à moins de six pence par jour, mais j'encourage la littérature à raison d'un demi-penny par jour, que je consacre à l'achat d'un journal du soir, car maintenant que les événements se succèdent si rapidement à Alexandrie, je ne puis me faire à rester sans nouvelles.

Souvent je me reproche ce demi-penny, car en sortant le soir, je n'aurais qu'à regarder les affiches pour en faire l'économie, tout en ayant une idée en gros de ce qui se passe. Naturellement un demi-penny chaque soir, cela n'a l'air de rien, mais songez donc, c'est un shilling par mois.

Peut-être vous figurez-vous que je suis anémié, épuisé par ce régime. Je suis maigre, c'est vrai, mais jamais de ma vie je ne me suis senti aussi dispos. J'ai un tel ressort que parfois je sors à dix heures du soir, et marche d'un bon pas jusqu'à deux ou trois heures du matin. Je n'ose pas sortir pendant la journée, de peur de manquer un malade.

J'ai prié ma mère de ne pas envoyer le petit Paul, jusqu'à ce que je voie un peu plus clair devant moi.

Le vieux Whitehall est venu me voir l'autre jour. Le but de sa visite était de m'inviter à dîner, et le but de ce dîner était l'inauguration de mon début de médecin pratiquant. Je sèrais le propre fils de cet excellent vieux bonhomme, qu'il ne témoignerait pas plus d'intérêt pour moi et pour mon avenir.

— Par Dieu, Docteur Munro, monsieur, dit-il, j'ai

invité tous les gens de Birchespool qui ont à se plaindre de quelque chose. Vous aurez dans une semaine tout ce tas de malades. Il y a Praser, qui souffre déjà d'une attaque de Martell trois étoiles. Il viendra. Il y a Saunders qui ne parle plus que de sa rate. J'en ai plein le dos de sa rate, mais je l'ai invité. Puis, il y a la blessure de Trupez. Par ces temps humides, elle se met à le faire chanter et son chirurgien ne trouve rien de mieux que de la barbouiller de vaseline. Il y sera. Et il y aura Carr, qui se tue de boisson. Il n'a pas grand'chose à dépenser en médecin, mais autant vaut que vous profitiez de ce peu-là.

Pendant toute la journée du lendemain, il vint et revint me faire des questions au sujet du diner. Préférerons-nous un potage clair, ou à la queue de bœuf? N'étais-je pas d'avis que le bourgogne serait préférable au sherry ou au porto?

Le surlendemain devait être le jour de la célébration du diner, et dès le déjeuner, il arriva avec un plan des opérations. La cuisine serait faite chez un pâtissier du voisinage. Le fils de la propriétaire viendrait faire le service. J'eus le regret de constater que Whitehall commençait déjà à bafouiller, et qu'il était considérablement allumé.

Il revint encore dans l'après-midi, pour me dire qu'on passerait un bon moment. Un tel ou un tel était un agréable causeur. Tel autre ne chantait pas trop mal.

A ce moment il était si mûr, que je crus devoir (en qualité de conseiller médical) lui en dire un mot.

— Ce n'est pas la boisson, Docteur Munro, Monsieur, me répondit-il gravement, c'est cet air affaissant de la ville. Mais je vais rentrer et me mettre

au lit, et je serai aussi frais que si j'étais repeint, pour recevoir mes invités.

Mais l'entrain que lui causait la cérémonie prochaine dut être trop fort pour lui. Quand j'arrivai à sept heures moins cinq, Trupez, le lieutenant blessé, vint à ma rencontre dans le vestibule, avec une figure qui m'annonçait rien de bon.

— C'est fini pour Whitehall, me dit-il.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il ne voit plus, il n'entend plus. Il est paralysé. Allez le voir.

Dans sa chambre, la table était coquettement mise pour le dîner. Plusieurs carafes et une tarte aux pommes y avaient été placées par la servante.

Notre hôte infortuné était étendu sur le canapé, la tête renversée en arrière, sa barbe à deux pointes dirigée vers le plafond, et un verre de whisky à moitié vide sur une chaise près de lui.

Nous eûmes beau le secouer, l'appeler. Nous ne pûmes le tirer de cette ivresse sereine.

— Qu'allons-nous faire ? dit Turpez d'une voix entrecoupée.

— Il ne faut pas le laisser se montrer dans cet état. Il vaut mieux l'emporter avant qu'il arrive d'autres personnes.

Nous le primes donc, tout plié en courbes diverses comme un python crevé, et nous le déposâmes sur son lit.

A notre retour, trois autres invités étaient arrivés.

— J'ai le regret de vous apprendre que Whitehall est indisposé, dit Turpez. Le Docteur Munro a été d'avis qu'il vaut mieux qu'il ne descende pas.

— C'est vrai, dis-je, j'ai donné ordre de le coucher.

— Alors je propose que M. Turpey soit désigné pour remplir les fonctions d'hôte, dit un des nouveaux venus.

Et cette proposition fut aussitôt acceptée.

Bientôt arrivèrent les autres invités, mais le dîner se faisait attendre. Au bout d'un quart d'heure; on fit venir la propriétaire, mais elle ne put donner aucun renseignement.

— Le capitaine Whitehall l'a commandé chez un pâtissier, dit-elle en réponse aux questions réitérées du lieutenant, mais il ne m'a pas dit chez quel pâtissier. Cela pourrait être chez n'importe lequel entre quatre ou cinq. Il a dit seulement que tout marcherait bien, et que je fasse cuire au four une tarte aux pommes.

Un autre quart d'heure se passa : nous avions tous une faim de loup. Il était évident que Whitehall avait commis quelque méprise. Nous portions déjà nos regards vers la tarte aux pommes, de l'air dont l'équipage regarde le mousse dans les histoires de naufrages. Un gros homme poilu, qui avait une ancre tatouée sur la main, se leva et mit la tarte sur la table.

— Qu'en dites-vous, gentlemen? demanda-t-il, si je la servais?

Tout le monde se rapprocha de la table avec un air de décision qui rendit toutes paroles superflues. En cinq minutes le plat était aussi bien nettoyé que quand la cuisinière l'avait vu pour la première fois.

Une minute plus tard, la propriétaire entra avec le potage, puis de la tête de morue, du roastbeef, du gibier et du pudding à la glace apparurent dans l'ordre réglementaire. Il y avait eu malen-

tendu sur l'heure. Mais nous fîmes honneur au dîner, malgré le singulier *hors d'œuvre* par lequel nous avions commencé, et je me suis rarement trouvé à un dîner plus agréable, à une soirée qui m'ait fait autant de plaisir.

— Je suis bien fâché de m'être trouvé pris si à fond, Docteur, Munro, monsieur, me dit le lendemain matin Whitehall. J'ai besoin de vivre dans la montagne, dans un air excitant, et non pas sur une pelouse à jouer au croquet comme ici. Eh bien, je suis content que vous vous soyez bien amusés, gentlemen, et j'espère que vous avez tout trouvé à votre gré?

Je lui assurai que oui, mais je n'eus pas le courage de lui parler de la tarte aux pommes.

Si je vous conte ces banalités, mon cher Bertie, c'est seulement pour vous prouver que je ne cède pas à la guigne, et que ma vie n'est point réglée sur le mode mineur, malgré tout ce que ma situation a d'étrange. Mais pour en revenir à des sujets plus sérieux, j'ai été très content de recevoir votre lettre, et de lire toutes vos tirades contre la science avec ces dogmes. Ne vous imaginez pas que vous m'écorchez le garrot en me parlant ainsi, car je suis presque entièrement de votre avis.

Soutenir que nous sommes incapables de savoir quoi que ce soit, c'est une prétention aussi déraisonnable que d'affirmer que tout nous a été révélé par la divinité. Je ne connais rien de plus insupportable que le type du savant content de soi, qui sait exactement tout ce qu'il tait, mais qui n'a pas assez d'imagination pour comprendre combien sa petite accumulation d'érudition tient peu de

place quand on la compare à l'immensité de notre ignorance.

C'est lui, l'homme qui croit que l'univers peut être expliqué par des lois, comme si une loi elle-même n'avait pas, autant que l'univers, besoin d'être faite par quelqu'un.

Le mouvement d'une machine peut s'expliquer par les lois de la physique, mais cela n'ôte rien de son évidence à la notion qu'il faut au préalable un mécanicien.

Toutefois en ce monde, une partie du bel équilibre des choses dépend de ce fait que, partout où il existe un fanatique, un exagéré de n'importe quelle espèce, il surgit un être qui est sa contrepartie exacte en sens opposé, ce qui le neutralise. Voici un Mameluck : voilà que se montre un Croisé. Voici un Fenian : voilà qu'apparaît un Orangiste. Toute force a son recul.

Aussi tous ces scientifiques reliés en peau doivent être alignés en face de ces gentlemen qui croient encore que le monde a été créé en l'an 4004 avant Jésus-Christ.

Après tout, la véritable science doit être synonyme de véritable religion ; car la science consiste à acquérir des faits, et les faits sont la seule chose que nous ayons à notre portée pour en déduire ce que nous sommes, et pourquoi nous sommes ici-bas. Mais assurément plus nous mettons d'attention à examiner les méthodes au moyen desquelles on obtient des résultats, plus nous trouvons extraordinaire, merveilleuse, la grande puissance inconnue qui se cache derrière eux, la puissance qui fait circuler sans danger à travers l'espace le système polaire, et qui n'en est

pas moins capable d'adapter la longueur de la trompe d'un insecte à la profondeur de la fleur que produit le miel. Vous pouvez armer votre savant dogmatiseur d'un microscope qui grossisse de trois cents diamètres, ou d'un télescope dont le réflecteur ait six pieds de foyer, mais ni près de lui, ni loin de lui il n'apercevra une trace de la grande puissance directrice.

Que direz-vous d'un homme, devant qui on mettrait un grand et beau tableau et qui, après s'être assuré que la description faite de la manière dont ce tableau a été peint, n'est pas exacte, en conclurait aussitôt que jamais personne n'a mis la main à ce tableau ou que du moins il est impossible de savoir si un artiste en est l'auteur ou non.

Voilà qui me paraît définir assez exactement la thèse de certains agnostiques extrêmes.

— Est-ce que la seule existence du tableau n'est pas à elle seule une preuve qu'un habile artiste y a mis la main ? pourrait-on demander.

— Pourquoi pas ? répondrait le faiseur d'objections. Il est bien possible que le tableau se soit produit de lui-même avec l'aide de certaines règles. En outre, lorsque le tableau m'a été présenté pour la première fois, on m'a assuré qu'il avait été entièrement exécuté dans l'espace d'une semaine, mais après l'avoir examiné, je suis en mesure d'affirmer que son achèvement a exigé un temps considérable. En conséquence, mon opinion est que l'on peut se demander si jamais il a existé quelqu'un qui l'ait peint.

Laissons de côté, d'une part, cette exagération de la réserve scientifique, et d'autre part, cette exagération de la foi, comme étant également im-

possible à défendre, il reste une direction où le raisonnement est fort clair : c'est qu'un univers implique l'existence d'un auteur de l'univers, et nous pouvons déduire de là quelques-uns de ses attributs, sa puissance, sa sagesse, sa prévision des moindres besoins, son soin de pourvoir au superflu même de ses créatures. D'autre part, ne poussons pas la mauvaise foi au point d'esquiver ce qu'il y a de mystérieux dans la douleur, dans la cruauté, dans tout ce qui nous apparaît comme une tache sur son œuvre. Ce que nous avons de plus sensé à en dire, c'est que nous pouvons espérer que ces choses ne sont point aussi mauvaises qu'elles le paraissent et que peut-être elles conduisent à des fins plus hautes. Ce qui embarrasse le plus le philosophe quand il veut répondre, c'est la voix de l'enfant qu'on maltraite, le cri de l'animal qu'on torture.

Bonjour, vieux camarade. C'est tout à fait charmant de penser qu'au moins sur un point nous sommes d'accord.

XV

QUATORZIÈME LETTRE

1. Oakley Villas.
Birchpool, 15 janvier 1883.

Vous m'écrivez d'un ton de reproche, mon cher Bertie, et vous dites que l'absence a du affaiblir

notre intime amitié, puisque je ne vous ai pas envoyé une ligne pendant ces sept longs mois. La vérité vraie, dans cette affaire, c'est que je n'ai pas eu le courage de vous écrire avant d'avoir des nouvelles un peu gaies, et ces nouvelles un peu gaies ont été terriblement longues à venir. Et maintenant je puis tout juste dire que le nuage s'est peut-être un peu aminci sur les bords.

Vous voyez par l'entête de ma lettre que j'ai tenu bon sur place, mais, entre nous, il a fallu livrer une terrible bataille, et à certains moments il m'a semblé que la dernière planche, dont parlait le vieux Whitehall dans sa carte, allait échapper à mon étreinte. J'ai eu des hauts et des bas, quelquefois avec un peu d'argent, quelquefois sans un penny. Dans les meilleurs moments, j'ai subi des privations. Dans les pires, j'ai été bien près de mourir de faim. J'ai passé tout un jour avec une croûte de pain, alors que j'avais dix livres en monnaie d'argent dans le tiroir de ma table. Mais ces dix livres avaient été réunies à grand'peine, pour payer mon trimestre de loyer, et j'aurais passé vingt-quatre heures de plus en me serrant la ceinture plutôt que de toucher à cette somme. Pendant deux jours, il m'a été impossible de trouver de quoi acheter un timbre pour une lettre. En lisant mon journal du soir, j'ai souri à la description des privations qu'éprouvent nos hommes en Egypte. Leurs vivres avariés auraient été un régal pour moi. Pourtant, qu'importe que vous preniez ici ou là votre carbone, votre azote et votre oxygène, pourvu que vous arriviez à vous les procurer? La garnison d'Oakley Villas a franchi la

période critique, et maintenant il n'est plus question de se rendre.

Ce n'est pas que les malades m'aient fait absolument défaut. Il m'en est venu, ainsi que je m'y attendais.

Certains, comme la petite vieille fille, ne sont jamais revenus. Je m'imagine qu'un médecin, qui ouvre lui-même sa porte, leur ôte par là toute confiance en lui. D'autres sont devenus mes chauds partisans. Mais presque tous sont des gens extrêmement pauvres, et si vous calculez combien de fois il faut recevoir un shilling six pence pour parfaire les quinze livres nécessaires chaque trimestre pour le loyer, les impôts, le gaz et l'eau, vous comprendrez que tout en réussissant jusqu'à un certain point, j'éprouve de grandes difficultés à mettre quelque chose dans la malle qui me sert de garde-manger. Malgré tout, mon garçon, j'ai deux termes de payés, et j'en commence un troisième sans que mon courage faiblisse. J'ai maigri de près de seize livres, mais le cœur n'est pas entamé.

Je n'ai guère plus qu'un vague souvenir de l'époque exacte où j'ai écrit ma dernière lettre. Je me figure que ce dut être une quinzaine de jours après mon début, aussitôt après ma rupture avec Cullingworth.

Il est assez malaisé de trouver par où il faut commencer, quand on a à conter bien des événements qui n'ont aucun lien les uns avec les autres, et dont chacun est banal en lui-même, bien que chacun m'ait paru de proportions formidables, quand je me suis trouvé en sa présence; cependant ils ont l'air bien chétifs quand on les voit de dos, et de si loin.

Puisque j'ai écrit le nom de Cullingworth, je puis tout aussi bien placer ici le peu que j'ai à dire de lui. Je répondis à sa lettre dans les termes dont j'ai déjà parlé, je crois. Je ne m'attendais guère à recevoir de ses nouvelles; mais évidemment mon billet l'avait piqué au vif, et je reçus soudain un message où il disait que si je voulais qu'il crût à ma bona fides (que pouvait-il bien entendre par là) je devais lui renvoyer l'argent que j'avais reçu pendant le temps que j'avais passé avec lui à Bradfield.

A cela je répondis que cette somme se montait à douze livres; que j'avais encore entre les mains la lettre par laquelle il m'avait garanti trois cents livres si je venais à Bradfield, que la balance à mon profit se montait à deux cent quatre-vingt-huit livres, et que si je ne recevais pas un chèque par le retour du courrier, je mettrais l'affaire entre les mains de mon solicitor.

Cette fois notre correspondance prit fin pour tout de bon.

Cependant il y eut un autre incident.

Un jour, alors que j'exerçais depuis deux mois, j'avisai un personnage barbu, de figure commune, qui flânait de l'autre côté de la rue. Dans l'après-midi je l'aperçus encore par la fenêtre de mon cabinet de consultation. Comme je le revis encore là le lendemain matin, mes soupçons s'éveillèrent et ils firent place à la certitude deux jours après : comme je sortais de chez un malade dans une rue du quartier pauvre, j'aperçus le même individu contemplant une boutique de fruitier, de l'autre côté de la rue. J'allai jusqu'au bout de celle-ci, et après avoir tourné le coin, j'attendis, et je me

trouvai en face de l'homme, qui arrivait à grands pas.

— Vous pouvez retourner chez le Docteur Cullingworth et lui dire que j'ai autant de clients que je tiens à en avoir, lui dis-je. Si après cela vous m'espionnez, ce sera à vos risques et périls.

Il bégaya quelques mots et rougit, mais je m'éloignai et ne le revis plus.

Personne au monde, si ce n'est Cullingworth, ne pouvait avoir de motifs pour savoir exactement ce que je faisais, et le silence de cet individu suffisait pour prouver que je ne m'étais pas trompé.

Depuis je n'ai plus entendu parler de Cullingworth.

J'ai reçu une lettre de mon oncle, Sir Alexandre Munro, l'artilleur. Elle m'arriva peu de temps après mon début. Il m'y apprenait qu'il avait eu de mes nouvelles par ma mère, et qu'il espérait apprendre que je réussirais. C'est un ardent Wesleyen, cela, je crois que vous le savez, comme tous mes parents du côté paternel. Il me dit que le principal ministre Wesleyen de la ville était son ami de longue date, et que comme j'appartenais moi-même à une famille Wesleyenne, je n'aurais qu'à présenter à ce ministre une lettre de recommandation qui était jointe à la sienne et que j'en retirerais certainement un grand avantage.

J'y réfléchis, Bertie, et il me parut que ce serait jouer un assez vilain rôle que d'employer à mon profit une organisation religieuse, dont je désapprouvais les principes.

Ce fut une rude tentation, mais je détruisis la lettre.

J'ai eu quelques moments de chance dans des

cas que le hasard m'a procurés. L'un de ces cas (qui fut pour moi d'une importance immense) fut celui d'un épicier, nommé Haywood, qui eut une attaque dans la rue devant sa porte. Je passais par là pour aller visiter un pauvre journalier atteint de fièvre typhoïde. Vous pouvez croire que je saisis promptement l'occasion. Je m'empressai. Je traitai le mari. Je me gagnai la femme. Je chatouillai le moutard. Je fis la conquête de toute la maison. Il avait ces attaques périodiquement. Il conclut un arrangement par suite duquel je me fournirais chez lui et nous compterions ensemble pour mes soins.

C'était un contrat de goule, car chacun de ses accès se traduisait pour moi par du beurre et du lard, tandis que si Haywood restait quelque temps en bonne santé, je revenais au régime du pain et des saucisses. Tout de même cela me permit d'économiser en vue du terme maint shilling que sans cela serait passé en nourriture. Mais le pauvre diable finit par mourir, et cela régla définitivement notre compte.

Deux petits accidents arrivèrent près de ma porte (le carrefour est passager) et bien qu'ils ne m'aient pas rapporté grand'chose je courus chaque fois aux bureaux du journal, et j'eus le plaisir de lire dans l'édition du soir que « le conducteur, bien qu'il ait éprouvé une forte commotion, n'a pas subi de lésions sérieuses, ainsi que l'a déclaré le Docteur Stark Munro, des Oakley Villas »

Comme le disait souvent Collingworth, un jeune docteur éprouve de grandes difficultés à faire de la publicité sur son nom, et il doit profiter des occasions qui se présentent. Peut-être que les an-

ciens de notre profession hocheraient la tête en entendant raconter ces relations avec un petit journal de province, mais il ne m'est jamais arrivé de les voir se fâcher quand leurs noms figuraient dans le *Times* à propos de quelque homme d'Etat qui tombe malade.

Puis il survint un autre accident, plus sérieux. Il dut se produire environ deux mois après mon début ; mais j'éprouve déjà quelque difficulté à placer les choses dans leur véritable ordre.

Un homme de loi de la ville, nommé Dickson, passait à cheval devant mes fenêtres, quand sa monture se dressa et tomba sur lui. J'étais en train de manger mes saucisses dans la chambre de derrière, quand j'entendis le bruit et courus à la porte pour recevoir le groupe de gens qui le transportaient. On envahit ma maison. Le vestibule se remplit. On salit mon cabinet de consultation, et on pénétra jusque dans la pièce de derrière, qu'on trouva élégamment meublée d'une malle, d'un bout de pain et d'une saucisse froide.

Néanmoins je ne songai qu'au patient qui poussait des gémissements à fendre l'âme. Je reconnus que ses côtes étaient intactes. Je fis jouer ses articulations. Je promenai la main sur ses membres, et je reconnus qu'il n'avait ni fracture ni luxation. Toutefois, il avait éprouvé une pression si forte qu'il lui était très douloureux de s'asseoir ou de marcher.

J'envoyai chercher une voiture découverte et je le ramenai chez lui, moi assis, prenant mon air le plus professionnel et le soutenant debout. La voiture allait au pas, trainant un rassemblement derrière elle, de sorte qu'il était impossible

de se faire une réclame plus imposante. On eût dit l'avant-garde d'une troupe de cirque.

Toutefois, arrivés chez lui, l'étiquette professionnel exigeait que je rendisse le malade au médecin de la famille, — je le fis avec toute la bonne grâce possible, tout en caressant un faible et vague espoir que ce vieux praticien bien établi me dirait : « Vous avez si bien soigné mon malade, Docteur Munro, que je ne saurais songer à vous l'ôter des mains ». Il n'en fut rien : il m'arracha avidement son malade, et j'en retirai quelque crédit, une excellente publicité et une guinée.

Voilà les quelques points saillants qui surgissent du dessus de la morne monotonie de ma vie. Ils sont bien petits, comme vous le voyez, mais en Hollande un tas de sable fait l'effet d'une montagne. C'est, avant tout, un memento ennuyeux et sordide de shillings gagnés et de shillings dépensés, de pence grattés sur ceci, sur cela, pendant qu'arrivent tout le temps des bandes de papier bleu, qui voltigent autour de moi et qu'a laissées d'un air détaché le percepteur. Cela me rappelle pourtant un lourd poids mort que je traîne. Je trouvais bien je ne sais quoi d'ironiquement amusant à payer la taxe des pauvres. Mon rôle était plutôt de la faire payer. Trois fois, une crise m'a obligé de mettre ma montre en gage; trois fois je me remis à flot et la sauvai. Mais puis-je supposer que je vous intéresse avec les détails d'une telle carrière ?

Ah! si une belle comtesse avait eu la bonté de glisser sur une pelure d'orange devant ma porte, ou si le plus gros négociant de la ville avait été sauvé par quelque *tour de force* de ma façon, si

j'avais été mandé à minuit pour soigner une personne incognito dans une maison écartée, où on m'aurait offert, pour s'assurer mon silence, des honoraires royaux, — alors oui, j'aurais fait quelque chose qui mérite votre attention. Mais des mois, de longs mois pendant lesquels j'ai ausculté les palpitations chez une femme de ménage, ou le bruit de froissement dans les poumons du fruitier, voilà qui ne présente rien que des objets monotones, ennuyeux.

Il ne parut point de bons anges sur ma route. Ah ! si pourtant, attendez ; il en vint un.

Un jour, à six heures du matin, je fus réveillé par un coup de sonnette. Je me glissai furtivement vers l'angle de l'escalier, et j'aperçus par le carreau un gentleman corpulent, coiffé d'un haut de forme.

Fort ému, entassant suppositions sur suppositions, je me hâtai de remonter, je passai quelques vêtements, je descendis en courant, j'ouvris la porte, et à la lueur grise de l'aube, je me trouvai face à face avec Horton.

Le brave homme était parti de Merton par un train de plaisir, et il avait passé toute la nuit en chemin de fer. Il avait sous le bras un parapluie, et tenait de chaque main deux grandes bourriches de paille. Quand elles furent déballées, il en sortit un gigot froid, une demi-douzaine de bouteilles de bière, une de porto, et quantité de pâtés et friandises. Nous passâmes ensemble une journée charmante, et le soir, quand il reprit son train de plaisir, il me laissa bien plus gai qu'il ne m'avait trouvé.

Quand je parle de gaité, Bertie, vous vous trom-

periez, si vous jugiez, ainsi que vous paraissez le faire, que je prends les choses du côté sombre. J'écarte, il est vrai, quelques consolations que vous possédez, parce que je ne puis arriver à me convaincre de leur réalité, mais en ce monde au moins, je vois un nombre infini de raisons d'espérer, et quant au monde futur, j'ai la confiance que tout s'arrangera pour le mieux. Je suis prêt à m'adapter à tout ce que le grand ordonnateur de toutes choses voudra faire de moi dans son plan mystérieux, depuis l'anéantissement jusqu'à la béatification.

Mais il y a dans les perspectives de ce monde-ci bien des choses qui peuvent mettre en joie le cœur humain. Le niveau du bien monte, celui du mal s'abaisse, comme l'huile et l'eau dans un flacon. La race se perfectionne. Les condamnations pour crimes sont beaucoup plus rares. Il y a beaucoup plus d'éducation. Les gens commettent moins de délits et pensent davantage. Quand je me trouve en présence d'un individu à tournure bestiale, je me dis souvent que lui et son type disparaîtront aussi certainement que le grand albatros. Je me demande même si nous ne ferions pas bien, dans l'intérêt des « ologies » de conserver en bocal quelque spécimen de Bill Sykes, pour montrer aux enfants de nos enfants quelle sorte de créature c'était.

Et plus nous faisons de progrès, plus s'accroît notre tendance au progrès. Nous n'avancions pas en progression arithmétique, mais en progression géométrique. Nous touchons l'intérêt composé de tout le capital de connaissances et de vertu qui a été accumulé depuis l'aurore du temps. On sup-

pose qu'il s'est écoulé environ quatre-vingt mille ans entre l'homme paléolithique et l'homme néolithique. Et pourtant il lui a fallu tout ce temps pour apprendre à préparer ses silex par le frottement au lieu de les tailler par éclats. Mais pendant la vie de nos pères, quels changements se sont opérés ? Le chemin de fer et le télégraphe, le chloroforme et les applications de l'électricité. Dix ans donnent maintenant plus de résultats qu'un millier des années d'autrefois, et ce n'est point tant parce que nous avons l'intelligence plus développée que grâce à la lumière que nous possédons et qui nous montre la route pour en acquérir davantage. L'homme primitif butait tout en regardant de près, et faisait des pas lents, incertains, tandis que nous marchons d'une vive allure vers notre but inconnu.

Et je me demande quel il sera, ce but. Naturellement, il s'agit, pour moi, de ce qu'il sera dans ce monde-ci. Dès le temps même où l'homme a gravé les premiers hiéroglyphes sur une écaille d'huître, ou barbouillé sur le papyrus avec de la sépia, il a dû s'interroger, comme nous le faisons aujourd'hui. Je suppose que nous en savons un peu plus que lui. Nous avons devant nous un arc d'environ trois mille ans pour en déduire la courbe que parcourront nos descendants, mais qu'il est peu de chose, cet arc, si on le compare aux durées immenses que la Providence emploie à accomplir ses desseins. Les déductions que nous en tirons doivent donc être bien incertaines, à ce qu'il me semble. La civilisation sera-t-elle enlisée sous la barbarie ? Cela est arrivé jadis parce que les populations civilisées formaient de tout petits

flots de lumière au milieu des ténèbres. Mais est-il rien qui puisse détruire le grand pays que vous habitez, par exemple ? Non, notre civilisation durera ; elle deviendra plus complexe. Les hommes vivront dans l'air et au-dessous de l'eau. La médecine préventive progressera au point que la seule cause de mort sera la vieillesse. L'éducation et un régime social plus rapproché du socialisme mettront fin au crime. Les races de langue anglaise se fondront en une seule qui aura son centre dans les Etats-Unis. Les Etats européens suivront l'un après l'autre leur exemple. La guerre deviendra rare, mais plus terrible. Les formes religieuses seront abandonnées, mais l'essence en sera conservée, de telle sorte qu'une seule croyance s'étendra à tout le monde civilisé, et elle prêchera la confiance en cette puissance centrale qui alors ne sera pas plus connue qu'aujourd'hui.

Voilà mon horoscope et après cela le système solaire sera bon à jeter. Mais Bertie Swanborough et Stark Munro voltigeront alors au souffle du vent d'ouest et saliront les vitres des ménagères soigneuses bien longtemps avant qu'il s'accomplisse la moitié de ces événements.

Et alors, naturellement l'homme se modifiera. Les dents sont en voie de disparition prochaine. Il vous suffirait pour en être convaincu, de compter dans les rues de Birchespool les plaques de métal des dentistes. De même les cheveux. La vue également. Instinctivement, lorsque nous cherchons à nous représenter le jeune homme du type le plus avancé, nous nous le figurons chauve, avec deux lorgnons. Je suis absolument un animal moi-même, le seul indice de progrès que je pré-

sente, c'est la disparition chez moi de deux grosses molaires. D'autre part, il y a quelques indications en faveur du développement d'un sixième sens, celui de la perception. Si je le possédais dès maintenant, je percevrais que vous êtes positivement excédé de toutes mes généralisations et de mon dogmatisme.

Et il doit certainement y avoir une pincée de dogmatisme dans ce fait que nous nous mettons à formuler des lois en ce qui regarde l'avenir. Car comment savons-nous s'il n'y a pas dans la nature des phases qui nous attendent et dont nous ne nous sommes formé aucune idée ? Après tout, quelques secondes font par rapport au jour une fraction plus grande qu'une existence de moyenne durée par rapport à la durée que nous pouvons en toute certitude attribuer à l'univers. Mais si un homme ne vivait que quelques secondes du jour, et qu'il en fut de même de son fils, et du fils de celui-ci, qu'est-ce que l'expérience réunie de centaines de générations produites pendant le grand jour, leur apprendraient au sujet de ce phénomène que nous appelons la nuit ? De même toute l'histoire, toutes nos connaissances ne sauraient nous garantir que notre globe n'est point destiné à passer par des états dont nous ne pouvons nous faire aucune idée.

Mais quittons l'Univers pour reprendre notre bourdonnement de moucheron que nous sommes. Je crois vous avoir dit tout ce qui pouvait vous intéresser des six premiers mois de mon entreprise.

Vers la fin de cette période, mon petit frère Paul arriva : c'est bien le plus agréable des compa-

gnons. Il partage les ennuis de mon petit ménage avec une parfaite bonne humeur. Il me tire de la mélancolie la plus noire, fait avec moi de longues promenades à pied, s'intéresse à tout ce qui m'intéresse, (je lui parle toujours comme je parlerais à un homme de mon âge) et il est toujours empressé à faire n'importe quoi, depuis le cirage des souliers jusqu'à la livraison des remèdes à domicile.

Sa seule distraction, c'est de découper de petits soldats en papier ou d'acheter des soldats de plomb (dans les rares occasions où nous pouvons disposer de quelque superflu). Il en a une armée. J'ai amené un malade dans le cabinet de consultation, et j'ai trouvé un torrent de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie qui se déversait sur la table. J'ai même été l'objet d'une attaque, pendant que j'écrivais en silence ; car en levant les yeux je me suis vu menacé par des lignes de tirailleurs qui cheminaient vers moi, soutenus par une réserve d'infanterie. J'étais pris de flanc par de la cavalerie, et une batterie de canons se chargeant par la gueule, avec des pois, était établie sur le dos de mon dictionnaire de médecine, d'où elle balayait toute ma position, sous les regards souriants du général en chef à la figure ronde. Je ne sais combien il a de régiments sur le pied de paix, mais, s'il venait à se produire des événements graves, je suis sûr que toutes les feuilles de papier qui se trouvent dans la maison fourniraient un contingent de troupes.

Un matin, j'eus une idée superbe qui eut pour résultat de bouleverser notre économie domestique. Ce fut lorsque la crise la plus pénible fut

passée, et quand je pus m'offrir du beurre, et de temps à autre du tabac, lorsque le laitier venait tous les jours, ce qui vous donne une sensation d'orgueil très forte, quand vous n'en avez pas l'habitude.

— Paul, mon petit, dis-je, j'ai trouvé le moyen d'avoir un tas de domestiques pour rien.

Il parut ravi, mais point étonné. Il avait une confiance absolument spontanée en mes ressources, et si je lui avais dit tout à coup que je me proposais de jeter à bas de son trône la reine Victoria pour m'asseoir à sa place, il serait venu sans faire de questions m'offrir son aide et sa complaisance.

Je pris une feuille de papier et j'écrivis.

— A louer : un logement au rez-de-chaussée, en échange du service. S'adresser 1, Oakley Villas.

— Voilà, Paul, dis-je, courez porter cela aux bureaux de l'*Evening News*, et payez un shilling pour trois insertions.

Il n'y eut pas besoin de trois insertions : une seule aurait largement suffi. Moins d'une demi-heure après la sortie de la première édition, j'avais un candidat au bout de ma sonnette. Cependant toute la soirée, Paul ne fit qu'ouvrir et en faire entrer d'autres, que je recevais presque sans interruption.

Au commencement, j'aurais accepté le premier jupon venu, mais en voyant les offres se multiplier, nous devînmes plus exigeants : des tabliers blancs, une toilette convenable pour ouvrir la porte, l'engagement de faire les lits, de cirer les chaussures, de faire la cuisine.

Nous finîmes par fixer notre choix sur une Miss

Wotton, qui demanda la permission d'amener sa sœur. C'était une personne à physionomie dure, aux façons brusques, dont le séjour chez un célibataire n'était pas de nature à mettre les mauvaises langues en mouvement. Son nez pouvait lui tenir lieu de certificat de vertu. Elle devait mettre son mobilier dans le sous-sol, et je lui donnais pour elle et sa sœur une des pièces d'en haut, comme chambre à coucher.

Elles s'installèrent quelques jours après.

A ce moment-là j'étais sorti, et le premier indice de leur arrivée fut la présence de trois petits chiens que je trouvai dans mon vestibule à mon retour. Je la fis monter et lui expliquai que c'était là une violation du contrat, que je n'avais point l'intention de monter une ménagerie. Elle plaida avec énergie la cause de ses petits chiens qui, paraît-il, étaient une femelle et ses deux filles d'une race rare et je finis par céder sur ce point.

L'autre sœur semblait mener une existence souterraine, une vie de troglodyte, car bien qu'il m'arrivât de l'apercevoir quelquefois au moment où elle tournait le coin furtivement, il se passa un bon mois avant que je puisse témoigner par serment devant un tribunal de police au sujet de son identité.

Pendant quelque temps, les choses marchèrent bien, puis survinrent des complications. Un matin, étant descendu plus tôt que d'ordinaire, je vis un petit homme barbu en train de défaire la chaîne de sûreté de la porte. Je mis la main sur lui, avant qu'il pût ouvrir.

— Eh bien ! dis-je, qu'est-ce que cela signifie ?

— Pardon, monsieur, dit-il, je suis, le mari de Miss Wotton.

Des doutes terribles au sujet de ma ménagère me traversèrent l'esprit, mais je me rappelai son nez et je me rassurai. Un interrogatoire éclaircit la situation. Elle était parfaitement mariée : ses papiers en faisaient foi. Son mari était matelot. Elle s'était donnée pour demoiselle, parce qu'elle supposait que je serais plus disposé à prendre une ménagère sans charges de famille. Son mari était revenu à l'improviste après un long voyage, et était rentré la veille au soir. Et ensuite — complot greffé sur un autre complot — l'autre femme n'était point sa sœur, mais une amie, nommée Miss Williams. Elle avait pensé que je serais plus disposé à accueillir deux sœurs que deux amies. Nous arrivâmes ainsi à nous bien connaître les uns les autres. Je donnai à Jack la permission de rester, et j'assignai l'autre chambre d'en haut à Miss Williams. Il me semblait que j'allais passer bientôt de la solitude absolue à la direction d'un asile de nuit.

Nous avions tous les soirs une scène des plus bouffonnes sous les yeux. C'était la procession de ces gens gagnant leur chambre à coucher : en tête un chien, puis Miss Williams, tenant une bougie ; puis venait Jack, puis un second chien, et en dernier lieu Mistress Wotton, tenant une bougie d'une main et ayant sous le bras le troisième chien. Jack resta chez nous trois semaines. Je lui fis frotter deux fois par semaine, à la pierre ponce, toute la maison, au point que le parquet était comme le gaillard d'arrière d'un navire. Nous tirâmes ainsi de lui quelques services pour prix de son logement.

Vers la même époque, comme je disposais de

quelques shillings et que je n'avais point de dépense imminente, je me montai une cave, sous la forme d'un baril de bière de quatre gallons et demi, et j'étais résolu à n'y jamais toucher, excepté dans les grands jours et les jours de fête, ou quand nous voudrions offrir quelque chose à des invités.

Peu de temps après, Jack reprit la mer. Dès qu'il fut parti, de furieuses querelles éclatèrent à plusieurs reprises entre les deux femmes du sous-sol, qui remplirent toutes la maison de leurs cris aigus et de leurs récriminations mutuelles.

Enfin, un soir, Miss Williams — celle qui était d'humeur tranquille — vint me trouver et m'annonça en sanglotant qu'elle était obligée de partir. Mistress Wotton lui rendait la vie insupportable, disait-elle. Elle était résolue à vivre indépendante, et elle avait monté une petite boutique dans un quartier pauvre de la ville. Elle allait tout de suite en prendre possession.

J'en fus fâché, car je trouvai Miss Williams à mon gré, et je dis quelques mots qui le laissaient entendre. Elle alla jusqu'à la porte du vestibule, puis revint avec grand bruit de frôufrou dans le cabinet de consultation.

— Allez goûter votre bière, me cria-t-elle.

Puis, elle disparut.

Ces paroles me firent l'effet d'une sorte d'imprécation en langue populaire. J'aurais été moins surpris si elle m'avait dit :

— Enlevez vos socques.

Soudain cette phrase prit dans mon intelligence une signification terrible ; je courus à la cave. Le baril était soulevé par derrière sur les supports. Je

le frappai : il sonnait aussi creux qu'un tambour. Je tournai le robinet : pas une goutte ne sortit. Tirons le rideau sur cette scène pénible : je me bornerai à dire que Mistress Wotton reçut son congé s'éance tenante. Le lendemain, Paul et moi nous nous retrouvâmes seuls dans la maison vide.

Mais nous étions démoralisés par le luxe. Il nous était devenu impossible de nous tirer d'affaire sans aide, surtout maintenant que nous étions en hiver et qu'il fallait allumer les feux, ce qui est la plus cruelle des corvées pour un homme. Je songeai à la tranquille Miss Williams, et j'allai la dénicher dans sa boutique. Elle ne demandait pas mieux que de revenir et elle savait comment se débarrasser du loyer. La difficulté consistait dans son stock de marchandises. Au premier abord, cet obstacle paraissait formidable, mais je le jugeai moins terrible en apprenant que tout le matériel avait coûté onze shillings. Une demi-heure après, ma montre était engagée, et l'affaire conclue. Je revins avec une excellente ménagère et un grand panier qui contenait de mauvaises allumettes suédoises, des cordons de souliers, des pains de plombagine, et des figurines en sucre. Le tout en telle quantité que je n'aurais pas cru possible d'en avoir tant pour cette somme. Nous avons donc réorganisé notre intérieur et j'espère que nous avons devant nous une période de tranquillité relative.

Bonjour, vieil ami, et n'allez pas croire que je vous oublie. Vos lettres sont lues et relues avec avidité. Vous *tombez* Paley chaque fois tout simplement. Je suis bien content que vous vous soyez tiré sans dommage de cette affaire de brasserie. J'ai craint pendant quelque temps de vous voir per-

dra votre argent ou risquer de nouvelles sommes sur les actions. Je ne puis que vous remercier de votre offre si bienveillante de chèques en blanc.

C'est étonnant que vous soyez rentré si aisément dans votre existence américaine, après votre passage par la vie anglaise. Mais comme vous le dites, ce n'est pas un changement, mais seulement une nuance, car, dans les deux, l'idée fondamentale est la même. N'est-il pas étrange que les deux grands frères soient amenés à se méconnaître mutuellement ? On punit un homme coupable de diffamation (du moins on le fait chez nous) alors même que les suites en seraient peu importantes. Mais un individu peut commettre la diffamation internationale, crime bien plus odieux, et d'une bien autre portée, et il n'y a pas de loi au monde pour l'en punir. Songez à cette méprisante équipe de journalistes et de satiristes qui ne cessent de représenter l'Anglais, comme un personnage inabordable et qui supprime les *h.* et l'Américain comme vulgaire et enclin à cracher. S'il se trouvait quelque millionnaire pour leur payer une excursion autour du monde, nous aurions quelque repos, — et si le vaisseau venait à couler par une voie d'eau à moitié chemin, nous serions plus tranquilles encore. Et vos politiciens, qui font la quête des votes, et nos éditeurs de dédaigneuses revues hebdomadaires, avec leurs airs futiles de supériorité, comme on se comprendrait mieux, s'ils étaient tous à bord ! Une fois encore adieu, et bonne chance !

XVI

QUINZIÈME LETTRE

Oakley Villas.
Birchospool, 3 août 1883.

Croyez-vous qu'il existe une chose qui vaille le hasard ? Voilà une phrase bien détonante pour commencer une lettre, mais je vous en prie, reportez votre esprit sur votre vie passée, et dites-moi si vous croyez que nous soyons réellement les jouets du hasard. Vous le savez, bien souvent il suffit de tourner dans telle ou telle rue, d'accepter ou de décliner une invitation pour faire dévier dans un canal tout différent le cours de toute notre existence.

Ne sommes-nous que des feuilles que le vent fait voltiger de côté et d'autre ? Ne sommes-nous pas plutôt, malgré notre conviction complète d'être des agents doués de liberté, entraînés constamment vers un but défini et déterminé d'avance ? J'avoue qu'à mesure que je vais plus loin dans la vie, je me confirme de plus en plus dans ce fatalisme vers lequel je me suis toujours senti attiré.

Considérez-le au point de vue suivant. Nous savons que bien des faits permanents de l'univers ne sont *point* fortuits. Ce n'est point par un effet du

hasard que les corps célestes se meuvent à des distances qui empêchent leur rencontre, que la graine est pourvue d'un appendice qui la portera vers le sol qui lui est favorable, que la créature est adaptée au milieu qui l'entoure. Voyez une baleine avec son épais revêtement de graisse, et je ne veux pas d'autre preuve d'un dessein. Mais en bonne logique, à ce qu'il me semble, *tout* doit être dessein, ou bien *tout* doit être hasard. Je ne vois pas comment il est possible de tracer à travers le monde une ligne telle qu'on puisse dire : du côté droit de cette ligne tout est hasard, du côté gauche tout est préétabli. Vous en viendrez peut-être à soutenir que les choses qui, vues par le dehors, appartiennent à la même classe, sont en réalité séparées par un abîme infranchissable, et que celles d'en bas sont soumises à des règles, tandis que celles d'en haut ne le seraient pas. Vous seriez, par exemple, contraint d'affirmer que le nombre des éléments qui forment la patte de derrière d'une puce a été l'objet d'une décision directe de la part du Créateur, tandis que la catastrophe qui a fait périr un millier de personnes dans un théâtre, tenait à ce qu'on a laissé tomber une allumette-bougie sur le plancher et qu'elle était une félure imprévue dans la chaîne de la vie. C'est une assertion qui me paraît inacceptable.

C'est raisonner très superficiellement que de dire : quand on admet la thèse du fatalisme, on cesse d'agir, de lutter, et l'on attend passivement les événements que vous amènera le destin. En faisant cette objection, on oublie que du nombre des choses arrêtées par le destin se trouve celle-ci : que nous autres gens du Nord nous sommes fait

pour lutter, et non pour rester immobiles, les bras croisés. Mais quand un homme a lutté, quand il a fait tout ce qu'il sait faire, et qu'en dépit de cela, il survient un événement, qu'il attende dix ans avant de déclarer que c'est un malheur. C'est alors une partie de la grande ligne de sa destinée, et elle tend à la réalisation d'une fin. Un homme perd sa fortune ; son caractère gagne du sérieux. Il perd la vue, cela l'amène à la spiritualité. Une jeune fille perd sa beauté, elle devient plus sympathique. Nous croyons nous frayer bravement notre route, mais il y a tout le temps dans notre main une main puissante.

Vous allez vous demander ce qui m'a entraîné dans cette direction : c'est tout simplement que je crois voir cette influence en action dans toute ma vie. Mais comme d'habitude, je me suis mis en route bravement avec un hors-d'œuvre ; je vais donc revenir sur mes pas et commencer mon récit aussi près que possible du point où je l'ai laissé dans ma dernière lettre. Tout d'abord, je puis dire d'une façon générale que les nuages commençaient à se dissiper, et qu'ils disparurent peu de temps après. Pendant les derniers mois, nous n'avons jamais perdu complètement de vue le soleil.

Vous vous rappelez que nous (c'est-à-dire Paul et moi) nous avons décidé une certaine Miss Williams à venir s'installer chez nous et tenir notre ménage. Je compris que le principe du logement dans le sous-sol ne me permettait pas un contrôle suffisant. Aussi nous conclûmes un traité sous une forme plus pratique, en vertu duquel nous lui

paierions pour ses services une certaine somme (hélas ! ridiculement faible). J'aurais voulu pouvoir lui donner dix fois plus, car jamais on n'eut domestique plus utile et plus honnête.

Notre fortune parut prendre une tournure toute nouvelle, dès le moment où elle rentra à la maison.

Lentement, de semaine en semaine, de mois en mois, la clientèle s'étendait, se consolidait.

Il se passait des périodes pendant lesquelles la sonnette restait absolument muette, et on eût dit alors que toutes nos peines avaient été perdues : mais il y avait d'autres jours où huit ou dix noms venaient s'inscrire dans mon registre.

D'où cela venait-il ? demanderez-vous. Les uns m'étaient adressés par le vieux Whitehall et son entourage de bohèmes. D'autres venaient de circonstances fortuites. D'autres, enfin, de gens avec qui j'étais entré en rapport à propos de toute autre chose.

Un inspecteur d'assurances me donna quelques cas à examiner, et cela me fut d'un très grand secours.

Et par-dessus tout, j'acquis une conviction que je voudrais pouvoir énoncer à l'oreille à tout homme qui débute en inconnu au milieu d'inconnus, comme je l'ai fait moi-même. Qu'on ne croie pas que la clientèle viendra vous trouver : c'est vous qui devez aller à elle. Vous pourriez rester assis sur la chaise de votre cabinet jusqu'à ce qu'elle se brise sous vous, si vous n'achetez pas une clientèle ou une part de clientèle, vous ne ferez que peu ou point de progrès. Le moyen d'en faire, c'est de sortir, de vous mêler aux gens, de vous faire con-

naître d'eux. Il vous arrivera bien souvent de rentrer pour vous entendre dire d'un ton de reproche par votre domestique que quelqu'un est venu vous demander pendant votre absence : ne vous en tourmentez pas. Sortez encore. Un concert où l'on fait du bruit, où l'on fume et où vous rencontrerez quatre-vingts personnes vous sera plus utile que les deux ou trois malades que vous auriez pu recevoir chez vous. Il m'a fallu quelque temps pour m'en convaincre, mais maintenant j'en parle en homme qui sait ce qu'il dit.

Mais... il y a un gros *Mais* dans l'affaire. Il faut vous tenir tout le temps sur le qui-vive, sur l'alerte. A moins que vous ne soyez sûr de pouvoir le faire, il vaut beaucoup mieux rester chez vous. Il ne vous est pas permis d'avoir le moindre instant de distraction. Il faut que vous ne perdiez jamais de vue l'objet que vous vous proposez, en agissant ainsi. Il faut que vous inspiriez le respect. Soyez amical, montrez de la cordialité, de la bonhomie, — si vous voulez, — mais ne quittez jamais le ton et les manières du gentleman. Si vous arrivez à vous faire respecter et à plaire, vous trouverez dans tous les clubs, dans toutes les sociétés dont vous ferez partie, des occasions nouvelles d'augmenter votre clientèle. Mais défiez-vous de la boisson ! Défiez-vous absolument de la boisson. Dans la compagnie où vous vous trouvez, on peut se pardonner mutuellement cela, mais on ne le pardonne pas à l'homme qui désire que les gens qui en font partie lui confient le soin de leur vie. Une glissade est fatale ; un faux pas même est dangereux. Faites de cela la règle de votre vie, et tenez-vous y, ne cédez jamais aux défis, ni aux

offres. Le lendemain, on mentionnera la chose en vous approuvant vivement.

Naturellement je ne fais point allusion aux seules réunions d'amusement. Quelles soient littéraires, politiques, sociales, athlétiques, chacune d'elles sera un outil entre vos mains. Mais vous devez leur prouver que vous êtes un homme de valeur. Il faut vous donner à elles avec tout ce que vous avez d'énergie et de conviction. Vous arriverez bientôt à faire partie du comité, — peut-être au poste de secrétaire, peut-être même à la présidence. Ne ménager pas votre peine, lors même que le résultat doit être lointain et indirect : ce sont les échelons au moyen desquels on monte.

Ce fut ainsi que je me mis à l'œuvre pour agrandir mon cercle, quand je fus arrivé à le former. Je me mis de ceci, je me mis de cela. Je me remis aux exercices athlétiques, au grand avantage de ma santé, et je reconnus que cela était aussi utile au développement de ma clientèle qu'à moi. Mes points pour le cricket en cette saison forment un joli total : une moyenne de vingt pour la batte, et de neuf pour la balle.

Je dois toutefois reconnaître, cependant, que ce système d'être sans cesse dehors pour mes malades et de laisser le cabinet de consultation vide aurait pu réussir beaucoup moins, si je n'avais pas eu en ma domestique un véritable trésor.

C'est une merveille de discrétion et la façon dont elle compromet son salut en vue de la clientèle pèse constamment sur ma conscience. C'est une femme de haute taille, maigre, à la figure grave et qui impressionne. Sa fiction principale, insinuée plutôt qu'exprimée en propres termes,

(et cela du même air que si la chose était de notoriété publique, au point qu'il fût ridicule de la formuler nettement) c'est que je suis si pressé par les demandes de mon énorme clientèle, que quiconque désire me consulter doit me donner très exactement rendez-vous, et cela longtemps à l'avance.

— A présent ! Comme cela ! dira-t-elle à une personne qui se présente. On est venu le chercher à la hâte. Si vous étiez arrivé, il y a une demi-heure, il aurait pu vous accorder une minute. Je n'ai jamais vu chose pareille. (Puis d'un ton confidentiel.) Entre nous je ne crois pas qu'il puisse y tenir longtemps : il succombera sous le faix. Mais entrez donc, je ferai ce que je pourrai pour vous.

Puis, après avoir attaché solidement le patient dans le cabinet de consultation, elle va trouver le petit Paul.

— Monsieur Paul, lui dit-elle, courez vite au jeu de boules. Je crois que vous y trouverez le docteur. Vous lui direz, n'est-ce pas, qu'un malade le demande.

Dans ces entrevues, on dirait qu'elle inspire aux gens une sensation de respect muet, et qu'elle a trouvé le moyen de les introduire dans le Saint des Saints. Aussi, quand je parais, après qu'ils ont comparu devant Miss Williams, éprouvent-ils un véritable soulagement.

Un autre de ses procédés consiste à faire convenir d'une heure extrêmement précise pour les rendez-vous, attendu qu'en ce moment je suis accablé de besogne (à un concours de cricket).

— Voyons, dit-elle en regardant l'ardoise, il sera libre ce soir à huit heures sept minutes. Oui,

il pourra disposer de son temps à ce moment-là. Il n'a personne du tout depuis sept heures jusqu'à huit heures et quart ».

En conséquence, à l'heure dite, le patient accourt chez moi avec autant de précipitation qu'un voyageur en met à avaler son bol de bouillon tout chaud dans une gare. S'il savait que probablement il est le seul patient qui ait ouvert ma porte de toute la soirée, il ne serait pas autant pressé, — ou bien il ne tiendrait pas autant à avoir mon avis.

Il m'est venu une malade singulière qui m'a été des plus utiles. C'est une veuve d'aspect majestueux, nommée Turner, dont la figure est la plus propre à intimider les gens tant elle a l'air respectable. On dirait la sœur aînée, et peu portée à la frivolité, de *Mistress Grundy*. Elle habite une maisonnette toute petite, avec une domestique toute petite à l'avenant. Eh bien ! A peu près tous les deux mois, et tout d'un coup, elle se met à boire, à boire. C'est un accès qui lui dure environ une semaine. Cela finit aussi brusquement que cela commence, mais tant que la crise dure, les voisins s'en aperçoivent. Elle pousse des cris, des hurlements. Elle chante, injurie la domestique, jette la vaisselle par la fenêtre sur les passants. Certes, il n'y a pas là de quoi rire : c'est plutôt pénible, déplorable, mais tout de même on a de la peine à s'empêcher de rire devant cette absurde contradiction entre ses actes et son aspect.

Je fus appelé chez elle par pur hasard, mais je ne tardai pas à acquérir une certaine influence sur elle de sorte que les voisins m'envoient chercher, dès que la vaisselle commence à voler par la fenêtre.

Elle a un joli revenu de sorte que ses extravagances m'aident à payer le loyer. En outre, elle possède une quantité de curiosités, vases, statues, tableaux, dont elle choisit quelques-uns pour m'en faire présent au cours de chacune de ses crises, en exigeant que j'emporte le tout séance tenante, de sorte qu'il m'arrive de sortir de la maison aussi chargé de butin qu'un général de Napoléon au retour d'Italie.

Toutefois la vieille dame procède avec une sorte de méthode fort exacte, dès qu'elle est rétablie, elle ne manque pas de m'envoyer un commissionnaire avec un billet fort poli, où elle me dit qu'elle serait fort aise de ravoir ses tableaux.

Et maintenant que j'ai déblayé la route, j'en suis arrivé à pouvoir vous faire comprendre ce que je veux dire quand je parle de destin. Le praticien, qui est mon plus proche voisin, — il se nomme Porter, — est un fort brave homme, et comme il sait que j'ai peiné longtemps et durement pour monter la côte, il a plus d'une fois placé des occasions sur mon chemin. Un jour, il y a de cela environ trois semaines, après le déjeuner, il vint me trouver dans mon cabinet.

— Pourriez-vous venir avec moi à une consultation? me demanda-t-il.

— Très volontiers.

— J'ai ma voiture à la porte.

Chemin faisant, il me dit quelques mots du malade. C'était un jeune homme, fils unique, qui souffrait depuis quelque temps de symptômes nerveux, et qui avait éprouvé tout récemment de vives douleurs de tête.

— Ses parents habitent chez un de mes clients,

le général Wainwright, me dit Porter. Il a trouvé ces symptômes inquiétants et a jugé à propos de demander l'opinion d'un second médecin.

Nous arrivâmes à la maison, qui était fort grande, isolée au milieu d'une sorte de parc, et nous eûmes un entretien préliminaire avec le vieux soldat de l'armée des Indes, figure bronzée à cheveux blancs, qui en est propriétaire. Il nous expliquait la responsabilité qui lui incombait, car le malade était son neveu, quand une dame entra.

— Voici ma sœur, Mistress La Force, dit-il. C'est la mère du gentleman que vous allez voir.

Je la reconnus aussitôt. Je l'avais déjà rencontrée dans des circonstances singulières.

(Ici, le Docteur Stark Munro raconte de nouveau comment ils s'étaient trouvés en présence des La Force; il a évidemment oublié qu'il l'a déjà fait dans la lettre VI).

Quand elle me fut présentée, je pus voir qu'elle ne reconnaissait pas en moi le jeune Docteur du train. Je ne m'en étonne pas, car j'ai laissé pousser ma barbe, pour avoir l'air un peu plus âgé. Naturellement elle était pleine d'anxiété au sujet de son fils, et nous montâmes avec elle, Porter et moi, pour l'examiner. Pauvre garçon! il a l'air plus malade, plus défait que la dernière fois où je l'avais vu. Nous fîmes consultation, nous tombâmes d'accord sur la nature chronique de son affection, et nous partîmes sans que j'eusse rappelé à Mistress La Force notre précédente rencontre.

Les choses en seraient peut-être restées là, mais croiriez-vous que trois jours après on introduisit dans mon cabinet Mistress La Force et sa fille? Il me sembla que cette dernière me regarda deux

fois, pendant que sa mère me la présentait. On eût dit qu'elle se rappelait vaguement ma figure, mais il était évident qu'elle n'arrivait pas à se souvenir où elle l'avait vue, et je ne dis rien qui la mit sur la voie. Toutes deux paraissaient fort émuës. La jeune fille avait même des larmes au bord des paupières, et ses lèvres tremblaient.

— Nous sommes venues à vous, Docteur Munro, dans une extrême affliction, dit Mistress La Force, et nous serions très contentes d'avoir votre avis.

— Vous me mettez dans une situation assez difficile, Mistress La Force, dis-je. Pour moi, vous êtes des clientes du Docteur Porter, et ce serait de ma part manquer au devoir professionnel que d'entrer en relation avec vous autrement que par son intermédiaire.

— C'est lui qui nous a envoyées chez vous, dit-elle.

— Ah ! voilà qui change complètement l'aspect des choses.

— Il a dit qu'il ne pouvait rien faire pour nous, et que vous seriez peut-être plus heureux.

— Eh bien, dites-moi ce que vous voulez que je fasse.

Elle se mit courageusement à donner des explications, mais l'effort qu'elle faisait pour expliquer verbalement ses chagrins, semblait les lui rendre plus pénibles. Tout à coup elle se mit à hésiter, à dire des mots inintelligibles. Sa fille se pencha vers elle et l'embrassa de l'air le plus gracieux, où elle mit toute son affection, toute sa pitié.

— Je vais vous expliquer tout, docteur, dit-elle. Pauvre maman n'en peut plus. Fred... mon frère,

veux-je dire, est plus malade. Il est devenu bruyant. Il ne veut pas rester tranquille.

— Et mon frère, le général, reprit Mistress La Force, ne s'attendait naturellement pas à cela, quand il a eu la bonté de nous offrir un logement, et comme c'est un homme nerveux, cela le met à une rude épreuve. En fait cela ne peut pas durer plus longtemps. Il le dit lui-même.

— Mais que peut faire maman ? s'écria la jeune fille, en continuant l'explication. On ne voudra nous recevoir dans aucun hôtel ou pension tant que le pauvre Fred sera dans cet état. Et nous n'aurons pas le courage de le mettre dans un asile. L'oncle ne veut pas nous garder davantage, et nous ne savons où aller.

Ses yeux gris tâchèrent de prendre un air brave, mais les coins de sa bouche s'abaissèrent.

Je me levai. Je parcourus la pièce en long et en large, en réfléchissant à tout cela.

— Voici ce que je voulais vous demander, dit Mistress La Force. Connaissez-vous par hasard un docteur ou un établissement particulier qui recevraient des malades de cette sorte, de façon que nous puissions voir Fred à peu près tous les jours. La seule difficulté, c'est qu'il faut l'emmener tout de suite, car mon frère est réellement à bout de patience.

Je sonnai ma domestique.

— Miss Williams, dis-je, pensez-vous que nous puissions meubler pour ce soir une chambre à coucher, afin d'y recevoir un gentleman qui est malade ?

Jamais je n'ai autant admiré la merveilleuse présence d'esprit de cette femme.

— Cela sera facile, monsieur, pourvu que les patients me laissent tranquille, mais avec une sonnette qui part trente fois par heure, on ne sait pas au juste ce qu'on pourra faire.

Ces propos et son air drôle firent rire les deux dames et cela contribua à faciliter les choses en les soulageant.

Je promis de tenir la chambre prête pour huit heures.

Mistress La Force prit ses mesures pour amener son fils à cette heure-là. Les deux dames me remercièrent avec bien plus d'effusion que je ne le méritais, car, après tout c'était une affaire, et un malade pensionnaire était justement ce qu'il me fallait. J'étais en mesure d'assurer à Mistress La Force que j'avais eu un cas semblable à soigner : je voulais parler du pauvre « Jimmy », le fils de Lord Saltire. Miss Williams les accompagna jusqu'à la porte et profita de l'occasion pour leur dire à demi-voix que « je marchais d'une façon étonnante, et que je ne tarderais pas à rouler carrosse ».

J'étais pris un peu de court, mais nous fûmes complètement prêts à l'heure indiquée. Tapis, lit, literie, rideaux, tout arriva en même temps. Tout fut mis en place, grâce à mes efforts aidés de ceux de Miss Williams et de Paul.

A huit heures sonnantes arriva un cab et je conduisis moi-même Fred à sa chambre à coucher. Au premier coup d'œil je le trouvai encore plus malade que quand je l'avais vu avec le Docteur Porter. L'affection chronique du cerveau était passée brusquement à l'état aigu. Il avait le regard égaré, les joues rouges, et ses lèvres un peu tirées sur les dents. Sa température dépassait 38 degrés ;

il ne cessait de parler tout seul à demi-voix, et ne faisait aucune attention à mes questions. Au premier coup d'œil je reconnus que la responsabilité, dont je m'étais chargé, n'était pas des plus légères.

Mais nous ne pouvions que faire de notre mieux. Je le déshabillai et le couchai doucement pendant que Miss Williams lui préparait pour son souper un peu de tapioca. Mais il ne voulut pas manger. Il paraissait plutôt disposé à sommeiller. Aussi après l'avoir vu s'installer pour dormir, nous le quittâmes. Sa chambre était à côté de la mienne, la cloison était mince, ce qui me permettait d'entendre le moindre mouvement. Il marmotta, il grogna deux ou trois fois, mais il finit par devenir tout à fait tranquille, et je pus m'accorder un peu de sommeil.

A trois heures du matin, je fus réveillé par un vacarme terrible. Je m'élançai de mon lit et me précipitai dans l'autre chambre. Le pauvre Fred était debout, en longue chemise de nuit, et faisait l'effet d'une pauvre petite créature à la lueur grise de l'aube. Il avait renversé son lavabo (dans quel but ? C'est ce qu'il aurait seul pu expliquer) et tout le parquet n'était plus qu'une mare parsemée d'ilôts que formaient les débris de porcelaine. Je le pris entre mes bras et le recouchai. Je sentais son corps brûlant à travers la toile. Il jetait autour de lui des regards effarés. Il était évidemment impossible de le quitter et je passai le reste de la nuit à dodeliner de la tête et à frissonner. Non, certes, ce n'était point une sinécure, la tâche que j'avais entreprise.

Dans la matinée, j'allai voir Mistress La Force et lui donnai des nouvelles. Son père s'était remis

depuis que le malade était parti. Il avait, paraît-il, la croix de Victoria et avait fait partie de la petite garnison qui avait tenu en désespérés dans Lucknow au milieu de la ronde infernale de la révolte. Et maintenant le bruit d'une porte qu'on ouvrait brusquement ou d'une paire de pincettes qu'on laissait tomber lui donnait des palpitations. Ne sommes-nous pas les plus étranges des créatures ?

Fred alla un peu mieux pendant le jour, et parut même reconnaître vaguement, obscurément, sa sœur, qui lui apporta des fleurs dans l'après-midi. Mais le soir, sa température descendit à 38 degrés, et il tomba dans une sorte de stupeur. Le docteur Porter entra en passant, vers l'heure du souper, et je lui demandai s'il voudrait monter et voir le malade. Il y consentit, et nous trouvâmes celui-ci dormant tranquillement. Vous auriez peine à croire que ce menu incident ait pu être un des événements les plus importants de ma vie. Ce fut bien le plus grand hasard du monde que Porter se soit trouvé de passage chez moi à ce moment.

A ce moment Fred avait pour remède une potion qui contenait un peu de chloral. La dernière chose que je fis ce soir-là, ce fut de lui donner sa potion. Alors comme il paraissait dormir très paisiblement, je rentrai chez moi pour me livrer au sommeil dont j'avais tant besoin moi-même. Je ne me réveillai qu'à huit heures du matin, et ce fut le bruit d'une cuiller tournée dans une soucoupe qui me fit ouvrir les yeux, ainsi que le pas de Miss Williams, qui passait devant ma porte. Elle lui portait un tapioca que j'avais ordonné la veille au soir. Je l'entendis ouvrir. L'instant après, j'éprouvai

un violent saisissement en l'entendant jeter un cri rauque, en même temps que sa tasse et sa soucoupe tombaient et se brisaient à terre. Aussitôt après, elle s'élança dans ma chambre, la figure bouleversée d'épouvante.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, il est mort.

Je passai ma robe de chambre et accourus dans la pièce voisine.

Le pauvre Fred gisait mort en travers du lit. On eut dit qu'il avait essayé de se lever et était tombé à la renverse. Sa physionomie était si paisible, si souriante, que j'eus de la peine à y reconnaître les traits tirés, froissés par la fièvre que j'avais vus la veille. Les figures des morts, à mon avis, sont des plus propres à rassurer. On dit que c'est simplement l'effet du relâchement musculaire consécutif à la mort, mais c'est là un des points sur lesquels je voudrais que la science se trompe.

Miss Williams et moi, nous restâmes cinq minutes silencieux, accablés par la réalité de l'événement suprême. Puis, nous le redressâmes et tirâmes le drap sur lui. Elle s'agenouilla, pleura, sanglota pendant que j'étais assis sur le lit tenant dans ma main la main glacée. Puis mon cœur devint lourd comme du plomb quand je songeai qu'il m'incombait le devoir d'informer la mère.

Toutefois elle prit la chose avec un courage admirable. Quand j'entrai, les trois personnes de la famille, le général, Mistress La Force, et la jeune fille étaient à table. Ils me firent l'effet d'avoir deviné, rien qu'à ma vue, la nouvelle que je leur apportais, et dans leur abnégation féminine, les deux dames me laissèrent voir toute leur sympathie pour moi, au sujet des émotions que j'avais souffertes et

du dérangement que cet événement avait apporté dans mon intérieur. Au lieu de jouer le rôle de consolateur, ce fut moi qui fus le consolé. Pendant plus d'une heure, on parla de l'événement. J'expliquai ce qui, je l'espère, n'avait besoin d'aucune explication c'est-à-dire que comme le pauvre garçon n'avait pu me faire connaître les symptômes qu'il éprouvait, il m'avait été difficile de voir combien le danger était imminent. Sans aucun doute, l'abaissement de la température et cet état de calme que Porter et moi nous étions d'accord pour regarder comme un signe favorable, n'étaient que le commencement de la fin.

Mistress La Force me pria de veiller à tout, de m'occuper des formalités, de l'acte mortuaire, des funérailles. C'était un mercredi. Nous décidâmes qu'il était à propos de faire l'enterrement le vendredi. Je me hâtai de rentrer, ne sachant par où commencer et je trouvai le vieux Whitehall, qui m'attendait dans mon cabinet, l'air pimpant, un camélia à la boutonnière. Cet homme, pas un organe à sa place et un camélia à la boutonnière !

Entre nous, je fus fâché de le voir, car j'étais peu disposé à goûter sa compagnie, mais il avait tout appris de Miss Williams et il était venu pour rester là. Ce fut seulement alors que je compris bien tout à fait combien il y avait de bonté, de délicatesse chez ce gentleman sous ce voile de propos scandaleux et obscènes qu'il déployait si souvent devant lui.

— Je ferai toutes ces courses avec vous, Docteur Munro, monsieur. On ne s'en trouve pas plus mal d'avoir de la société en pareilles circonstances. Je n'ouvrirai pas la bouche, monsieur, à moins que

vous ne le demandiez, mais je suis désœuvré, monsieur, et je trouverais que c'est de la bonté de votre part que de me permettre d'aller avec vous.

Et il m'accompagna. Il se rendit même fort utile. Il semblait parfaitement au courant de toutes les démarches :

— Enterré deux femmes, Docteur Munro, monsieur, me dit-il.

Je signai moi-même le certificat, le portai à l'officier d'état civil, retirai le permis d'inhumer, le portai à son tour à l'employé de la paroisse, convins d'une heure, allai ensuite chez l'entrepreneur des pompes funèbres, puis je revins à ma clientèle.

Cette matinée là, quand j'y pense de nouveau, me fait l'effet d'un cauchemar, qu'égaie quelque peu la figure de mon vieux bohème, avec sa jaquette pointillée, son épine noire, sa figure bouffie et ridée, et son camélia.

Pour abrégé cette histoire, je vous dirai que l'enterrement eut lieu comme il avait été réglé. Le général Wainwright, Whitehall et moi, nous fûmes seuls à le suivre. Le capitaine n'avait jamais vu le pauvre Fred vivant, mais il tenait « à être là pour le dernier coup, monsieur », aussi me tint-il compagnie. Il était alors huit heures du matin et ce fut à dix heures que nous rentrâmes aux Oakley villas.

Un homme corpulent aux favoris en broussaille nous attendait à la porte.

— Etes-vous le Docteur Munro, monsieur ? demanda-t-il.

— Je le suis.

— Je suis un détective du bureau local. J'ai reçu

l'ordre de faire une enquête sur le décès d'un jeune homme, qui est mort tout récemment chez vous.

Quel coup de foudre ! Si une figure bouleversée est un indice accusateur, j'aurais pu poser devant un peintre, pour le bandit qui avoue. Cela était absolument inattendu. Toutefois, j'espère, je repris aussitôt mon empire sur moi-même.

— Entrez, je vous prie, dis-je, je m'empresserai de vous donner tous les renseignements que vous désirerez. Voyez-vous quelque inconvénient à ce que mon ami, le capitaine Whitehall, soit présent ?

— Je n'en vois aucun.

Nous entrâmes donc, précédant cet oiseau de mauvais augure. Mais c'était un homme qui avait du tact et des façons agréables.

— Certes, Docteur Munro, dit-il, vous êtes bien trop connu dans notre ville pour que cette affaire puisse être prise au sérieux par n'importe qui. Mais voici de quoi il s'agit : nous avons reçu ce matin une lettre anonyme, disant que le jeune homme est mort hier et qu'il devait être enterré aujourd'hui à une heure qui n'est point habituelle, et que les circonstances étaient suspectes.

— Il est mort avant-hier, et il a été enterré ce matin à huit heures, expliquai-je.

Puis je lui racontai l'histoire depuis le commencement.

Il écouta avec attention et prit quelques notes.

— Qui a signé le certificat ? demanda-t-il.

— C'est moi.

Les sourcils se froncèrent légèrement.

— Est-ce qu'il n'y a personne qui puisse confirmer votre assertion, dit-il.

— Oh, oui, le Docteur Porter l'a vu le soir avant sa mort ; il était tout à fait au courant de la maladie.

Le détective ferma son carnet d'un coup sec :

— Voilà qui tranche la question, Docteur Munro, dit-il. Naturellement il faut que je voie le Docteur Porter, mais c'est pure affaire de forme, et si son opinion est conforme à la vôtre, il ne me reste qu'à m'excuser de vous avoir dérangé.

— Ah ! il y a encore quelque chose, Monsieur le détective, dit Whitehall, faisant explosion. Je ne suis pas riche, monsieur, n'étant qu'un capitaine en demi solde d'un transport armé, mais par dieu, monsieur, je vous donnerais tout ce qu'il peut tenir de dollars dans ce chapeau, pour connaître le nom du sacré coquin qui a écrit une lettre anonyme, monsieur. Par dieu, monsieur, voilà bien une affaire à poursuivre.

Et il brandit son bâton d'épine noire d'un air féroce.

Ainsi finit cette déplorable affaire, Bertie. Mais de quels hasards insignifiants dépendent nos fortunes ! Si Porter n'avait pas vu le jeune homme ce soir-là, il est plus que probable qu'il y aurait eu une exhumation. Et alors... on aurait trouvé du chloral dans le corps. La mort du jeune garçon soulevant des questions d'argent, un homme de loi retors aurait tiré bon parti de l'affaire.

En tout cas, le premier souffle de soupçon aurait dispersé à tous les vents la petite clientèle que je commençais à me former. Quelles choses terribles se dissimulent à tous les tournants sur la grande route de la vie, prêtes à fondre sur nous dès que nous passons.

Est-ce que vous allez vraiment vous mettre à voyager? Eh bien! alors, je ne vous écrirai plus avant d'apprendre que vous êtes de retour des îles. Alors j'espère que j'aurai à vous donner des nouvelles plus réjouissantes.

XVII

SEIZIÈME LETTRE

1, Oakley Villas,
Birchespool, 4 novembre 1884.

Je vous écris devant la fenêtre de mon cabinet, Bertie.

Des nuages ardoisés aux contours déchirés passent lentement là-haut. Dans leurs intervalles, on entrevoit d'autres nuages plus élevés et d'un gris plus clair.

Je prête l'oreille au petit bruit de la pluie, qui jette une note plus claire sur l'allée sablée et plus sourde à travers le feuillage. Parfois elle tombe droite et lourde, au point de donner à l'atmosphère une nuance d'un gris fin, et à plus d'un demi-pied du sol s'élève une buée formée par le rebondissement de millions de globules ténus. Puis, sans qu'il se produise de changement dans les nuages elle se calme quelque peu.

Mon allée est bordée de flaques. Il y en a sur la chaussée de plus grandes dont la surface est comme grêlée sous les gouttes qui tombent. Sans bouger d'ici, je peux respirer le lourd parfum de la terre mouillée, et les massifs de lauriers reluisent quand la lumière tombe obliquement sur eux.

La porte qui donne sur la rue brille comme si elle venait d'être vernie. De dessous la traverse supérieure pend une rangée de grosses gouttes transparentes.

C'est là tout ce que novembre peut faire de mieux pour nous dans notre petite île toute trempée d'humidité. Quant à vous, je vous suppose assis au milieu des splendeurs mourantes d'un automne américain, et vous trouvez ce tableau passablement déprimant. Ne vous y trompez pas, mon cher ami, vous pouvez aller dans tous les États, depuis Détroit jusqu'au Golfe, vous ne trouverez nulle part un homme plus heureux que celui-ci.

Cherchez un peu ce que j'ai dans mon cabinet de consultations en ce moment même. Un bureau ? Une bibliothèque ?

Non, je sais que vous avez déjà deviné mon secret. Elle est là, assise dans mon grand fauteuil, et c'est la meilleure, la plus douce, la plus charmante petite femme qu'il y ait en Angleterre.

Oui, voilà maintenant six mois que je suis marié. Le calendrier dit six mois, mais j'aurais cru que c'était six semaines.

Certes, j'aurais dû envoyer des boîtes de dragées et des faire-part, mais j'avais quelque idée que vous n'étiez pas encore revenu des Îles. Voilà une grande année que je vous ai écrit, mais lorsque vous m'envoyez une adresse aussi informe que la

dernière, à quoi devez-vous vous attendre ? J'ai pensé à vous, j'ai parlé de vous bien souvent.

Oui, j'ose croire qu'avec la pénétration des gens mariés depuis longtemps, vous avez deviné quelle est la dame. Certainement, il y a un instinct indéfini qui nous en dit plus long sur notre avenir que nous ne croyons en savoir. Je puis, par exemple, me rappeler que jadis, le nom de Bradfield résonnait à mon oreille comme un mot qui m'était familier, sans savoir pourquoi, et depuis, ainsi que vous vous le rappelez, c'est dans cette ville que s'est dirigé le courant de ma vie. Il en fut encore de même la première fois que je vis Winnie La Force dans le compartiment de chemin de fer ; avant de lui parler, de connaître son nom, je me sentais à son égard une sympathie, un intérêt inexplicables. Ne s'est-il rien passé de pareil dans votre vie ? Ou bien était-ce tout simplement parce qu'elle frappait par son air de douceur, de réserve, et qu'elle faisait ainsi un muet appel à tout ce qu'il y avait d'énergie utile et virile en moi ? En tout cas, c'est là ce que j'ai éprouvé, et je l'ai éprouvé toutes les fois que je l'ai rencontrée.

Combien il a raison cet écrivain russe, quand il dit : « Celui qui aime une femme en sait plus sur le sexe féminin que celui qui n'aurait que des relations passagères avec un millier d'entre elles. » Je croyais savoir quelque chose de la femme. Je suppose qu'il en est de même pour tous ceux qui ont étudié la médecine. Mais, maintenant, je sais à n'en pas douter que je ne savais vraiment rien. Mes connaissances n'allaient pas plus loin que la surface. Je ne savais rien de l'âme-femme, ce don

suprême qu'à fait la Providence à l'homme, et qui, si nous ne le dégradons pas, aiguise tout ce qu'il y a de bas en nous. J'ignorais que l'amour pour une femme peut imprégner d'abnégation toute la vie, tous les actes d'un homme. J'ignorais combien il est aisé d'être noble quand un autre être se tient pour convaincu que vous le serez ; combien la vie s'élargit et prend de l'intérêt quand elle est vue par quatre yeux au lieu de deux. J'avais bien des choses à apprendre, comme vous le voyez, mais je crois les avoir apprises.

Il était tout naturel que la mort du pauvre Fred La Force me fit pénétrer dans l'intimité de la famille. Ce qui m'attira vers mon bonheur, ce fut en réalité cette main glacée que je serrais dans la mienne, le matin où je m'assis près de son lit.

Je leur fis de fréquentes visites. Nous entreprîmes souvent ensemble des petites excursions.

Alors ma bonne mère vint passer quelque temps avec moi et fit grisonner les cheveux de Miss Williams en cherchant de la poussière dans toute sorte de recoins inaccessibles, ou s'avançant, avec un terrible silence, un balai dans une main, une pelle dans l'autre, à l'assaut d'une toile d'araignée qu'elle avait remarquée dans la cave à bière. Sa présence me permit de rendre aux dames La Force quelque peu de l'accueil hospitalier qu'elles m'avaient fait et nous rapprocha encore davantage.

Jusqu'alors je ne leur avais jamais parlé de notre première rencontre.

Un soir, cependant, la conversation s'engagea sur la seconde vue. Mistress La Force se déclara

absolument incrédule à ce sujet. Je lui empruntai sa bague, et l'appuyant sur mon front, je me donnai l'air de plonger mon regard dans le passé.

— Je vous vois dans une voiture de chemin de fer, dis-je. Vous avez une plume rouge à votre chapeau ; Miss La Force, je ne sais quoi de noir. Il y a là un jeune homme. Il est assez familier pour s'adresser à votre fille en l'appelant Winnie tout court, avant même d'avoir été...

— Oh ! maman, s'écria-t-elle, c'est lui. Cette figure m'a hantée, et je n'arrivais pas à me rappeler où nous nous étions rencontrés.

Sans doute, il est des choses dont nous ne parlons pas à un autre homme, même quand nous nous connaissons aussi bien que vous et moi. Pourquoi le ferions-nous, alors que ce qui nous absorbe le plus entièrement, consiste en ces nuances si bien fondues, qui marquent la transition de l'amitié à l'intimité, de l'intimité à un sentiment plus sacré encore, à quelque chose qui peut à peine s'exprimer, et qu'à plus forte raison on aurait plus de peine encore à rendre intéressant aux yeux d'autrui.

Le moment vint enfin où elles devaient quitter Birchespool. Ma mère et moi nous allâmes leur faire nos adieux la veille du départ. Winnie et moi, nous nous trouvâmes seuls un instant.

— Quand reviendrez-vous à Birchespool ? demandai-je.

— Maman n'en sait rien.

— Voulez-vous revenir bientôt et être ma femme ?

J'avais passé toute la soirée à chercher une fa-

çon de dire cela gentiment, de le dire d'une manière gracieuse, et voyez le piteux résultat. Eh bien, ce que j'éprouvais au fond du cœur trouva le moyen de se faire jour à travers ces sèches paroles. Il n'y avait qu'une personne qui pût en juger, et ce fût son avis.

J'étais si complètement perdu dans mes pensées, que je fis, avec ma mère, tout le trajet jusqu'aux Oakley Villas sans ouvrir la bouche.

— Maman, dis-je enfin, j'ai demandé sa main à Winnie La Force, et elle m'accepte.

— Mon garçon, dit-elle, vous êtes un vrai Pac-kenham.

A ces mots, je compris que l'approbation de ma mère était portée jusqu'à l'enthousiasme. Il fallut plusieurs jours, il me fallut donner à entendre que je préférerais avoir de la poussière sous la bibliothèque et en même temps de la tranquillité, et me déclarer contre la propreté et le remue-ménage, pour que l'excellente vieille dame retrouvât en moi des traces des Munro.

L'époque d'abord fixée pour le mariage était six mois après cette date, mais nous parvînmes à la rogner jusqu'à cinq, puis jusqu'à quatre.

En ce temps là mes recettes s'étaient élevées à environ deux cent soixante-dix livres, et Winnie avait admis, avec un certain sourire énigmatique, que nous pouvions très bien nous tirer d'affaire avec cela, — d'autant plus qu'un médecin augmente ses recettes en se mariant.

Ce sourire s'expliqua d'une façon plus claire quelques semaines avant la date convenue, quand je reçus une pièce fort solennelle écrite sur papier bleu, aux termes de laquelle « Nous soussi-

gnés, Brown et Woodhouse, sollicitors représentant Winifred La Force, ci-dessous mentionnée, constatons par les présentes... » Bref, ils constataient un nombre étonnant de faits, et cela en un anglais remarquablement mauvais. Le sens de ce grimoire avec tous ses ci-dessus dit, ou ci-dessous, était que Winnie possédait en propre une rente d'environ cent livres par an. Cela n'ajoutait rien à l'amour que j'avais pour elle, mais en même temps, je ne pousserais pas l'absurdité jusqu'à nier que j'en fus content ou à prétendre que cela n'ait pas rendu notre mariage plus facile à décider qu'il ne l'eût été sans cela.

Le pauvre Whitehall vint me voir le matin de la cérémonie ; il fléchissait sous le poids d'un cabinet japonais qu'il avait porté depuis son domicile. Je l'invitai à se rendre à l'église. Le vieux gentleman était resplendissant avec son gilet blanc et sa cravate en soie. Entre nous, j'avais bien éprouvé quelques inquiétudes et craint que son état d'excitation ne nuisît à son équilibre, comme cela s'était produit à l'occasion du dîner, mais sa conduite et sa tenue furent irréprochables.

Je l'avais présenté à Winnie quelques jours auparavant.

— Vous me pardonnerez, docteur Munro, monsieur, si je vous dis que vous êtes un sacré veinard. Vous avez mis la main dans le filet, monsieur, et, du premier coup, vous en avez tiré l'anguille. Il suffit de la moitié d'un œil pour le voir. Moi, j'ai mis la main *trois* fois, et chaque fois j'ai ramené un serpent. Si j'avais eu à mes côtés une brave épouse, Docteur Munro, monsieur, je ne serais pas

le capitaine de transport armé, en demi-solde et tout fourbu que je suis aujourd'hui.

— Je croyais que vous vous étiez marié deux fois, capitaine.

— Trois fois, monsieur, j'ai enterré deux femmes ; la troisième habite Bruxelles. Bon, je serai à l'église, Docteur Munro, monsieur, et vous pouvez être certain que personne ne forme de souhaits plus sincères que moi pour votre bonheur.

Et pourtant, il y avait d'autres gens qui me souhaitaient du bien. Mes clients avaient eu vent de la chose et ils emplissaient tous les bancs, avec des mines désespérément bien portantes.

Mon voisin, le Docteur Porter était là, lui aussi, pour me venir en aide, et ce fut le général Wainwright qui me confia Winnie. Ma mère, Mistress La Force et Miss Williams occupaient le banc du premier rang ; bien loin au fond de l'église, j'entrevis la barbe fourchue et la figure ridée de Whitehall. Il avait près de lui le lieutenant blessé, l'homme qui s'était sauvé en enlevant la cuisinière, et toute une rangée de ces étranges fils de Bohême qui s'attachait à sa fortune.

Puis, quand les paroles eurent été prononcées, quand les formalités humaines eurent fait ce qu'elles pouvaient pour sanctifier une chose déjà divine, nous sortîmes aux accords de la « Marche matrimoniale » pour nous rendre à la sacristie, où ma mère redétendit un peu la situation en signant sur le registre dans un endroit où elle ne devait pas le faire, si bien que selon toutes les apparences on pouvait croire que c'était elle qui avait épousé le clergyman.

Enfin, au milieu des félicitations, des figures

bienveillantes, nous parûmes ensemble, sa main sur mon bras, sur les marches de l'église, d'où nous apercevions la rue bien connue qui s'allongeait devant nous. Toutefois ce qui apparaissait à mes yeux, ce n'était point cette route là, mais le chemin que devaient parcourir nos existences, chemin plus large sur lequel nous mettions maintenant le pied, et qui était si agréable à fouler, malgré les brouillards qui en dérobaient les détours. Serait-il long ? Serait-il court ? Irait-il en montant, ou irait-il en descendant ? Il fallait que pour elle du moins, il fût uni, si l'amour d'un homme pouvait le rendre tel.

Nous allâmes passer plusieurs semaines dans l'île de Man, d'où nous revînmes aux Oakley Villas. Miss Williams nous y attendait dans cette demeure où ma mère elle-même n'aurait pu trouver un grain de poussière, et elle nous dit maintes légendes au sujet des innombrables clients qui avaient encombré la rue en notre absence.

Il y avait réellement une augmentation sensible dans ma clientèle, et dans ces six derniers mois, sans être absolument accablé, j'ai toujours eu de quoi m'occuper. Mes clients sont des pauvres. Je dois me donner beaucoup de mal pour de faibles honoraires, mais je me remets à étudier. Je fréquente l'hôpital de la localité. Je tiens mes connaissances au courant, de manière à être prêt, s'il s'offrait quelque occasion. Il y a des moments où je m'impatiente de ne pouvoir jouer un rôle sur une scène plus grande que celle-ci, mais mon bonheur est complet, et si le destin ne me trouve pas un autre emploi, je serai sincèrement content de vivre et de mourir où je suis.

Vous vous demanderez peut-être où nous en

sommes, ma femme et moi, on fait de religion.

Eh bien, nous allons chacun de notre côté. Pourquoi ferais-je du prosélytisme ? Je me garderais bien de lui ôter, sous prétexte de vérité abstraite, cette foi enfantine qui sert à lui rendre la vie plus facile et plus légère. J'ai n'y serais parvenu qu'à me faire mal comprendre de vous dans ces lettres pleines de digressions, si vous y avez lu quoi que ce soit d'amer contre les croyances orthodoxes. Il s'en faut bien que je les déclare toutes fausses ; loin de là ! J'exprimerais mieux mon opinion en disant qu'elles sont toutes vraies. La Providence ne s'en serait point servie, si elles n'étaient pas les meilleurs instruments utilisables, et en ce sens-là elles sont divines. Ce que je nie, c'est qu'elles soient définitives. Une croyance plus simple et plus universelle prendra leur place quand l'esprit de l'homme sera prêt à la recevoir. Je crois que ce sera une croyance fondée sur ces séries de vérités absolues et démontrables que j'ai indiquées. Mais les anciennes croyances restent les mieux adaptées à certains esprits, à certains siècles. Si elles sont de bons instruments aux mains de la Providence, elles sont assez bonnes pour que nous les conservions. Nous n'avons qu'à compter sur la survivance des plus vraies. Si j'ai paru tenir un langage agressif contre elles, il s'adressait à ceux qui veulent accaparer les faveurs du Tout Puissant au profit de leur petite cabale, ou qui veulent construire une muraille de la Chine autour de la religion, de façon qu'elle ne puisse s'assimiler des vérités nouvelles, et qu'elle s'interdise tout espoir de développement futur. Avec ces gens-là, les pionniers du progrès ne doivent conclure aucune trêve.

Quant à ma femme je n'ai pas plus l'idée d'intervenir violemment dans ses innocentes prières, qu'elle n'aurait celle de faire disparaître les ouvrages de philosophie qui sont sur ma table. Elle n'est point bornée dans ses idées, mais si l'on pouvait se tenir debout sur la pointe la plus élevée qui se dresse dans un esprit large, on verrait sans doute de là que l'étroitesse d'esprit a sa mission.

Il y a environ un an j'ai eu des nouvelles de Cullingworth par Smeaton, qui faisait partie de la même équipe de football au collège, et qui est venu me voir en passant par Bradfield. Il ne m'a rien appris de bien favorable. La clientèle a baissé considérablement. Sans doute les gens se sont habitués à ses excentricités, et elles ne font plus d'impression sur eux. En outre, il y a eu deux ou trois enquêtes de coroner, qui ont répandu l'idée qu'il avait fait preuve de témérité dans l'administration de médicaments énergiques. Si le coroner avait pu connaître les guérisons que Cullingworth a opérées par centaines grâce à cette même témérité, il aurait été moins affirmatif dans ses censures. Mais vous pouvez bien penser que les médecins concurrents de Cullingworth étaient peu disposés à le soutenir, de quelque façon que ce fût. Il n'a jamais eu beaucoup de considération pour eux.

Outre cette baisse dans sa clientèle, j'ai été fâché d'apprendre que Cullingworth a donné des indices nouveaux de cette singulière disposition à la défiance qui m'a toujours paru le trait le plus déraisonnable de son caractère. Tout son système d'appréciation à mon égard en est un exemple, mais c'est une marque qui lui est inhérente depuis le temps le plus reculé dont j'aie gardé le souvenir. Même

en ces jours d'autrefois où lui et sa femme habitaient quatre petites pièces au-dessus d'une boutique d'épicier, je me rappelle qu'il tenait absolument à coller du papier sur les moindres fentes d'une chambre à coucher, pour exclure un imaginaire danger de contagion. Il était aussi hanté par la crainte perpétuelle de gens qui écoutent aux portes. Aussi le voyait-on souvent courir à la porte, pour l'ouvrir brusquement, au milieu d'une conversation, et s'élancer dans le corridor avec l'idée de prendre quelqu'un sur le fait. Je me rappelle qu'une fois, il saisit ainsi la bonne, qui apportait le thé sur un plateau, et je la revois encore tout abasourdie, avec une auréole de tasses et de morceaux de sucre voltigeant autour de sa tête.

Smeaton m'apprend que cela a pris maintenant la forme d'une manie, consistant à croire qu'on fait le complot de l'empoisonner avec du cuivre, et qu'il prend à ce propos les précautions les plus extravagantes. Rien, dit-il, de plus étrange que de voir Cullingworth à table. Il a à côté de lui un appareil compliqué de chimie, plusieurs cornues et flacons, qui lui servent à faire des essais sur chaque plat, je n'ai pu m'empêcher de rire, à la description que m'a faite Smeaton, mais c'était un rire qui cachait un gémissement. De toutes ces déchéances, il n'en est pas de plus triste que celle d'un homme de talent.

Je n'aurais jamais cru qu'il m'arriverait de revoir Cullingworth, mais le destin nous a remis face à face. J'ai toujours eu un faible pour lui, bien que j'aie la certitude qu'il s'est conduit envers moi de façon atroce. Je me suis souvent demandé, si, dans le cas où nous nous trouverions nez à nez, je

le prendrais par la gorge ou par la main. Vous apprendrez avec intérêt ce qui se passa.

Un jour, il y a de cela une semaine à peu près, j'allais partir pour ma tournée, quand un gamin arriva avec un billet. La respiration me manqua littéralement quand je reconnus cette écriture familière, et que j'appris que Cullingworth était à Birchespool. J'appelai Winnie, et nous lûmes ensemble ce qui suit :

Cher Munro,

James est ici à l'hôtel pour quelques jours. Nous sommes sur le point de quitter l'Europe. Il serait content, en souvenir des temps d'autre fois, de causer avec vous avant son départ.

Toujours vôtre,

Hetty CULLINGWORTH.

Tout était de lui, l'écriture, la façon de mettre l'adresse ; c'était donc évidemment un de ces petits traits de malice cousue de fil blanc, qui le caractérisaient, d'avoir voulu faire croire que c'était sa femme qui écrivait, afin de n'avoir pas à souffrir directement d'un refus. L'adresse, chose assez curieuse, était celle de Cadogan Terrace, la rue même où j'avais logé, mais à deux portes plus haut.

Je ne tenais guère à y aller, mais Winnie penchait pour la paix et le pardon. Les femmes, qui ne demandent rien, obtiennent invariablement tout ce qu'elles désirent. C'est ainsi que ma douce petite femme l'emporte toujours.

Une demi-heure plus tard, j'arrivais à Cadogan

Terrace, avec des sentiments bien contradictoires, mais l'indulgence avait le dessus. Je m'efforçai de me persuader que la façon dont Cullingworth m'avait traité était une manifestation pathologique, le résultat d'une maladie cérébrale. Si un homme en proie au délire m'avait frappé, je ne lui en aurais point voulu. Je dois l'envisager au même point de vue.

Pour Cullingworth, s'il avait gardé quelque rancune, il la cacha admirablement. Mais je savais alors que ces manières de John Bull avec sa bruyante cordialité pouvaient recéler bien des choses. Sa femme fut plus franche. Il me fut aisé de voir dans ses lèvres pincées, dans la froideur de ses yeux gris qu'elle, du moins, persévérerait dans l'hostilité de jadis. Cullingworth était peu changé et paraissait aussi débordant d'ardeur et d'entrain qu'il le fût jamais.

— Aussi sain qu'une truite, mon garçon ! criait-il en tambourinant sur sa poitrine avec ses poings. Joué dans l'équipe des Ecossais de Londres la semaine dernière, au match d'ouverture, et cueilli la balle d'un coup de sifflet à l'autre. Ça ne va plus aussi bien pour la vitesse, Munro, vous devez vous en apercevoir également, mais on se sent tout de même la force d'un jeune taureau, en face d'une dure besogne. C'est la dernière partie que j'aurai faite pour bien longtemps, car je pars la semaine prochaine pour l'Amérique du Sud.

— Alors, vous avez quitté définitivement Bradfield ?

— Trop province, mon garçon. Est-ce la peine de gagner une misérable somme de trois mille livres

où à peu près avec une clientèle de villageois, quand on a besoin de place pour s'épanouir ? J'avais la tête qui dépassait par un bout de Bradfield, et les pieds à l'autre bout. Aussi il n'y avait pas même assez de place pour Hetty, sans parler de moi. Je me suis mis à l'œil, mon garçon. Il y a une fortune dans l'œil : on lésine sur une guinée pour soigner sa poitrine ou sa gorge, mais quand il s'agit de l'œil, on y va de son dernier dollar. Il y a de l'argent dans l'oreille, mais l'œil, c'est une mine d'or.

— Comment ? Dans l'Amérique du Sud ?

— Oui, dans l'Amérique du Sud, c'est cela même, s'écria-t-il en arpentant la pièce enfumée de son pas court et saccadé. Regardez de ce côté, mon garçon. Voici un vaste continent qui s'étend de l'équateur aux icebergs, et il ne s'y trouve pas un homme qui soit capable de corriger un astigmatisme. Qu'est-ce qu'ils entendent à la chirurgie moderne de l'œil et à la réfraction ? Eh ! Dieu me damne, on ne s'y connaît déjà pas beaucoup en province, dans l'Angleterre, sans parler du Brésil. Mon ami, si vous vous donnez seulement la peine d'y regarder, vous verriez une couche de millionnaires, sur dix pieds d'épaisseur, tout autour du continent, avec du strabisme dans l'œil et les mains pleines d'argent, implorant un oculiste. Eh ! Munro, qu'en dites-vous ? Par Crums, je reviendrai, j'achèterai Bradfield, et je le donnerai comme pourboire à un garçon.

— Alors vous comptez vous établir dans une grande ville ?

— Une ville ! Qu'est-ce que ce serait pour moi, une ville ? Je vais là-bas pour exploiter un continent. Je fais une ville à la fois. J'envoie un agent

dans une autre ville pour annoncer que j'arrive : « Voilà, dit-il, une chance qui ne se présente qu'une fois dans la vie, pas besoin d'aller en Europe : c'est l'Europe qui vient à vous. Strabisme, cataractes, iritis, réfractions, tout ce qu'il vous plaira, voici le grand Signor Cullingworth, l'homme du jour, prêt à tout. » Et naturellement, on accourt, on accourt par troupeaux. J'arrive, j'encaisse l'argent. Voici mes bagages :

Et il me montra deux grandes malles dans le coin de la pièce.

— Il y a là des lunettes, mon garçon, des verres concaves, convexes, par centaines. Je mets un oeil à l'épreuve, je le règle séance tenante et je renvoie mon homme poussant des cris de joie. Alors je charge un steamer et je reviens au pays, à moins toutefois que je ne fasse choix d'un de leurs petits Etats pour le faire marcher.

Naturellement, ces propos énoncés sous une telle forme, paraissaient absurdes, mais je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il avait combiné les détails avec soin, et que dans ses visions il y avait une sagesse des plus pratiques.

— Je fais Bahia, dit-il. Mon agent prépare Pernambuco. Quand Bahia est pressé à sec, je pars pour Pernambuco, et l'agent s'embarque pour Montevideo. Nous voyageons ainsi avec notre stock de lunettes derrière nous. Cela marche comme un mouvement d'horlogerie.

— Vous serez obligé de parler l'espagnol, dis-je.

— Ta ! ta ! inutile de savoir l'espagnol pour planter un couteau dans l'oeil d'un homme. Tout ce que j'ai besoin de savoir, c'est ceci : on paie comptant, pas de crédit. Voilà qui me suffit en fait d'espagnol.

Nous eûmes un long et intéressant entretien au sujet de ce qui nous était arrivé à tous deux, sans toutefois faire aucune allusion à notre brouille. Il ne voulait pas avouer qu'il avait quitté Bradfield parce que sa clientèle baissait, ni pour aucun autre motif, sinon qu'il trouvait la localité trop petite. Quant à son invention de l'écran-cuirasse à ressort, il dit qu'elle avait été l'objet d'un rapport favorable de la part d'une des premières maisons de construction de navires sur la Clyde, et que selon toute probabilité, on l'adopterait.

— Pour l'aimant, dit-il, j'en suis bien fâché pour mon pays, mais il ne doit plus compter sur l'empire des Mers. Il me faudra donner cela aux Allemands. Ce n'est pas ma faute. On n'aura point à s'en prendre à moi quand arrivera l'écrabouillement. J'ai soumis l'affaire à l'amirauté, et il m'aurait fallu la moitié moins de temps pour la faire comprendre à un comité scolaire. Quelles lettres, Munro : du vrai Colney Hatch sur papier bleu ! Quand viendra la guerre et que je montrerai ces lettres-là, il y aura quelqu'un de pendu. Questions sur ceci — questions sur cela ! A la fin ils m'ont demandé à quoi je comptais fixer mon aimant. J'ai répondu : à n'importe quel objet impénétrable, par exemple la tête d'un chef de bureau de l'Amirauté. Alors les pourpalers ont pris fin. Ils ont écrit pour envoyer leurs compliments et dire qu'ils me rendaient mon appareil. Je leur ai répondu que je leur envoyais mes compliments et qu'ils aillent au diable. Ainsi s'est terminé un grand épisode de l'histoire. Hé ! Munro, qu'en dites-vous ?

Nous nous quittâmes très bons amis, mais avec

une arrière-pensée de part et d'autre, je crois. Le dernier conseil qu'il me donna fut de quitter Birchespool.

— Vous pouvez faire mieux, mon garçon, beaucoup mieux, dit-il. Promenez vos regards sur le monde, et quand vous verrez un petit trou rond, sautez-y, les pieds en avant. Il y en a un nombre infini pour l'homme qui se tient prêt.

Telles furent les dernières paroles de Cullingworth, c'est aussi la dernière fois que je l'ai vu, peut-être, car il s'est embarqué presque immédiatement pour son aventure lointaine. Il réussira certainement. C'est un homme que rien ne peut abattre. Je lui souhaite bonne chance, et j'ai toujours de l'indulgence pour lui, ce qui n'empêche pas d'éprouver à son endroit une défiance invincible, et d'être fort content que l'Atlantique soit entre nous.

Eh bien, mon cher Bertie, voilà donc une perspective d'existence tranquille et heureuse, sinon ambitieuse, qui s'étend devant nous. Nous avons tous les deux vingt-cinq ans, et j'admets, sans faire preuve de présomption, que nous pouvons compter sur trente-cinq ans de vie. J'ai quelques motifs de croire que la clientèle assurée s'accroîtra graduellement, que le cercle d'amis s'élargira, que j'arriverai peut-être à siéger au Conseil du Comté, ou tout au moins au Conseil municipal dans mes dernières années. Ce n'est pas là un programme superbe, n'est-ce pas ? Mais il est à ma portée, je n'en vois pas d'autre. Je serais au comble de mes vœux si je laissais le monde un peu meilleur après mon passage. Même sur cette scène restreinte, nous avons nos deux aspects, et l'on peut obtenir

quelque résultat en se portant de tout son poids sur le plateau de la balance, du côté de la largeur d'esprit, de la charité, de la tempérance, de la paix, de la bonté envers l'homme et l'animal. Nous ne sommes pas tous en état de porter des grands coups, mais les petits comptent pourtant pour quelque chose.

Ainsi donc, bonjour, mon cher ami, et rappelez-vous que quand vous viendrez en Angleterre, votre présence charmera notre foyer. En tout cas, maintenant que j'ai votre adresse, je vous réécrirai dans quelques semaines au plus tard. Mes meilleurs souhaits et mes regrets à Mistress Swanborough.

Toujours vôtre,

J. STARK MUNRO.



100%

100%

100%



XVIII

CONCLUSION

Cette lettre est la dernière que je devais recevoir de mon pauvre ami.

Il se mit en route pour aller passer la Noël de cette année (1884) dans sa famille, et au cours du voyage, il fut enveloppé dans la catastrophe de chemin de fer survenue à Sittingfleet, où l'express heurta un train de marchandises stationné dans la gare.

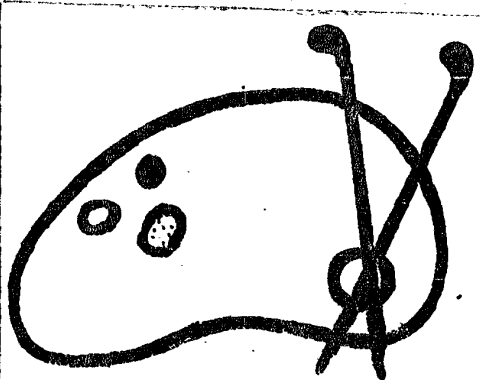
Le Docteur et Mistress Munro étaient seuls dans la voiture qui suivait la locomotive. Ils furent tués sur le coup, ainsi que l'homme du serre-frein et un autre voyageur.

C'était une fin, telle que lui et sa femme l'eussent choisie, et aucun de ceux qui les connaissent ne regrettera que l'un d'eux ait survécu pour porter le deuil de l'autre. L'assurance de onze cents livres qu'il avait prise était suffisante pour pourvoir aux besoins de sa famille ; et à cause de l'état maladif de son père, c'était la seule chose en ce monde qui pût lui causer quelque souci.

TABLE DES MATIÈRES

NOTE	iv
I. — En guise de Préface.....	1
II. — Première Lettre	2
III. — Deuxième Lettre.....	19
IV. — Troisième Lettre.....	39
V. — Quatrième Lettre	59
VI. — Cinquième Lettre.....	53
VII. — Sixième Lettre	104
VIII. — Septième Lettre.....	126
IX. — Huitième Lettre.....	146
X. — Neuvième Lettre.....	169
XI. — Dixième Lettre	191
XII. — Onzième Lettre.....	213
XIII. — Douzième Lettre	237
XIV. — Treizième Lettre.....	255
XV. — Quatorzième Lettre	273
XVI. — Quinzième Lettre	293
XVII. — Seizième Lettre.....	313
XVIII. — Conclusion.....	333





Original en couleur

NF Z 43-120-0